

l(ea)ng(u)a(tg.j)es

Quaderni di Linguistica
e Linguaggi specialistici
dell'Università di Teramo

4

« Indagini »
a cura di Francesca Rosati

A10
88/4

*Volume pubblicato con il contributo della Facoltà di Scienze Politiche
e del Dipartimento di Teoria dei Sistemi e delle Organizzazioni dell'Università di Teramo*

Parcours linguistiques et culturels en Occitanie (1996-2006)

Enjeux et avatars
d'une langue-culture
minoritaire contemporaine

Giovanni Agresti

Textes réunis par Frédéric Bienkowski



Copyright © MMVI
ARACNE editrice S.r.l.

www.aracneeditrice.it
info@aracneeditrice.it

via Raffaele Garofalo, 133 a/b
00173 Roma
(06) 93781065

ISBN 88-548-0512-2

*I diritti di traduzione, di memorizzazione elettronica,
di riproduzione e di adattamento anche parziale,
con qualsiasi mezzo, sono riservati per tutti i Paesi.*

*Non sono assolutamente consentite le fotocopie
senza il permesso scritto dell'Editore.*

I edizione: aprile 2006

a Bernat e Max
in memoriam

*Sorna en la lutz ont tot es lutz
e tot es lutz a mon entorn*

Max Rouquette, « Dire de l'aranha »

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	11
---------------------------	----

Première partie

Aperçus, synthèses

1. Aperçu sur le conte occitan contemporain	19
2. Exorcismes et paradoxes de la création occitane contemporaine	35
3. Occitanie fin de millénaire : exploration et invention d'une culture	47
4. Langue et espace fin de siècle : topogenèse de l'Occitanie	67
5. La langue du Oui. L'occitan par-dessus les frontières	79
6. Ici et maintenant, le temps de la poésie occitane	97
7. L'enseignement des langues de France hors de France : le cas de la Faculté de Sciences politiques de l'Université de Teramo	101
8. Du déchirement linguistique à la mise en œuvre de projets : le CILRE de Teramo	125

Deuxième partie

Trois notes sur la traduction

9. Traduction et volontarisme linguistique : le statut de la langue d'oc à travers les dictionnaires occitans	137
10. Autotraduction : nécessité ou exigence ?	149
11. <i>Medelba-Medea</i> . Parole et sens de la pièce de Max Rouquette traduite de l'occitan en italien	163

Troisième Partie

Portraits, comptes rendus

12. Voyage à Nice	175
13. ΚΑΛΕΙΔΟΣΚΟΠΕΙΝ. À la première personne	181
14. Signes du jeu chez Robert Lafont, écrivain occitan	187
15. Le conte-vie de Jean Boudou	193
16. De la littérature occitane contemporaine : Max Rouquette, <i>Médée</i>	199

<i>Bibliographie</i>	219
----------------------------	-----

<i>Index des noms</i>	231
-----------------------------	-----

Avant-propos

Il y a douze ans nous entreprenions notre découverte de la langue-culture occitane, aventure humaine et intellectuelle qui nous a marqué profondément. Un livre prochain tâchera de faire l'état d'une « enquête sociolinguistique et sociolittéraire concernant le choix de l'occitan, aujourd'hui », où l'on fera la part belle aux voix multiples des acteurs de cette langue-culture méconnue croisés au fil des années, alors qu'ici notre propos est de relier les étapes d'une réflexion personnelle parfois morcelée allant de la littérature à la sociolinguistique. Cette réflexion, ce nous semble, demande aujourd'hui à être cernée.

Pour ce faire, il nous a paru juste de confier cette tâche à l'ami Frédéric Bienkowski, ressortissant et connaisseur de la Région des trois frontières (et par là sensible aux enjeux des langues de France), lecteur de littérature occitane et aujourd'hui coéquipier au sein du Centre International de documentation sur les Langues Régionales d'Europe (CILRE) de l'Université de Teramo. Il lui revient le choix ainsi que l'organisation des textes réunis dans ce livre, la Bibliographie, l'Index des noms outre qu'une attentive révision des épreuves : la qualité et la quantité de son apport n'ont jamais fait défaut.

Naturellement, à l'heure d'organiser ce travail, quelques problèmes ont surgi. D'abord et surtout, il a fallu choisir dans quelle langue éditer ce recueil, vu que certains textes avaient été publiés en italien, d'autres en occitan et d'autres encore, la plupart d'ailleurs, en français. Si nous avons choisi le français pour uniformiser le présent volume, ça a été surtout pour résoudre également un autre problème, à savoir celui de la *révision critique* de chacun des textes de ce recueil, la langue française nous permettant la distanciation nécessaire que ni la langue italienne (notre langue maternelle) ni l'occitane (notre langue d'adoption, outre que l'objet même de notre recherche) ne pourraient à notre sens assurer.

Lors de cette édition nous nous sommes donc autorisé quelques modifications – des ajouts et des mises à jour parfois, des ratures le plus souvent (surtout dans les textes les moins récents, souffrant de plus d'une vétillerie de jeunesse). Malgré ce, il reste quelques redites (outre que, parfois, des tons sans doute personnels) : nous les avons laissées estimant qu'elles ne feront

finalement que souligner quelques idées qui nous ont traversé et quelques références que nous avons croisées à plusieurs reprises. Au bas de la page, ces modifications figurent entre crochets. Mais, finalement, c'est l'emploi généralisé du français et la reprise de l'ensemble des textes qui ont le plus réécrit.

*

Ce travail achevé, s'achève également une phase ô combien féconde. Nous nous devons d'en rappeler quelques moments significatifs, dont les textes ici recueillis témoignent, aussi et surtout pour remercier les amis et les collègues qui les ont rendus possibles :

– *Voyage à Nice* [d'abord publié en occitan sous le titre *Viatge a Niça* dans la revue *Oc* (n° CCCXIX – XIII^{ème} série, 40, été 1996)] est le compte rendu de notre premier contact direct avec le monde occitan : dix ans après nous mesurons pleinement le caractère exceptionnel de cet événement, qui réunit autour de la même table Robert Lafont, Philippe Gardy, Jean-Pierre Tardif, Florian Vernet... ainsi que trois protagonistes de l'occitanisme contemporain aujourd'hui disparus : Félix-Marcel Castan, Bernard Manciet et Max Rouquette.

– *Aperçu sur le conte occitan contemporain* est le texte d'une conférence que nous avons donnée le 16 novembre 1996 à la Faculté de Droit de Paris V – Panthéon, organisée par la Société des Félibres de Paris (Les Amis de la langue d'Oc) et voulue notamment par son Président, le Majoral du Félibrige Jean Fourié. Nous lui saurons toujours gré de nous avoir donné, encore étudiant universitaire, cette chance assez extraordinaire de pouvoir exposer les prémices de notre recherche à un public étranger et concerné de très près par le sujet. Ce texte a été ensuite publié dans le n° 17 de la revue *Bérénice* [VI, juillet 1998 (« Écritures occitanes d'aujourd'hui »)].

– *Exorcismes et paradoxes de la création occitane contemporaine* est le texte de notre communication au colloque international « *Arti comparate. La Magia* » de Pescara (Université « G. d'Annunzio », année universitaire 1996/1997), publié sous le titre *Esorcismi e paradossi della creazione occitanica contemporanea* dans le n° 13 de la revue *Bérénice* [V, mars 1997 (« *Arti Comparate. La Magia* »)]. Il s'agit peut-être de la première fois que l'on a parlé des enjeux de la littérature d'oc contemporaine dans le cadre de la Faculté de Langues et Littératures Étrangères de l'Université abruzzaine.

– *Καλειδοσκοπειν. À la première personne* [d'abord publié en occitan sous le titre *Καλειδοσκοπειν* dans la revue *Oc* (n° CCCXXVI – XIII^{ème} série, 46, janvier 1998)] est par contre un texte écrit au retour de la XXI^{ème} Université Occitane d'Été de Nîmes (25-29 août 1997), rendez-vous devenu depuis incontournable pour nous et, plus récemment, lieu de découverte et de partage également pour nos étudiants de l'Université de Teramo.

– *Occitanie fin de millénaire : exploration et invention d'une culture* est le texte de notre communication au colloque international « L'Altro Sud. Giornate di studio sull'Occitania contemporanea » (Pescara, Université « G. d'Annunzio », 1-3 et 24 avril 1998), ensuite publié, à quelques détails près, sous le titre *Occitania fine millennio : esplorazione e invenzione di una cultura* dans le premier chapitre de notre ouvrage *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea* (Ousitanio vivo, Venasca 1999, pp. 7-21. Présentation de Robert Lafont), vite épuisé et aujourd'hui introuvable.

– *Langue et espace fin de siècle : topogénèse de l'Occitanie*, communication lue dans le cadre du « Seminario interdisciplinare 'Spazi di Fine Secolo' » organisé par le Dipartimento di Studi Comparati de l'Université « G. d'Annunzio » (année universitaire 1998-1999), a été ensuite publiée en italien (*Spazio e lingua finesecolo. Topogenesi dell'Occitania*) dans les Actes du séminaire [Federica D'ASCENZO (éd.), *Spazi di Fine Secolo*, Angelus Novus Edizioni (« Quaderni di Bérénice », 3), novembre 1999, pp. 107-113].

– les articles *Traduction et volontarisme linguistique : le statut de la langue d'oc à travers les dictionnaires occitans* et *Autotraduction : nécessité ou exigence ?* ont d'abord été publiés en italien (*Traduzione e volontarismo linguistico* et *Autotraduzione : necessità o esigenza ?*) dans la revue *Traduttologia* (I, 3, septembre-décembre 1999 et II, 4, janvier-avril 2000) et, refondus, ont fait l'objet d'une conférence donnée pour le Département d'Italien de l'Université « Paul Valéry » de Montpellier (dirigé par Myriam Carminati) le 20 octobre 2000.

– *Signes du jeu chez Robert Lafont, écrivain occitan* est l'intitulé de notre communication au colloque international « Robert Lafont, l'œuvre littéraire » (CELO - MARPOC, Nîmes-Arles, 12-14 mai 2000, heureux et inoubliable hommage au « président » de l'occitanisme contemporain). Les Actes, établis par François PIC, sont à ce jour encore inédits.

– *La langue du Oni. L'occitan par-dessus les frontières* (2000-2001) est une réflexion assez étendue qui a pu être partagée et développée à plusieurs reprises : 1) d'abord, lors d'une conférence-séminaire (le 19 octobre 2000) faite pour le Département d'occitan de l'Université « Paul Valéry » de Montpellier (dirigé par le linguiste et écrivain Florian Verdet) ; 2) ensuite, à l'occasion de la conférence-débat d'ouverture du XIV^{ème} Colloque FLAREP (« Langues de France. Une richesse pour le XXI^{ème} Siècle », Fédération pour les langues régionales dans l'enseignement public, Villeneuve-sur-Lot, 28-30 octobre 2000), et finalement 3) lors de la conférence de clôture de la XXV^{ème} Université Occitane d'Été (« Cultures multiples », Nîmes, 27-31 août 2001), voulue par le Président de la MARPOC – éditeur d'ailleurs des Actes où ce texte a ensuite été publié [Georges PÉLADAN (éd.), *Actes de l'Université d'été 2000-2001*, MARPOC – IEO 30, Nîmes 2003, pp. 182-196].

– *Le conte-vie de Jean Boudou* est un court discours prononcé lors de l'estivada de Rodez en 2001 consacrée à l'écrivain de Crespain, ensuite publié dans notre volume (épuisé) Giovanni AGRESTI, *La forme et le sens [...]*, CESID, Università degli Studi « G. d'Annunzio » (« Strumenti didattici », 1), Chieti 2004, pp. 115-121.

– Medelha-Medea. *Parole et sens de la pièce de Max Rouquette, traduite de l'occitan en italien*, est le texte de notre communication au colloque international « Nouvelle recherche en domaine occitan » (Montpellier, Université « Paul Valéry », 26-27 avril 2002), ensuite publié dans les Actes [Hervé LIEUTARD - Marie-Jeanne VERNY (éd.), *Nouvelle recherche en domaine occitan. Actes du colloque Jeunes chercheurs, ReDòc (UMR 5475), Avril 2002*, Publications Montpellier 3 (« Lo Gat Negre »), Montpellier 2004, pp. 241-249].

– *Ici et maintenant, le temps de la poésie occitane* est notre présentation du dossier « Poésie occitane d'aujourd'hui », publié dans la revue *Europe* (878-879, juin-juillet 2002, pp. 206-210). La chance d'écrire un texte aussi délicat et important pour une revue littéraire aussi prestigieuse nous fut donnée par le regretté Bernard Manciet ainsi que par l'ami Jean-Pierre Tardif (qui traduit d'ailleurs notre texte en français), que nous tenons à remercier encore une fois.

– *De la littérature occitane contemporaine : Max Rouquette, Médée* est, à quelques détails près, le texte de notre introduction à l'édition italienne de la pièce (*Medelha*) du poète d'Argelliers. Faute de la parution de celle-ci, ce texte a été finalement publié en italien dans le numéro spécial de la revue *Oc* à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire (CCCXLX/CCCXLXI/CCCXLXII, XIII^{ème} série, 70-71-72, printemps-été 2004, pp. 77-95) sous le titre *La letteratura occitana vista dall'Italia : la versione italiana di Medelha di Max Rouquette*.

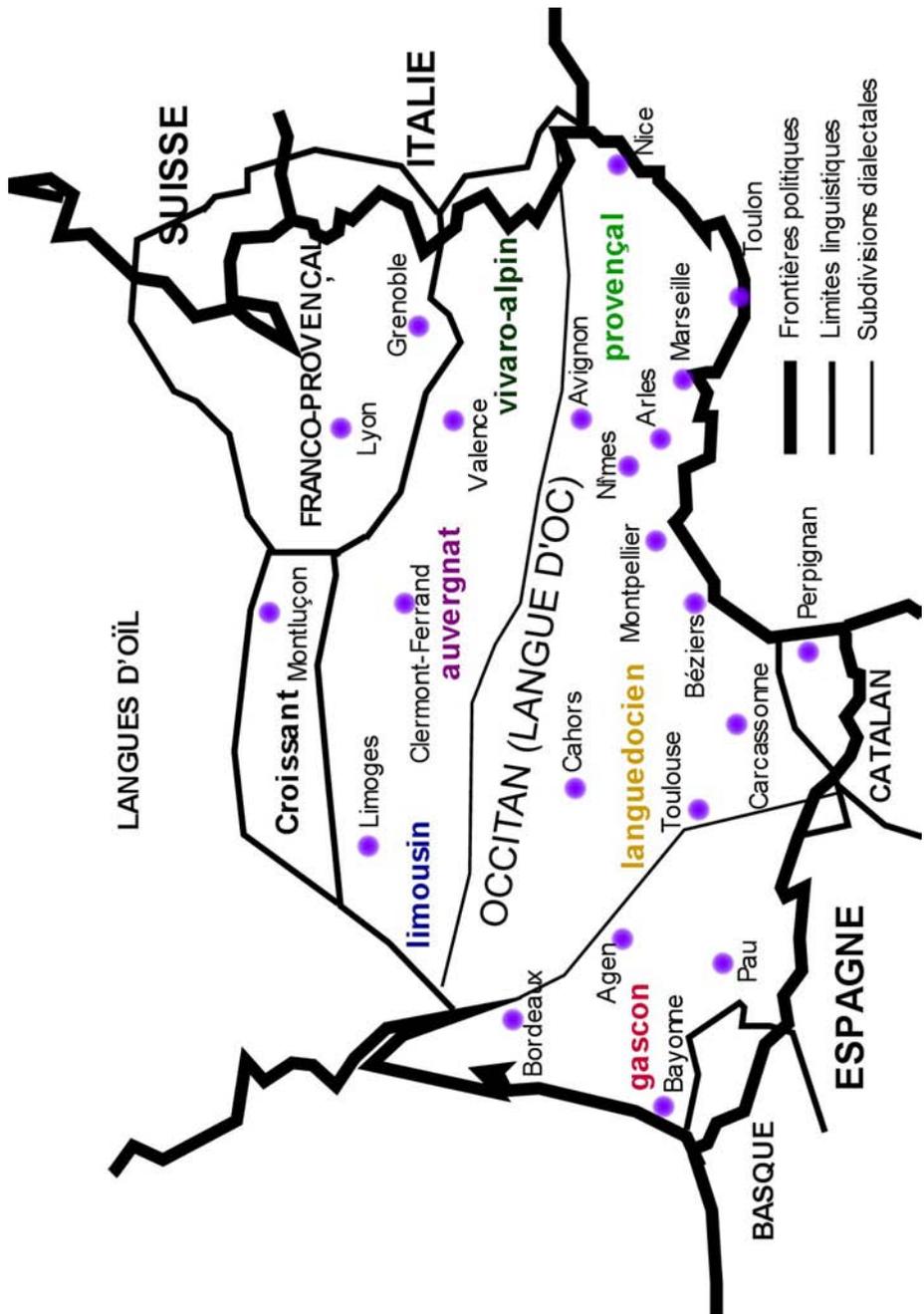
– *L'enseignement des langues de France hors de France : le cas de la Faculté de Sciences politiques de l'Université de Teramo* est le texte de notre communication au Premier Colloque de l'Association Universitaire des Langues de France (AULF), « Politique linguistique et enseignement des Langues de France » (Toulouse, 26-27 mai 2005). Les Actes, qui seront édités par Patric Sauzet, l'organisateur du Colloque, sont à ce jour encore inédits.

– Pour terminer, *Du déchirement linguistique à la mise en œuvre de projets : le CILRE de Teramo* est notre contribution au colloque international « Migration of European languages and cultures – from the Russian rivers to the North Atlantic » [6^{ème} Eurolinguistic Symposium (Uppsala, Arkivcentrum, 16-18 septembre 2005)], organisé par Sture Ureland, dont les Actes sont actuellement sous presse.

*

Maintenant, il est déjà temps d'entreprendre de nouveaux chemins, la matière d'oc le demandant de par ses richesses et vitalité.

Pescara, février 2006



PREMIÈRE PARTIE
APERÇUS, SYNTHÈSES

Aperçu sur le conte occitan contemporain (1996)

« Il sentit tout à coup qu'il pourrait regarder le monde
comme la pauvre victime d'un voleur ou bien comme
un aventurier à la recherche d'un trésor »
Paulo Coelho, *L'Alchimiste*

Le réveil d'une culture

L'histoire de l'Occitanie s'insère dans le contexte plus ample de l'universelle dichotomie Nord-Sud, et se précise à l'intérieur du difficile rapport entre la civilisation du Midi (civilisation née des cendres du monde romain, au cours de longs siècles d'invasion, très florissante autour du XII^{ème} siècle) et l'emprise de l'État septentrional français – mythe négatif de l'autorité –, fort et centralisateur au point d'assumer les traits d'une véritable puissance « colonisatrice ».

Ainsi réduites au cours du temps à se conformer à l'État, c'est aujourd'hui d'abord à travers des survivances désormais précaires et d'importantes redécouvertes culturelles que l'Occitanie essaie de ne pas disparaître et de se réveiller, en reconnaissant dans ces vestiges ses propres matrices et spécificités. Si, en effet, l'un des étendards de nombreux occitanistes contemporains peut bien être l'expression « les étrangers du dedans »¹, c'est parce qu'une telle expression signifie l'absence d'une vraie nation occitane, d'un esprit supra-régional compact, d'une forme d'autorité finalement convaincante, qui sanctionneraient, à juste titre, une identité

¹ Cette expression est aussi le titre d'un volume du poète et essayiste Jean LARZAC (pseudonyme de Jean Rouquette), *L'Étranger du dedans et autres poèmes politiques/L'Estrangier del dedins e autres poèmas politics*, Pierre Jean Oswald (« Poésie d'Oc »), Paris 1972. La question « Nord-Sud » doit être finalement ramenée, dans le contexte français, à la plus générale dichotomie « Paris-province » et, donc, au problème de la décentralisation, particulièrement actuel en France ces dernières années. À ce propos l'on renvoie à (au moins) trois sûres – et trouvables – références : Robert LAFONT, *La Revendication occitane*, Flammarion (« L'Histoire vivante »), Paris 1974 ; Fausta GARAVINI, *Parigi e provincia. Scene della letteratura francese*, Bollati Boringhieri (« Saggi »), Torino 1990 ; Pierre BODINEAU-Michel VERPEAUX, *Histoire de la décentralisation*, PUF (« Que sais-je? »), Paris 1993.

qui, par d'autres aspects, saute immédiatement aux yeux. C'est le cas de la langue, nettement différente du français – non seulement du point de vue phonétique, mais également au niveau lexical, morphologique et syntaxique – et plutôt proche de l'italien et de l'espagnol. L'Occitanie revendique ainsi son appartenance à l'aire méditerranéenne non seulement en tant qu'entité géographique, mais aussi et surtout en tant qu'entité linguistique. Langue des troubadours, de l'amour courtois, définie par Dante « *perfectior dulciorque loquela* », l'occitan représente aujourd'hui à la fois l'objet qu'il faut sauver et l'instrument pour sauver et promouvoir une culture dont il reste en tout cas l'élément le plus caractérisant et significatif.

Hérésie et hétérodoxie

Quelques mots maintenant pour sonder d'emblée le noyau profond, le signe occitan contemporain : en se définissant « colonisée » (aujourd'hui, en vérité, de moins en moins), la culture d'Oc se recouvre et répond, et pas seulement du côté littéraire, avec une forme particulière de résistance à la massification², une résistance qui, dans le domaine créatif, réveille les termes de l'engourdissement du quotidien pour leur rendre à nouveau le pouvoir de la Parole, les poussant à la rencontre avec la réalité. Ce sont les paroles maintenant qui guident l'action, parce qu'elles transforment la conscience :

par son existence, par sa volonté d'existence, malgré toutes les difficultés d'édition, de traduction et de diffusion, la littérature occitane peut apporter le témoignage vivant d'une certaine irréductibilité de l'être humain. [...] L'enjeu est exaltant.³

² « C'est cela la réalité occitane. Une situation qui peut sembler désespérée, une assimilation qui arrive presque au point de non-retour. Mais de cette analyse d'une situation catastrophique, la jeunesse occitane a puisé une force nouvelle, une créativité exacerbée, un refus total de l'uniformisation », Jean-Paul VERDIER, « La réalité face au folklore », in *Magazine littéraire* (« Occitanie : une culture en péril ? »), 76 (mai 1973), p. 30.

³ Alem SURRE-GARCIA, « À propos de la traduction de *Vert Paradis* de Max Rouquette et du *Livre des Grands Jours* de Jean Boudou », in *Europe* (« Littérature occitane »), 669/670 (janvier-février 1985), p. 50.

C'est une fois de plus le malaise qui pousse avec vigueur la recherche verbale, poétique⁴. Ce malaise qui a toujours fait de l'expressivité de la communication une exigence plus qu'une vocation et qui, nous le répétons, naît ici de la découverte, de la conscience brusquement éveillée que la culture d'Oc (dominée) a été, des siècles durant, contrainte au silence par la culture (dominante) française. La marginalité de l'occitaniste reflète alors le paradigme de l'hétérodoxie, également à travers les possibles renvois historiques – parfois, il est vrai, de simples prétextes – à la tradition hérétique du Midi⁵. Si l'hérétique est, étymologiquement, « celui qui choisit », l'occitaniste des dernières générations l'est en bonne mesure à l'égard de la langue et de la culture françaises, parce qu'il est né, parce qu'il a grandi et qu'il s'est formé à travers celles-ci. Et si nous considérons la disproportion de poids social et culturel entre les deux langues, l'hétérodoxie/hérésie de l'occitaniste dépasse, va au-delà de la légitime défense pour poser et défier le paradoxe⁶. Nous aurons l'occasion de parler

⁴ Cfr. Robert LAFONT, « La culture d'Oc ou la parole perdue et retrouvée », in *Magazine Littéraire* (« Occitanie : une culture en péril ? »), cit., pp. 12-16.

⁵ « Au nom d'Occitan on associe parfois ceux d'albigeois, cathare, hérétique. L'hérésie albigeoise fut en effet le prétexte d'un grand conflit qui put apparaître comme l'attaque armée des hommes du Nord contre les Occitans, au début du XIII^{ème} siècle. Aussi la guerre albigeoise semble-t-elle propre à réunir, dans l'indignation qu'elle suscite, les plaintes occitanes contre un pouvoir central lointain, ignorant des faits méridionaux et par là même oppresseur.

Pourtant, ces dernières années, les partisans du particularisme occitan ne présentent plus le phénomène de l'hérésie comme leur, ils ne s'y reconnaissent plus. [...] L'histoire du particularisme occitan ne passe plus par l'hérésie. [...]

Aussi accorde-t-on aujourd'hui à cette question une valeur essentiellement affective. Elle fut l'origine d'un malheur non mérité, qui laissa le sentiment d'une grande injustice », Renée MUSSOT-GOULARD, *Les Occitans*, Albin Michel (« L'aventure humaine »), Paris 1978, pp. 99-100.

⁶ « L'écrivain occitan est un être paradoxal: il écrit dans une langue dans laquelle il s'est souvent lui-même alphabétisé avec beaucoup de difficultés, pour un public qu'en majorité l'ignore, alors qu'il pourrait atteindre à peu près le même public en employant le français qui lui ouvrirait en même temps bien d'autres horizons. À moins de le tenir pour irresponsable, il faut penser qu'il a de très fortes motivations pour persévérer à écrire dans cette langue », Georg KREMnitz, « Conditions psycholinguistiques et sociolinguistiques de l'écriture occitane actuelle », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque International (Château de Castries, 25-28 octobre 1989), Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1990, p. 17.

par la suite à différentes reprises de l'importance centrale de la valeur du paradoxe en tant qu'élément dynamique ; pour le moment nous nous bornerons à remarquer comment le choix même de la langue contient en soi les éléments les plus significatifs des lettres d'Oc actuelles et, en même temps, comment ce choix représente l'élément commun à la théorétique la plus avancée. Un élément que nous nous proposons d'exalter, parce qu'il nous semble justement que de cette perspective on puisse déboucher sur une phase inédite d'ampleur.

Les racines, les motivations de ce choix sont évidemment propres à chaque écrivain, et il n'est nullement pensable, de réussir à en embrasser la multiplicité d'aspects en une synthèse ; cependant il nous paraît possible de les organiser d'après quelques lignes directrices, abstraction qui nous donnera de toutes façons la possibilité de fonder, de forger un paramètre pour une première systématisation critique du panorama littéraire occitan, si bigarré et si riche. Le procédé le plus simple – et de loin le plus intéressant – nous a tout de suite paru découler de l'étroite connexion, du rapport « personnel » entre l'écrivain et sa langue – que ce rapport intime soit un héritage familial ou qu'il naisse plutôt d'un choix « adulte » conscient et, vu la donne sociolinguistique française, assez surprenant. Dans un cas comme dans l'autre, nous verrons que choisir, commencer à écrire dans une langue marginale comme l'occitan exprime le désir d'un commencement, tout court.

Naissance ou renaissance ?

Le rêve de renaissance est peut-être la motivation suprême du poète, si par « poète » nous entendons l'homme qui sait révéler à lui-même et manifester son propre signe – contradictoire et ordonné, changeant et continu. La révélation en effet passe à travers le langage, en particulier à travers l'écriture, instrument historiquement privilégié en tant que vecteur de la conscience⁷. Une conscience qui est le fruit d'une exploration, comme la poésie : d'un côté, renaître signifie se souvenir, reparcourir et reprendre son propre passé ; mais d'un autre côté, renaître signifie aussi le nouveau, les yeux nouveaux du poète et le sens inédit des mots – l'âge des com-

⁷ Cfr. Eric A. HAVELOCK, *The Greek Concept of Justice from its Shadow in Homer to its Substance in Plato*, Harvard University Press, Cambridge 1978.

mencements, le printemps du Moi comme des civilisations⁸, de même que le désir est l'expression d'un manque mais aussi d'une plénitude – l'aspiration à se réaliser pleinement. Ce « retour à l'enfance » se manifeste sur deux dimensions : la dimension régressive (du regret) et la dimension progressive (de la disponibilité, de la pureté). En nous livrant à la première dimension, nous glissons très facilement sur un sentier le long duquel nous pouvons tous nous reconnaître (identification) : c'est le règne du « perdu », qu'il s'agisse de temps ou de paradis. S'engager dans l'autre dimension peut en revanche ressembler à l'escalade d'une montagne, héroïque, digne d'un pionnier – initiatique – : c'est justement pour cette raison que ce choix va au-delà de l'identification et aspire, provoque la Rencontre. En simplifiant, le choix d'écrire « en arrière » ou « en avant » contient une première importante signification : l'identification implique un revisitation du passé ; la Rencontre modifie le présent.

Ces quelques considérations à caractère général sont extraordinairement fonctionnelles pour notre itinéraire. Nous allons donc les appliquer à notre champ d'intérêt. L'écrivain d'Oc est un nouvel Orphée, et l'Occitanie une nouvelle Eurydice : indissociables, il sont cependant dissociés. Ce *trauma*⁹ est à la base du *désir* (« désir »)¹⁰, qui peut être une plainte ou bien un nouveau début, une solitude ou bien une Rencontre, *désir* qui est, à son tour, à la base de la commémoration ou bien de l'incidence historique. Le double aspect du *désir* contient toute la variété – la contradiction souvent – de l'actuelle création d'Oc, et elle explique aussi, en partie, les différentes stratégies mises en œuvre par les divers groupes militants. Pour certains, l'Occitanie est le lieu de la nostalgie, des ancêtres, du mythe édénique – du souvenir ; pour d'autres, c'est le lieu de la possibilité, de l'imagination – le creuset de la modernité, le lieu de l'invention. Entre ces deux extrêmes, et en combinant selon d'innombrables gradations les deux composantes, l'irréductible destin des lettres d'Oc contemporaines brûle, se consomme et se renouvelle. Au

⁸ « En Occitanie comme au Québec la poésie retrouve sa véritable vocation : aider à la naissance d'une nation », Yves ROUQUETTE, « La Poésie occitane : la naissance d'une nation », in *Magazine littéraire* (« Occitanie : une culture en péril? »), cit., p. 24.

⁹ « Trauma », emblème de toute la question de l'Occitanie : ce n'est pas un hasard si c'est un mot-clé de nombreuses œuvres littéraires contemporaines.

¹⁰ Bien entendu, étant ce terme si répandu dans les œuvres littéraires d'Oc, nous en reportons la graphie occitane (en italique).

premier aspect du *desir* est lié, parfois de façon morbide, l'univers du folklore ; à la critique de ce dernier est lié par contre le second. Mais refuser le folklore, le supprimer de la page – dans la mesure du possible – ne coïncide certainement pas avec le refus de la tradition : la conscience du passé est en effet une *condicio sine qua non* et un dénominateur commun à tous les occitanistes. Mais il arrive que le poids des références, des images, des voix, des échos et, finalement, de la langue, soit dramatiquement déséquilibré en faveur du passé. Un passé, par surcroît, lointain et mal défini, qui à tout moment tend à se confondre avec le mythe ou à devenir pittoresque, aujourd'hui destiné à un usage plus touristique qu'intellectuel¹¹. L'écriture d'Oc doit alors, pour survivre, échapper à cet envoûtant paradis perdu, à cette « séparation qui se fait elle-même attrayante » (Blanchot) et qui pourrait se transformer en limbes permanentes.

À l'époque contemporaine, malgré la dure réaction à l'arcadienne poétique félibréenne, le folklore ne semble pas avoir disparu complètement des lettres d'Oc – et, très probablement, il n'aurait pas pu en être autrement. Il s'est plutôt transformé, camouflé, il a été occulté dans un espace difficilement saisissable d'où filtrent pourtant quelques mots magnétiques : *negre, escur, oblit*, etc. qui en dénoncent la survie. Lieu junguien, *païsatge mitologic* (« paysage mythologique »)¹², grand chaudron où se rencontrent et se combinent, parfois avec d'excellents résultats, l'ancien et le nouveau, l'archétype et l'inédit : voilà une littérature du paradoxe, labyrinthique, métamorphique, par beaucoup de critiques comparée à l'esthétique baroque. Une littérature où se recompose le « régime du conte », là où les fantômes ont changé de nom mais continuent à infester l'imaginaire. C'est-à-dire, une littérature où se vérifie le moment collectif, où les métaphores, les symboles, les visions, les mythes ne sont obscurs et inaccessibles que pour ceux qui ne participent pas du même « rythme » que le scripteur, et constituent en même temps les instruments pour la

¹¹ « Le jour semble proche où les Occitans en nombre minimum et en costume traditionnel, constitueront les réserves indiennes alibi, indispensables à l'amusement du touriste avide d'exotisme, où l'occitan ne servira plus qu'à donner un nom à un restaurant : *la braso caoudo*, à un fromage : *lo fumagon*, à un vin : *lou clapas* », Marie ROUANET, *Occitanie 1970, les poètes de la décolonisation/Occitania 1970, los poètas de la descolonizacion*, Pierre Jean Oswald, Honfleur 1971, p. 12.

¹² Cfr. Philippe GARDY, « Los Païsatges mitologics dins lo roman occitan (1950-1986). Assag d'aproximacion preliminar », in AA.VV., *Atti del Secondo Congresso Internazionale dell'AIEO*, Torino 1987, pp. 441-454.

concentration du langage. Voilà la continuité profonde, la composante-base du signe occitan contemporain – et en premier lieu du conte.

Avec les dernières générations d'écrivains, à cause de la brusque accélération du changement du panorama sociolinguistique, le choix même de l'occitan, choix certainement difficile mais extrêmement précieux et significatif, apparaît au premier plan. Aujourd'hui, en effet, pour certains jeunes écrivains méridionaux de formation française, un tel choix signifie un authentique prélude à la poésie – à la parole cachée, à la parole nouvelle – : parce que pour eux l'occitan n'est plus la langue de la *familha* (« famille »), mais d'abord la langue « autre », en même temps porteuse d'un héritage culturel enfoui – redécouverte –, et possibilité de renaissance, oxygène et vitalité face aux *lettres françaises* désormais épuisées – invention. Épuisées, oui : une des raisons principales qui paraît pousser ces auteurs à choisir la langue d'oc, motivation extraordinairement liée à notre époque, semble être en effet la volonté de soustraire aux dangers de la banalité le texte et la communication qui aujourd'hui – dans le cadre d'une langue dominante – à cause même de l'hypertrophie des médias, semble s'aplatir et se dé-signifier de plus en plus. D'ailleurs, la nécessaire codification élargit le champ d'influence d'une langue, mais ne l'épargne pas d'une simplification qui est appauvrissement. En nous référant à la définition saussurienne de la langue en tant que système « où tout se tient », les raisons de ce double mouvement apparaissent évidentes, comme du reste Jean-Claude Forêt l'a bien illustré :

L'occitan qu'escrivi es a cap de camin. Perqué ? Son existència èra doncas ligada al mond campanhòl que se'n servia ? E l'etrusc ? E lo basc ? Mas lo francés ? Perqué viu encara ? A ganhat d'abstraccion, s'es desencarnat. La subrevivença de las lengas depend de lor poder de pèdre la carn per se reduire a d'esquemats abstracts. Ganhan en extension çò que pèrdon de compreneson. Finida la convivècia complícia. [...] Es al prètz de lor carn perduda que las lengas subrevivon e los òmes tanben. Perdèm la nòstra carn.¹³

¹³ « L'occitan que j'écris est à la fin de sa route. Pourquoi ? Son existence était donc liée au monde rural qui s'en servait ? Et l'étrusque ? Et le basque ? Mais le français ? Pourquoi vit-il encore ? Il a gagné en abstraction, il s'est décharné. La survie des langues dépend de leur pouvoir de perdre leur chair pour se réduire à des schémas abstraits. Elles gagnent en extension ce qu'elles perdent en compréhension. Terminé la connivence complice. [...] C'est au prix de leur chair perdue que les langues survivent, et les hommes aussi. Perdons notre chair. », Jean-Claude FORÊT, *La Pèira d'asard/La Pierre de basard* (Traduction

Ce rapport entre le « décharnement » et l'extension d'une langue impose une réflexion importante : de même qu'à la bourse l'argent se transforme en chiffres sur un *display*, de même le langage, né d'une nécessité strictement « utilitaire », et donc de nature standardisée, est le résultat de la transformation des mots en termes (de la chute du mot au terme) – c'est-à-dire, en simulacres de signifiants – et de la transformation des expressions en lieux communs, parfaitement identifiables par la communauté, justement, mais qui pour cette même raison ont perdu en capacité expressive. Le « *ligam de gaudença carnala* »¹⁴ qui unit homme-paysage-langue est menacé par la séparation due, d'abord, à une perte de mémoire et d'imagination. Le « décharnement » dont parle Forêt est le même dont parle Camus dans la *Peste*¹⁵, parce qu'à la base de la pensée tant de l'un que de l'autre il y a l'idée et la conscience du collectif, voire la nécessité du collectif. Et, surtout, le sentiment de la séparation, de l'éloignement par rapport à l'Autre. Nous nous méfierons des analogies simplistes, pourtant une comparaison à notre sens si pertinente devrait suggérer qu'une évolution réciproque des deux cultures, la française et l'occitane, leur mutuelle contribution, est aujourd'hui possible grâce à un patient processus de démembrement et démythification des mythologies nationalistes ainsi que des *poncifs* de la tradition qui paraît désormais s'être consolidé, ou que, en tout cas, nous devons considérer à ce stade d'évolution. Finalement, la citation de Forêt met en évidence le rapport étroit entre l'homme et sa langue, en annonçant subtilement que, pour récupérer ce dernier, le premier pas est la redécouverte de la parole. Car la problématique occitane s'insère dans une problématique plus générale de la communication où, pour combattre l'accoutumance et en vue d'un nouvel humanisme, réinventer son propre

en français de l'auteur), IEO (« A tots-Oc/Oil », 112), Toulouse 1990, pp. 73-75. Prix Paul Froment 1991.

¹⁴ « lien de jouissance charnelle ». Ce sont des mots de Forêt, tirés d'une lettre que l'auteur nous a envoyée le 26 février 1996.

¹⁵ « Nos concitoyens [...] souffraient de décharnement. Au début de la peste ils se souvenaient très bien de l'être qu'ils avaient perdu et ils le regrettaient [...]. En somme, à ce moment-là, ils avaient de la mémoire, mais une imagination insuffisante. Au deuxième stade de la peste, ils perdirent aussi la mémoire. Non qu'ils eussent oublié ce visage, mais, ce qui revient au même, il avait perdu sa chair, ils ne l'apercevaient plus à l'intérieur d'eux-mêmes. [...] Personne, chez nous, n'avait plus de grands sentiments. Mais tout le monde éprouvait des sentiments monotones. », Albert CAMUS, *La Peste*, Gallimard (« Folio »), Paris 1995, pp. 166-167.

alphabet peut être même nécessaire. Voilà donc que la condition marginale, vaincue, dominée, etc. sauverait paradoxalement la langue d'oc¹⁶.

De la langue au langage

Langue atavique, l'occitan est, aujourd'hui toujours plus, aussi et surtout la langue de la jeunesse et de la différence. En empruntant une expression de Zola – soulignant une fois de plus le rapport affectif, « personnel », entre l'écrivain et la langue d'oc – nous pourrions dire, pour synthétiser, que le nouvel écrivain ressent la « nouvelle » langue « comme un être différent de lui, où il retrouv[e] un peu de l'infini des choses »¹⁷. Et si l'amour du vieux Pascal idéalise la femme car la femme signifie la jeunesse,

beaucoup de jeunes écrivent en occitan [...] parce que, peut-être plus que d'une langue, ils sont amoureux de la Langue et du langage, de la même façon que, quand on est adolescents, on est amoureux de la Femme ou de l'Amour plus que d'une femme. Et je me demande si, dans le cas des jeunes écrivains occitans il n'y ait pas cette fascination pour ce mystère qui est le langage, et que la langue d'oc porte à son plus haut point.¹⁸

À travers les mille vérifications par lesquelles passe chaque jour une langue et une écriture comme la langue et l'écriture d'oc contemporaine,

¹⁶ Intéressante est la réflexion de Bousquet qui, à propos du catharisme, à juste titre peut signifier la condition actuelle de l'occitan : « En se brisant contre les circonstances extérieures, en se heurtant à la raison d'état, la religion d'oc, plutôt que de se mutiler, devait s'idéaliser, entrer dans le domaine de la pensée pure et fabulatrice. Voici justement où l'aventure paraît admirable et peut-être unique. », Joë BOUSQUET, « Présentation de l'Homme d'oc », in *Cahiers du Sud* (« Le Génie d'oc et l'Homme Méditerranéen »), XXIX, numéro spécial (août-septembre-octobre 1942), pp. 9-10.

¹⁷ Émile ZOLA, *Le Docteur Pascal* [1893] (édition établie par Henri Mitterand), Gallimard (« Folio »), Paris 1993, p. 220.

¹⁸ Ces considérations sont le fruit d'un voyage dans le Midi, dont la première étape a été l'Universitat Occitana d'Estiu de Nîmes (26-30 août 1996). Rendez-vous riche en conférences, rencontres, bref en culture d'oc à 360°, le débat a été plutôt animé sur le thème de « Los escrivans occitans e la causida de la lenga » (depuis le titre de l'intervention de Philippe Gardy). Parmi les nombreuses sollicitations, ceux qui sont reportés dans le texte sont quelques mots significatifs prononcés à cette occasion par Jean-Claude Forêt le 30 août.

c'est sur le concept même de « langue » que l'on finit par s'interroger. Et cette interrogation seule permet de mettre à nu, de dévoiler et d'atteindre le noyau du langage. À ce moment-là, la page d'Oc n'a plus de complexes d'infériorités. Elle peut donc se remettre en marche, à la recherche d'un nouveau trésor.

Occitanie 2000 : réelle ou virtuelle ?

Le nouvel horizon de la littérature occitane paraît saluer ou, mieux, correspondre ainsi à une nouvelle phase d'ampleur poétique, ressentie bien au-delà des frontières du territoire français. Mais la sortie, l'ouverture, ne sont-elles pas indispensables lorsque la survie devient plus difficile ? Il peut arriver aujourd'hui de voir des étudiants orientaux ou, plus simplement, des étudiants d'autres continents parler l'occitan, lorsque la majorité des enfants du Midi ignorent jusqu'à l'existence d'une telle langue. Les locuteurs primaires sont de plus en plus rares, et normalement ils ne lisent pas l'occitan, tandis que les auteurs apprennent dans des grammaires et dans des dictionnaires la langue qu'ils possèdent de moins en moins par transmission directe. Parmi les névrosés de la normalisation graphique, certains semblent même souhaiter une mort prochaine de la langue parlée pour pouvoir enfin travailler en paix dans leur bureaux et synthétiser un *proto-occitan*, valable pour tous, mais qui finalement n'appartiendrait à personne. L'échec de l'espéranto montre qu'une langue n'a pas de chance sans une culture véritable qui l'engendre. D'ailleurs, la forêt sauvage des variétés dialectales risque de faire de la littérature occitane un art fermé, élitiste, qui ne peut pas voyager. Le tableau peut être désespérant ou passionnant, selon la perspective où nous choisissons de nous placer. Car c'est justement un renversement important de perspective qui peut signifier la nouvelle conquête : les lettres d'oc ne chantent plus le monde en tant que livre, mais le livre en tant que monde. « Ce monde d'oc si malade de lui-même »¹⁹ confie à l'écriture son présent et son futur, parce que c'est là que, sans doute, l'espace ne lui sera jamais nié. La page, le livre, la langue bâtissent leur propre monde là où le monde « réel » est en train de disparaître, et l'œuvre de quelques écrivains majeurs – surtout Max Rou-

¹⁹ Ce sont des paroles du poète et critique Jean-Pierre Tardif. Tirées d'une lettre que l'auteur nous a envoyée le 10 octobre 1996.

quette avec la série de *Verd Paradís*²⁰ et avec le roman paru en 1997 *Tota la sabla de la mar*²¹, Bernard Manciet avec son grand *Enterrament a Sabres*²² (« Enterrement à Sabres »), et Robert Lafont, guidé par le rêve d'un « livre-vie » – semble équiper une sorte de nouvelle Arche avant le Déluge. L'apocalypse est, en effet, une présence plus que fréquente, voire obsédante chez l'écrivain d'Oc fin de siècle, mais elle a, en général, une valeur positive, dynamique : à travers celles qui ont été définies les « écritures de la fin » s'accomplit un authentique rite d'exorcisme :

L'écrivain occitan est sans doute un apprenti sorcier dans la mesure où, très matériellement, il mise sur la figuration de la mort pour conjurer la mort. Mais en cela, il rejoint ce qui fait l'objet même de la littérature.²³

L'écriture récupère ainsi la plénitude de la dimension spirituelle, et le livre d'Oc s'apparenterait pour le ton au texte sacré s'il n'était pas si souvent parcouru par une veine ironique plus ou moins subtile. Heureuse ironie qui rend plus humaines de telles créations sans pourtant en bouleverser les contenus mais qui, au contraire, semble en multiplier kaléidoscopiquement les niveaux de lecture.

L'Occitanie du XXI^{ème} siècle se débat ainsi entre la réalité et la virtualité, virtualité qui à son tour, si elle est synonyme d'inexistence – disparition –, est néanmoins à la base de toute conception moderne de poésie. Magritte nous a montré que la première réalité virtuelle est le langage même, et aujourd'hui nous n'aurions pas de grandes difficultés à nous imaginer une carte géographique de l'Occitanie – « un espace proprement to-

²⁰ [V. note 5 p. 37].

²¹ Max ROUQUETTE, *Tota la sabla de la mar*, Llibres del Trabucaire (« Pròsa occitana », 3), Perpignan 1997.

²² Bernard MANCIET, *L'Enterrament a Sabres / L'Enterrement à Sabres* (édition établie par Guy Latry. Avec texte en français traduit par l'auteur), Mollat, Bordeaux 1996. Première édition : Ulteïa, Garein 1989.

²³ Jean SALLES-LOUSTEAU, « Trois Écritures de la fin », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque international (Château de Castries, 25-28 octobre 1989), Section Française de l'AIÉO, Montpellier 1990, pp. 7-8. [Pour un approfondissement de cet aspect, cfr. Chapitre 2].

pologique »²⁴ – accompagnée par la légende : « ceci n'est pas l'Occitanie ». À l'intérieur de cette dialectique entre réalité et apparence, le langage métaphorique et symbolique se révèle être un moyen privilégié. Privilégié aussi et surtout parce que, dans le cadre de notre recherche, ce langage s'enrichit d'au moins une dimension. Qu'on songe à l'image fréquente de la maison, de l'*ostal* en ruine : cette image peut bien signifier l'Occitanie même, demeure déchue ou à construire (et non pas à reconstruire), à bâtir collectivement pierre sur pierre ; mais cette image est aussi l'évidence d'une disparition, le portrait du passé. Vers un monde « figuré » (abstrait), mais encore en présence d'un monde « propre » (concret), nous avons à faire non seulement à une transposition du sens, mais aussi à une transposition du temps.

Notre itinéraire

Mais s'agit-il seulement du conte ? En réalité, ce ne sont pas les genres, mais les poètes qui « tendent » les mots. Ainsi, une littérature comme la littérature occitane contemporaine, encline à la Rencontre, tire parti principalement d'écritures *hors genre* : se proposant comme objectif exceptionnellement urgent la communication, elle rend en effet possible la libération de la page du conditionnement formel. Il arrive alors que, le long du parcours de découverte, d'analyse critique et de sélection des textes, la difficulté du choix et les préoccupations de respecter la cohérence imposée par les limites de la recherche se sont dissipées l'une après l'autre. D'abord et surtout parce que nous avons cru rendre un hommage plus honnête au monde d'Oc, qui nous a si aimablement accueilli, en refusant de le soumettre *a priori* à une atomisation de la culture qui, si on veut, appartient plutôt à la sphère française – héritage souvent encombrant du Siècle des Lumières. C'est-à-dire qu'en partant non pas d'une définition théorique (du genre « conte ») – qui s'imposerait dangereusement, qui s'entremettrait, et qui peut-être mutilerait, amputerait notre recherche – mais en partant plutôt de l'observation des réflexions mêmes qui nous ont été suggérées par le conte occitan contemporain, nous avons isolé

²⁴ Jean-Marie AUZIAS, « Le Local et le global, le proche et le lointain dans la littérature occitane actuelle », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane* [...], cit., p. 30.

quelques éléments significatifs. Et c'est à partir de ces éléments que nous avons pu embrasser et inclure des créations qui, d'une façon plus stricte, auraient difficilement pu faire partie de notre champ d'action (romans brefs, poèmes en prose, etc.).

À l'origine de notre parcours nous avons placé les *Contes* de Jean Boudou²⁵, dernier signe de la tradition chez un auteur qui inaugurerait, dans sa production successive, un nouveau fantastique littéraire, un fantastique « actualisé ». Dans cette évolution le folklore, loin de se dissoudre, s'enrichit d'un sens inédit. Boudou est l'écrivain de la renaissance du folklore, de sa reformulation selon les instances de la contemporanéité ; et cet univers ne paraît clairement percevable qu'avec les yeux de l'enfance²⁶. Une enfance qui est d'ailleurs l'inépuisable substance, la nourriture infinie de la poésie de Max Rouquette. Substance à laquelle par la suite l'âge mur donnera un nom et une forme. Pour dire un voyage à travers les saisons de la vie, l'auteur a transposé la musique d'Orphée dans sa parole, dans sa phrase, en donnant ainsi aux proses de *Verd Paradís* un « rythme incantatoire »²⁷ qui, s'il n'appartient plus aux nouvelles générations d'écrivains, possède une force telle qu'elle permet à l'auteur de franchir, de dépasser les limites tant du tableaux aux couleurs locales que de l'Occitanie même et de sa génération, et de se renouveler à chaque traduction pour être perçu universellement. Le paradis de Rouquette n'est ni perdu, ni à conquérir, mais il se fonde sur l'évidence de la vie et de la mort : voilà pourquoi il ne cède pas au regret tout en partant de la dimension du souvenir – souvenir même linguistique. Selon une autre perspective, et pourtant de façon contiguë pour la densité de

²⁵ Jean BOUDOU, *Contes*, Éditions du Rouergue, Rodez 1989.

²⁶ « Coma se los racòntes ont Boudou faguèt sa primièra experiéncia dels poders e de la dignitat de sa lenga lo sonavan mai fòrt que tot [...], vesèm son òbra que torneja, tant per son contengut coma per son estil, a las limitas de l'enfança. De l'enfança de Boudou. De l'enfança tanben de la literatura. A la cèrca de mits novèls, actuals, eficaces. La monaca a benlèu remplaçat l'aucèl gris, mas avèm pas quitat lo domèni de las cresenças popularas, ni l'espèr d'una mitologia. » (« Comme si les contes où Boudou fit sa première expérience des pouvoirs et de la dignité de sa langue l'appelaient plus fort que tout [...], on voit son œuvre orbiter, aussi bien pour le contenu que pour le style, aux limites de l'enfance. L'enfance de Boudou. L'enfance, également, de la littérature. À la recherche de mythes nouveaux, actuels, efficaces. La poupée a peut-être remplacé l'oiseau gris, mais nous n'avons pas abandonné le domaine des croyances populaires, ni l'espoir d'une mythologie. »), Yves ROUQUETTE, « Folklore e literatura d'Oc », in *Oc*, n° 223 (janvier-mars 1962), p. 8. Traduction nôtre.

²⁷ Fausta GARAVINI, *Parigi e provincia* [...], cit., p. 187.

l'écriture, le sentiment du « tard » (et non pas du « tardif ») et les figures du vide sont les composantes majeurs du *Gojat de Noveme* de Bernard Manciet²⁸. L'auteur traduit sur la page le signe de ses Landes : les images se détachent sur un fond constant et capturent le *pathos* comme la terre capture la pluie. Il y a un sens profond de la distance chez ce Gascon, pilier de la littérature occitane contemporaine et pourtant, dans un certain sens, si loin de l'occitanisme.

L'urgence du présent a déterminé la sortie, le lever après le réveil, l'action. Dans le domaine littéraire, la *Vida de Joan Larsinbac* de Robert Lafont²⁹ – le représentant politique le plus important, d'ailleurs, de la *Revendication occitane* – s'impose comme une référence obligée, qui est autant littéraire que sociologique. Nombreux sont les héros lafontiens divisés par cette barrière qui est avant toute chose une barrière intérieure et qui sanctionne la consistance de la dichotomie *dedins/defòra* : sortir de sa propre chambre voluptueusement revêtue de livres et d'un savoir qui vient du passé afin d'entrer dans « l'espès de la vida », dans la saveur de la contingence pour combattre et se sentir vivant – non pas une ombre, un écho d'hommes lointains –, signifie l'ouverture douloureuse au présent, parfois tragique, déchirante et pourtant nécessaire pour que l'Occitanie ne meure pas dans l'*embarrament*, dans l'abstraction qui n'a pas de prise sur la réalité parce qu'elle n'en fait pas partie, parce qu'elle en est exclue. Quand l'exclusion est une imposition, pour retrouver le signe des choses, des personnes, des mots mêmes, toute recherche devient un voyage, et tout voyage devient une initiation. Alem Surre-Garcia a raconté ainsi dans *Antonio Vidal* une histoire essentielle, en saisissant l'énergie de la parole qui fait la densité de la page. Presque du cinéma... Le récit véritable est ici une sorte de rampe de lancement, une accélération pour voyager à la même vitesse que vingt-quatre poésies gravées par le désir.

Les *Miraus* de Florian Vernet sont *escurs* parce que, plus que refléter, ils font réfléchir. Le fantastique de Vernet, proche parent du fantastique argentin (surtout de celui de Cortázar), est un composé de paradoxe, mélancolie, humour et d'autres choses encore, au service d'une vision problématique mais non pas incertaine, lucide mais fondamentalement optimiste : et

²⁸ Bernard MANCIET, *Lo Gojat de Noveme* (édition établie par Guy Latty), Reclams, Pau 1995. Première édition : IEO, 1964.

²⁹ Robert LAFONT, *Vida de Joan Larsinbac*, IEO (« A tots », 39), 1978. Première édition : IEO, Toulouse 1951. Prèmi de las Letras Occitanas 1950.

son écriture est riche, polyphonique, sans pourtant tomber dans le virtuosisme. Architecture extrêmement complexe, *La Pèira d'asard* de Jean-Claude Forêt se fonde pareillement et joue sur de nouveaux calembours, liés à la mécanique profonde du langage et de l'interprétation. Mais en réalité, chez lui le jeu n'est jamais un « jeu », une fin en soi : car il ouvre toujours de nouvelles perspectives, en se rapprochant en cela de certaines pratiques surréalistes. Même si, à la différence du mouvement de Breton, plus qu'à une altération de la logique à l'intérieur de la langue, notre auteur mise sur une langue – et sur un langage – de l'altérité³⁰. Forêt, modèle de l'écrivain d'Oc d'adoption, apporte une voix vraiment nouvelle aux lettres occitanes et un sens inédit à la dialectique *dedins/defòra*, en lançant son Joan de Panlòc³¹ (synthèse d'« être en marche » et d'« homme aux semelles de vent ») vers un horizon qui est aussi celui de notre itinéraire.

³⁰ Une conception analogue de la multiplicité des sens de la vie rapproche une partie de l'écriture d'Oc contemporaine du Surréalisme bretonien, même s'il demeure d'importantes différences. Si pour Breton l'homme finit par se tourner vers l'enfance parce que « Là, l'absence de toute rigueur connue lui laisse la perspective de plusieurs vies menées à la fois » [« Manifeste du surréalisme » (1924), in André BRETON, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard (« Idées », 23), Paris 1965, p. 11], pour un écrivain occitan « d'adoption » tel que Jean-Claude Forêt il s'agit de vivre « l'experiència voluntària de l'esquizofrenia lingüística, mas a rebors, puèi que foguèri abalit a Lion [...]. L'esquizofrèn es un miralh engrunat, mas possedis l'avantatge de multiplicar lo nombre de sas existéncias e donc de sas voses, de sas lengas, de sos agaches. » (« l'expérience volontaire de la squizophrénie linguistique, mais à l'envers, puisque j'ai été élevé à Lyon [...]. Le schizophrène est un miroir brisé, mais il a l'avantage de multiplier le nombre de ses existences et donc de ses voix, de ses langues, de ses regards »). Texte tiré d'une lettre que Forêt nous a envoyée le 26 février 1996.

³¹ [« Jean de Nulle Part ». Cfr n. 20 p. 42].

Pour conclure...

La notion d'« espace occitan » est constamment sollicitée par tout parcours concernant, de près ou de loin, la littérature occitane contemporaine. Aujourd'hui l'espace d'Oc est en bonne mesure visionnaire, qu'il s'agisse d'une projection du regret ou bien d'une création libérée enfin de tout complexe d'infériorité, manifeste ou latent. Dans cette autre réalisation nous voulons voir l'accomplissement de cette ouverture à l'universel souhaitée déjà depuis les années 40 :

nòstre país renaisserà que dins lo cas que se cargarà d'una responsabilitat universala, que se farà fegondar per lo corrent de vida de l'univers, tala aici es nòstra prepausicion.³²

Ouverture qui naît d'une profonde conscience de la demeure, dans notre cas d'un espace qui condense tous les paysages : depuis les sommets des Alpes et des Pyrénées jusqu'à la côte sans limites et abandonnées des Landes ; depuis les volcans d'Auvergne jusqu'aux marécages de la Camargue ; de l'Atlantique à la Méditerranée. Mais c'est également un espace qui résume tous les signes, du signe latin au signe germanique, du mysticisme de provenance orientale jusqu'au rationalisme occidental, du signe urbain au signe rural. Un univers en une seule région. Comme l'affirmait Borges, il suffirait de bien connaître celle-ci pour comprendre le sens de celui-là.

Poétique d'un commencement perpétuel, poétique de la Rencontre, du « méconnu » ; redécouverte des mythes ancestraux, sortie et libération du mythe. Voilà le signe de l'Occitanie que nous avons trouvé au bout de notre itinéraire, voilà l'Occitanie qui nous a fasciné. Car, pour atteindre l'Inédit, il faut saisir les archétypes et la genèse de l'homme, parcourir à rebours l'automne de Babel pour avoir la conscience de la parole et pour comprendre, à travers les différentes destinées réservées aux langues, comment nous préparons la nôtre et dans quelle mesure nous pouvons avoir une incidence sur elle.

³² « notre pays ne renaîtra que s'il prendra en charge une responsabilité universelle, que s'il se laissera féconder par le courant de vie de l'univers, voilà notre proposition. », Félix-Marcel CASTAN, « Miegjorn », in *Oc*, numéro spécial, 1946-47-48, p. 58.

« Jamais d'amor no-m jauzirai
si no-m jau d'esta 'amor de lonh »
Jaufré Rudel

La création occitane contemporaine se fonde sur le signe de l'exiguité ainsi que sur celui de la résistance, engendré par la survivance à des siècles d'imposition, dans l'Hexagone, de la langue française. Imposition que l'on peut faire remonter à la Croisade Albigeoise (1208-1229)¹ qui représenta la fin de l'autonomie réelle des provinces méridionales par rapport à l'autorité des Rois de France. En simplifiant à l'excès un discours qui est loin d'être simple, on peut remarquer que l'histoire de la langue d'oc en sa toute première phase de « décadence » est assez étroitement liée à l'hérésie à l'origine de la Croisade, la langue littéraire des troubadours se trouvant atteinte, avec toute la civilisation courtoise qui l'avait engendrée et faite épanouir, directement par le déferlement des armées françaises (notamment celle de Simon de Montfort) dans le Midi. Ensuite, tout en se séparant l'un de l'autre², les deux parcours semblent continuer de se répondre, ne serait-ce qu'à un niveau métaphorique : poursuivie et contrainte de se cacher – et, au fil des siècles, toujours davantage au fur et à mesure que les progrès du pouvoir central et de la communication de masse la bannissaient des lieux et assemblées publics, des grandes villes,

¹ La Croisade contre les Albigeois fut voulue par le pape Innocent III, mais en effet il s'agit d'une série de campagnes qui dépassèrent largement 1229 (Quéribus, la dernière forteresse occitane, tomba en 1255). Cfr. Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 volumes, PUF (« Publications de l'Institut d'Études Occitanes »), Paris 1970, pp. 125-130.

² [Au cours des années 70 très souvent les militants occitans établissaient dans leur discours revendicatifs un parallèle entre la langue-culture occitane et l'hérésie / hétérodoxie du Midi, à savoir la religion manichéenne des Cathares, dont le mot « Albigeois », à la fois adjectif et substantif, n'est finalement qu'un désignant (historiquement et politiquement marqué) entre autres. De nos jours, on insiste de moins en moins sur cette correspondance ; n'empêche que nombre de militants continuent à célébrer certains lieux historiques, comme par exemple le château « cathare » de Montségur, en tant que lieux de « résistance à l'invasion » – au sens large du terme. Cfr. Chapitre 1, note 5].

des villes moyennes et finalement même des petites villes jusqu'aux noyaux ruraux les moins conservateurs – aujourd'hui l'écriture occitane signifie une véritable catacombe de la parole, sorte d'hérésie linguistique : écriture de la différence, de l'altérité (du grec *hairesis* = « opinion singulière ») ; « littérature du malaise »³, mais également écriture du choix et du désir urgent et irréalisable (celui de restituer une vie naturelle et non artificielle à une langue normalement destinée à l'extinction). Désir urgent et irréalisable qui, exprimé notamment à travers des codes symboliques – symbole l'image mais, aussi, en amont et en aval, la langue elle-même –, semblent bien rapprocher la création occitane contemporaine de la sphère du magique. Si nous venons d'évoquer l'image des catacombes, c'est qu'elle nous paraît particulièrement chargée de sens. En effet, il y a lieu d'y déceler d'abord la composante labyrinthique et sacrée, ainsi que le symbolisme et la métaphore de la vie souterraine, cachée et séparée de la surface, outre que le contact avec les *ancêtres* – cet « amor de lonh » (« amour de loin ») que le troubadour Jaufré Rudel chanta pour la Comtesse de Tripoli sans l'avoir jamais vue et qui représente aujourd'hui pour bien des occitanistes l'héritage même des troubadours, emblème à son tour d'une civilisation jadis ô combien florissante et brusquement niée par l'histoire. Distance du temps. Distance mythique, distance du rêve et de la conscience.

*

Arrêtons-nous dans ces galeries. Sans doute faudra-t-il attendre encore quelques temps avant de remonter à la surface. Pour l'exilé il peut être dangereux de se faire voir aux mêmes endroits d'où il avait été banni. Ou bien c'est ce qu'il croit, ce qu'on lui a appris à craindre des siècles durant. Jusqu'à la moitié du XX^{ème} siècle on le punissait à l'école s'il prononçait un mot dans son parler maternel : on lui imposait alors un *signal* dont il ne se débarrasserait qu'en dénonçant à son tour la même faute commise par un autre copain. Des générations d'occitans ont ainsi appris à mépriser leur langue-culture. Nous sommes donc parti le chercher, le dénicher presque, dans les villages de l'Occitanie profonde comme dans les marchés des villes, *los mercats mai çaganboses de las vilas*. Lieu d'échange, de ren-

³ Cfr. Robert LAFONT, « La Culture d'Oc ou la parole perdue et retrouvée », in *Magazine Littéraire* (« Occitanie : une culture en péril ? »), 76 (mai 1973), pp. 12-16.

contre, mais également, à sa façon, lieu de la fête et du carnavalesque : le marché nous paraît de l'extérieur une sorte de rite populaire où spontanément refait surface la parole défendue. Mais il est difficile de l'entendre ; on le sait bien d'après les études sur la diglossie⁴ : en présence de l'étranger (et il suffit de ne pas être du coin pour en être un) l'exilé remet les vêtements de la culture dominante. Pour lui la langue d'oc, qu'il appelle encore souvent *patois*, est en même temps véhicule de l'affectivité, expression de l'intimité, recoin de la pudeur voire de la honte. De la distance, encore. Distance sociale et linguistique.

Une langue qui se meurt, chez celui qui *pasmens* (« pourtant ») la choisit pour actualiser son imaginaire, est comme une personne : elle voit toute sa vie devant elle. La création en langue d'oc tâche en effet souvent d'attraper et d'intégrer tout le dicible, d'accueillir en une représentation holistique la signification que toute une vie peut engendrer, apercevoir ou toucher. Éprouver. C'est bien le cas de l'écriture du languedocien Max Rouquette, consciemment engagé sur le seuil de ses quatre-vingt-dix ans dans une « course contre la montre », se déroulant pour lui sur le terrain de la page ainsi que sur celui de la scène de théâtre. La série de proses poétiques de *Verd Paradís*, qui aujourd'hui en est arrivée au septième volume⁵, n'est au fond que le fruit d'un tamisage continu de l'inconscient de l'auteur jusqu'au repérage de tous les signes de l'existence, à inscrire dans un Grand Œuvre qui ouvre déjà les portes du sacré. Pour sa part, *Tota la sabla de la mar*, récit récemment publié, semble équiper une sorte de nou-

⁴ [Parmi les nombreux ouvrages et articles à caractère sociolinguistique portant sur le problème de la diglossie en Occitanie, on évoquera au moins deux titres assez récents et, bien entendu, ceux qui sont répertoriés dans les bibliographies respectives : Robert LAFONT, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997 ; Henri BOYER - Philippe GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001].

⁵ En fait, le sixième et le septième volume paraîtront prochainement. Les deux premiers (*Verd Paradís I et II*) ont été publiés d'abord en occitan en 1962 [IEO (« Club du livre occitan »), Toulouse. Illustrations de Jean Camberoque] et en 1974 [IEO (« A tots », 13), Toulouse]. Les autres ont suivi : Max ROUQUETTE, *Lo Grand Teatre de Dieu* [IEO-Occitania (« A tots », 95), Nîmes 1986] ; ID., *L'Uòlh dau Cat* [IEO-Occitania (« A tots », 100), Nîmes 1987] ; ID., *Las Canas de Midàs* [IEO-Occitania (« A tots », 110), Quilhan 1990]. Quelques-uns des poèmes en prose qui figureront dans *Verd Paradís VI* et *VII* ont été recueillis dans la plaquette bilingue (occitan-français) *Déserts* (L'Arrière-Pays, Bassac 1995).

velle Arche avant le Déluge⁶. C'est également, malgré les différences remarquables, la poétique du provençal Robert Lafont qui, à travers et au long de ses trois épais volumes de *La Festa*⁷ poursuit et réalise le rêve d'un « livre-vie ». Du même auteur, *L'Icòna dins l'Iscla*⁸ est un récit long fort emblématique des « écritures de la fin », de véritables exorcismes littéraires :

l'écrivain occitan est sans doute un apprenti sorcier dans la mesure où, très matériellement, il mise sur la figuration de la mort pour conjurer la mort. Mais en cela, il rejoint ce qui fait l'objet même de la littérature.⁹

Lafont met en scène une apocalypse, le scénario étant une petite île près de Crète où échoue un groupe restreint de rescapés – presque une Nigger Island. Le narrateur, occitan, et Athanasia, grecque – symbole du *desir* –, les deux derniers survivants, ne commencent à se comprendre et à se rapprocher l'un de l'autre qu'à partir du moment où ils dépassent la duperie des langues pour entamer une sorte de refondation *ab ovo* du langage à travers la gestualité, la danse, le chant. La vie devient rite. Rite qui célèbre l'irréductibilité humaine.

Ieu te comprene a ti gèsts, parier. Fas mina de tirar lo filat, de dançar, de magencar, de vendemiar, de charpar un enfant, de l'assolar, de t'emmaliciar [...] Danças tot. E ta paraula, mai que parlar, o canta tot. Ta lenga serà victoriosa de la mieuna. Ton existència tua la mieuna.¹⁰

⁶ Max ROUQUETTE, *Tota la sabla de la mar*, Llibres del Trabucaire (« Pròsa occitana », 3), Perpignan 1997.

⁷ Robert LAFONT, *La Festa I (Lo Cavalier de Març)* et *La Festa II (Lo Libre de Joan)*, Fédérop-Le Chemin Vert, Lyon-Paris 1983 et 1984 ; ID., *La Festa III (Finisegle)*, Fédérop, Église-Neuve-d'Issac 1996.

⁸ ID., *L'Icòna dins l'Iscla*, IEO, Toulouse 1971. Nos citations sont cependant tirées de la réédition de 1979 [IEO (« A tots », 43), Toulouse].

⁹ Jean SALLES-LOUSTEAU, « Trois Écritures de la fin », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque international (Château de Castries, 25-28 octobre 1989), Section Française de l'AIEO, Montpellier 1990, pp. 7-8.

¹⁰ « Moi aussi je te comprends à travers tes gestes. Tu fais semblant de jeter le filet, de danser, de labourer, de vendanger, de gronder un enfant, de le consoler, de devenir méchante [...] Tu dances tout. Et ta parole, plus que parler, chante. Ta langue l'emportera sur la mienne. Ton existence tue la mienne. », Robert LAFONT, *L'Icòna dins l'Iscla*, cit., pp. 100-101.

Au-delà du thème et du code symbolique, plus en général la fin peut être exorcisée moyennant une reconquête de la parole. Conquête de l'homme, communion avec le langage, n'importe la langue. La création occitane contemporaine n'est en effet qu'une des multiples versions de cette *quête* – quoique particulièrement significative, à notre sens. L'essentiel sera pour l'auteur de témoigner lucidement de la possibilité, impérative, de comprendre la nature du rapport qui lie presque matériellement le sujet à sa langue (les conditionnements exercés par l'une sur l'autre et vice-versa) et donc, par là, d'envisager la construction de nouveaux agencements de communication – donc de nouvelles configurations relationnelles, c'est-à-dire sociales. C'est un parcours qui va du local (le sujet) à l'universel (la, les communautés humaines) à travers une généralisation des enjeux profonds concernant l'« être de langage »¹¹. Car une langue qui « voit toute sa vie devant elle » redécouvre le poids, la signification des signifiants. Conscience de la parole, conscience de la terre, conscience de la vie. Conscience qui naît le plus souvent d'un *trauma* (un autre mot-clé de la création occitane contemporaine) ou en tout cas d'une découverte inattendue bouleversant le cours des automatismes langagiers, des points de vue, des regards, des habitudes des représentations. Telle une lampe d'Aladin, retrouvée par hasard dans le chaos d'une mansarde métaphorique, la parole d'oc est époussetée magiquement par le *desir* : le désir d'atteindre une expression rugueuse, non plate, significative, « alternative » dirions-nous si seulement ce mot n'était aussi banalisé que cela, aujourd'hui. Et, d'ailleurs, alternative à quoi ? À la banalité d'un langage plat, de la convention des causeries quotidiennes à la virtuosité des calembours chez des poètes à la faible imagination – virtuosité fort secondée, faut-il le souligner ? par le caractère de la langue française, qui a extrêmement évolué du point de vue phonétique ; de la victoire des stylistes à la page à la latence d'auteurs profondément originaux. Déjà en 1950 Robert Lafont, dans un texte manuscrit destiné à une importante émission radiophonique, soulignait l'urgence de s'orienter *Vers une poésie barbare* :

¹¹ [L'expression est empruntée au titre d'un récent ouvrage de Robert Lafont, *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Lambert-Lucas, Limoges 2004].

Une poésie nouvelle, étrange et discordante va peut-être naître. Discordante au chœur des chanteurs paisibles, étrange au monde du calme et du marbre, et nouvelle comme l'histoire qui sans trêve renaît de ses cendres.¹²

À l'encontre de la culture jacobine qui nie une autonomie linguistique et culturelle à l'occitan et ne s'aperçoit ni ne sait approfondir la question, mais également à l'encontre des occitanistes pressés de démontrer que leur langue est capable de tout dire, d'aborder et d'épuiser n'importe quel argument, c'est sur la diglossie (retroussée¹³), sur la *bâtardise* linguistique et culturelle que se fonde le « signe » de l'écrivain occitan contemporain, signe qui probablement n'est au fond qu'une disposition toute particulière au dépassement de la langue. Pour Jean-Pierre Tardif, Claude Sicre ou Jacques Privat, même si à travers des formes et des tensions différentes, la charge magique de l'objet verbal se dégage parfois du bombardement polyglotte que de tels auteurs effectuent sur page, disque, sculpture :

La Cauçada [extrait]

rai
 lo temps sus las pèiras
 la plenor de mancar es
 las meteissas caras
 dinc'
 a pèdre lum
 venían
 de la noche
 en voz baja
 lejana

□

l'aube encore fino alle voci
 las caras que demòran

 sus la tèrra de totes
 aquò bufa
 entre los abetos
 dins lo lum le poudroïement
 por las ramas

¹² C'était l'*Émission Culturelle* de l'IEO du 12 septembre 1950. Cinq pages manuscrites numérotées plus une note de l'auteur sur une autre feuille. Notre citation est tirée de la première page.

¹³ [Cfr. Robert LAFONT, « Pour retrouver la diglossie », in *Lengas*, 15 (1984), pp. 5-34. Article ensuite repris in ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit., pp. 91-122].

de l'altérité»¹⁵ se développe au sein de l'Hexagone et que l'« autre » est aussi l'enseveli, l'oublié, le refoulé, c'est qu'elle relève finalement du thème du dédoublement du moi prédisposant à la connaissance de soi-même, voire à la voyance (« Car je est un autre »¹⁶). Ainsi, la redécouverte à l'âge adulte de la langue entendue au premier âge de la part de nombre de ces auteurs, à nos yeux ressemble par bien des traits à un véritable chemin initiatique. Or, le symbole du premier pas sur la voie de l'initiation est celui de l'Arbre sec : comme toute image apocalyptique (« l'Apocalypse se base sur la foi en un salut futur et en dehors de l'histoire »)¹⁷, comme toute écriture de la fin, ce symbole met en scène une mort qui cache, à son intérieur, une renaissance. Arbre sec la putréfaction du Vieux Monde dans *L'Icona dins l'Iscla*, Arbre sec la liturgie funèbre et l'ensevelissement d'une « peuplade bafouée par l'Histoire »¹⁸ dans *L'Enterrament a Sabres* de Bernard Manciet, Arbre sec l'abandon à la fois de la rassurante maison paternelle et de la langue maternelle (le français) chez Jean-Claude Forêt, à la recherche d'une « maison » ancestrale :

Quand foguèt nuèit sus ma quimèra,
Quitèri lo camp familhièr¹⁹

Le thème de la fuite signifie chez Forêt une recherche alchimique, une recherche d'un paradis perdu caché dans les espaces mentaux du quotidien : dans les randonnées d'Orso Vertosan et Jérôme Duguillou, dans les itinéraires intercontinentaux de Jean de Nulle Part²⁰, dans les déchirures textuelles de parlers disparus (personnages et motifs de *La Vallée*

¹⁵ Cfr. Philippe GARDY, « Dans les bourrasques du siècle : la littérature occitane », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane [...]*, cit., p. 12.

¹⁶ Cette célèbre expression est tirée de la *Lettre du Voyant* d'Arthur Rimbaud.

¹⁷ Cfr. Danièle CHAUVIN, in Pierre BRUNEL (éd.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, Éditions du Rocher, Monaco 1988, *ad vocem* « Apocalypse ».

¹⁸ Depuis la quatrième de couverture de Bernard MANCIET, *L'Enterrament a Sabres*, deuxième édition établie par Guy Latry, Mollat, Bordeaux 1996.

¹⁹ « Quand il fut nuit sur ma chimère / J'ai quitté les champs familiers », Jean-Claude FORÊT, *La Pèira d'asard / La Pierre de basard* (Texte en français de l'auteur), IEO (« A tots-Òc-Oil », 112), Toulouse 1990, pp. 88-89. Prix Paul Froment 1991.

²⁰ *Jean de Nulle Part* est également l'intitulé d'une mise en scène écrite et dirigée par Jean-Claude Forêt et Pascal Turmo dans le cadre des activités de l'Atelier Théâtre du Collège Clemenceau (Montpellier, Théâtre de la Gerbe, 14-15 juin 1995).

*Perdue*²¹) ainsi que dans les fuites en montagne d'Abel (le protagoniste de *La Pèira d'asard*) nous croyons reconnaître le signe du labyrinthe, étape nécessaire le long de toute initiation²². Et si Borges, à la fin « de la ciega región de negros laberintos entretejidos » ouvre à son Cartaphilus la ville des immortels²³, Forêt n'entre pas dans les « splendides villes »²⁴, il s'arrête plutôt sur l'imperfection humaine, sur la tension frustrée vers l'idéal, sur la recherche ainsi que sur le questionnement devant la possibilité de choisir.

*

L'image du labyrinthe nous ramène à celle des catacombes du début, mais maintenant nous en tirerons un sens nouveau. L'exilé a surmonté l'épreuve, le complexe d'infériorité culturelle qui le tenait prisonnier sous terre, dans l'obscurité. Cette expérience lui a pourtant permis de renouer avec ce qu'il avait oublié de son passé, de son histoire. Le voilà maintenant qui remonte à la surface, parfois même pour maudire cette lumière, « auba deus mòrts ». Écoutons Bernard Manciet, poète des Landes, qui a prêté sa voix à son peuple avec d'autant plus de force que sa langue a été considérée « un langage de brutes, inadmissible »²⁵ :

²¹ Jean-Claude FORÊT, *La Vallée Perdue*, Didier-Richard, Grenoble 1987. Prix littéraire du Triangle de l'Amitié (Savoie, Valais, Val d'Aoste).

²² Lecture qui nous est d'ailleurs confirmée par l'auteur lui-même : « il n'a pas renoncé à le trouver, le point précis, l'angle de vue qui lui porteront la Révélation. Tel est bien le sens des parcours abstraits de Joan de G., ce sont des itinéraires initiatiques », *Ibid.*, p. 156.

²³ Jorge-Luis BORGES, *El Aleph* [1949] (« El Inmortal »), Alianza Editorial-Emecé Editores, Madrid-Buenos Aires 1995, p. 14.

²⁴ « Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes », Arthur RIMBAUD, *Une Saison en Enfer* (« Adieu »), Alliance typographique, Bruxelles 1873.

²⁵ Depuis la quatrième de couverture de Bernard MANCIET, *L'Enterrament a Sabres*, cit.

Destraubiat qu'am la nueit
 ende qué ? l'auba
 pareisherà totun e que nos emposoa aus
 òs com saumucs era
 coneish pas digun e dijà que ns'i negam
 auba deus mòrts lutzèira nuda
 dont a tu me l'avisi
 a tu dont la denegui
 hens mons sordolhs eths créden
 pas au jorn e a l'auba la tapui
 dab nòstes plors au
 ton ventre²⁶

C'était le spectacle au VI^{ème} Festival Occitan d'Eysines, performance en collaboration avec deux autres artistes, le musicien Bernard Lubat et le peintre Pierre Venzac. Quant à la mise en scène, Manciet disait ses textes gascons dans les coulisses, trouvaille qui nous paraît fort significative, voire emblématique : on n'a pas trop de mal en effet à sentir le pathos de cette voix off dans une langue « hors du jeu » telle l'occitan – et le gascon de Manciet (le « parler noir » des Landes) par-dessus le marché²⁷. Ce spectacle nous ne l'avons pas vu (à nous maintenant d'être hors du jeu...) ; nous nous demandons pourtant qui, parmi les spectateurs de la soirée, a réussi à réduire la distance, à entrer dans la langue de Manciet, abérrante et intentionnellement écartée de toute normalisation académique. Quelques détracteurs soutiennent même que sa langue est inventée de toutes pièces. Pour notre part, nous nous sommes concentré sur ce pathos et sommes parti pour les terres célébrées par le poète. Là-bas, on continue seul. Ciel sombre jusqu'à la pluie, nous nous sommes frayé un chemin dans la forêt à nouveau sacrée des Landes – presque des colonnes d'un temple infini à travers lesquelles nous avons cru entendre la voix de Manciet, sa langue. Parole de la distance, distance de la parole. Pliés par le temps et par les courants les arbres deviennent des pelotons d'exécution

²⁶ « Nous avons détruit bouleversé la nuit / à quoi bon ? l'aube / paraîtra malgré tout – elle nous empoisonne / dans les os-mêmes comme des sanglots. Elle / ne tient compte de rien – déjà nous voilà noyés / dans l'aube des morts lueur nue / qu'en toi je reconnais / qu'en toi je renie / dès mes sources. Pour elles / elles ne croient pas au jour. J'enterre l'aube / avec nos pleurs dans / ton ventre », Bernard MANCIET, *Lo hen e Sonets trigestins*, enregistrés le samedi 20 avril 1985 à Eysines (Gironde).

²⁷ [Lors du Colloque nous avons proposé l'écoute de l'enregistrement original de cette lecture, ce qui a suscité de nombreuses réactions de la part de l'auditoire].

et des flux de réfugiés, des armées et des foules adorantes, monstruosité et harmonie.

*

Le paradis de Rouquette, la forêt de Manciet, l'île de Lafont, la montagne de Forêt... Autant de lieux sacrés, autant d'éléments d'un espace occitan de moins en moins proche, de plus en plus intérieur.

Occitanie fin de millénaire : exploration et invention d'une culture (1998)

« Il me faut apprendre la grand-route sauvage où
l'on se reconquiert »

Robert Lafont, *Lettre ouverte aux français d'un occitan*

« Ben pochi però osano esercitare la libertà di concepir-
si il mondo secondo il loro interesse spirituale. Anzi,
pochi osano concepire perfino se stessi secondo il loro
interesse »

Elémire Zolla, *Archetipi*

« Utopistes ! En piste ! »

Ben Vautier

1. Prologomènes : du mot-outil à la parole-nourriture

Toute exploration culturelle réelle suppose, impose l'interdisciplinarité, toujours plus au fur et à mesure que notre perspective d'enquête prend de l'ampleur. Cela dit, parmi les sciences concernées, l'étude linguistique occupe à notre sens une position absolument importante : c'est la case départ, pour ainsi dire, de toute exploration successive. À condition que l'on ne s'en serve pas seulement dans un sens, en se limitant à considérer exclusivement à quel point une langue structure, influence notre pensée et négligeant au contraire tout ce que celle-ci reçoit, et de quelle manière elle se modèle sur les transformations du monde extérieur – ou vice-versa. Ce que nous pouvons affirmer sans renfermer notre discours à l'intérieur de naïfs raidissements logiques, c'est que certainement la reconnaissance du signe d'une langue est un élément fondamental pour connaître et s'enrichir du signe d'une culture – et donc de sa « différence ». S'il nous est impossible d'accepter en bloc et jusqu'au bout les théories ethnistes de Fontan – selon qui l'identité d'un peuple se résoudrait avec sa langue et il serait donc nécessaire, pour éviter des conflits et des oppressions entre les pays, de calquer la géographie politique sur la géographie ethnique, desti-

nant de la sorte à chaque ethnie le territoire décrit par ses isoglosses –, nous convenons, au contraire, avec le linguiste espagnol Villar :

La conception que chaque homme a du divin, des ses semblables, des relations familiales, du monde, est profondément enracinée dans sa langue maternelle avec laquelle il a commencé à parler. On peut affirmer que si l'on arrivait à connaître d'un peuple rien d'autre que sa langue, on pourrait, en mesure acceptable, en comprendre sa mentalité, ses croyances, ses conceptions : en un seul mot sa *Weltanschauung*.¹

Même s'il est vrai que la culture (au sens large du terme) d'un peuple est inscrite, lisible plus au niveau du *discours* (processus actualisant le sujet) qu'à celui de la *langue* (système figé ignorant le sujet), il n'en reste pas moins que chaque langue est un trésor, une précieuse pièce de la grande mosaïque de l'esprit humain, richesse quelques fois enfouie et fascinante à récupérer. Pourtant – justement parce que guidé par une vision d'ensemble – le regard tourné vers le passé, le perdu, ne doit pas distraire celui qui est tourné vers le présent : il est d'autres trésors, qui appartiennent à la contingence, à la synchronie, plus discrets peut-être, mais certainement pas pour autant moins précieux. Ce sont ceux qui sont nichés dans *chaque* langue, même celle de tous les jours, microcosme quotidien qui finit par construire et vérifier les constantes non seulement des langues, mais plus amplement du langage – ses propriétés. Du voyage vers l'*inconnu* à celui vers le *méconnu*, du mythique de la distance à l'archétype de la proximité, de l'imagination au vécu, de la découverte de la parole à la conscience de la parole. C'est-à-dire : du mot-outil qui renvoie, signale, codifie une pensée, à la parole-aliment qui nourrit et avec quoi on nourrit, dans un *hic et nunc* ininterrompu, notre « corps » mental, émotif, spirituel. Ce lieu, ce moment où fusionnent le plan instrumental (de linguistique) et le plan vital (du sujet d'acte de langage) nous intéresse nommément, et nous estimons que le « laboratoire » occitan est un cadre qui se prête tout particulièrement à être observé, exploré de ce point de vue.

¹ Francisco VILLAR, *Los indoeuropeos y los orígenes de Europa. Lenguaje e historia*, Deuxième édition, Gredos, Madrid 1996 [Éd. it. : *Gli indoeuropei e le origini dell'Europa. Lingua e storia*, Il Mulino (« Le vie della civiltà »), Bologna 1997, p. 10]. La traduction en français est nôtre.

2. *Exploration vs Oppression*

Sur la base des considérations que nous venons de faire, parmi tous les itinéraires possibles notre exploration de l'Occitanie empruntera alors le chemin philosophiquement privilégié du rapprochement de la conscience de la parole. Il est bien question d'un *iter* et d'une exploration : il semble, en effet, que l'homme n'a jamais cessé d'élever, au cours de l'histoire, de puissantes barrières pour empêcher cette conscience, franchissables aujourd'hui comme hier seulement par un saut poétique ou par un grand effort intellectuel. Empêcher la conscience de la parole signifie plier, suffoquer la conscience individuelle et collective, c'est-à-dire contrôler et soumettre imposant un pouvoir, une pensée hégémonique. Pour atteindre ce but il peut être très utile de frapper les langues des natifs : car, ce faisant, on touche la possibilité même d'émancipation, de libération de l'homme – homme considéré naturellement comme sujet historique, relevant d'un milieu social, d'une réalité géographique et d'une époque donnés. Une langue est, de la sorte, soumise par une autre qui véhicule une idéologie dominante et qui est plus ou moins disposée à octroyer des espaces vitaux aux vaincus. D'autre part, les oppresseurs de toute époque l'ont toujours su : en minant l'identité linguistique on mine automatiquement l'identité de la communauté, qui justement dans son idiome reconnaît les traits les plus saillants d'appartenance au groupe. Pour faire un exemple emblématique, il suffit de songer aux traites des esclaves gérées par les colonisateurs du Nouveau Monde : Claude Hagège nous rappelle en effet que « les négriers, pour obtenir un déracinement total, [ont] confondu les pistes et mélangé les individus de manière à séparer ceux qui parlaient le même idiome »².

L'exemple majuscule ne doit pas nous cacher, par son ombre, les formes les plus subtiles, sournoises (mais également moins violentes) d'oppression et de discrimination socioculturelles : celles-ci se réalisent, en effet, en une infinité de « lieux », entre autres celui qui est interne à une langue déterminée et que l'on appelle l'« écart de la norme ». La définition même de « dialecte » n'aurait d'ailleurs aucun sens s'il n'y avait pas de norme de référence ; or, plus la revendication, le défense de cette norme

² Claude HAGÈGE, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, Paris 1985 [Éd. it. : *L'uomo di parole. Linguaggio e scienze umane*, Traduction de Franco Brioschi, Einaudi, Torino 1989, p. 27].

se charge d'implications sociales et politiques – qui d'ailleurs sont une seule et même chose –, plus le dialecte, les dialectes, sont stigmatisés et, suivant les stratégies adoptées, confinés – marginalisés.

En France – probablement aujourd'hui le pays de l'Union Européenne le plus obstinément et tenacement lié à la conception de l'État-nation – ce phénomène a été et reste extrêmement important. Il suffit de penser que non seulement les dialectes d'oïl, mais également les occitans et ceux des langues non romanes parlées dans l'Hexagone, ont été tous écrasés sous l'étiquette méprisante de *patois* [même si récemment à celle-ci on a ajouté la dénomination de « français régional » et celle, plus pertinente, de « langue (régionale) de France »]. Étiquette méprisante, car dans le sens commun on représente par *patois* une sous-langue, une langue pleine de fautes de grammaire et, plus en particulier, *un français* bourré de fautes de grammaire et d'idiotismes, lié le plus souvent à une expressivité grossière, rustique – ce pseudo-français que Molière (et bien des autres avant lui) ridiculisait sur les scènes parisiennes à travers des personnages tels le Pierrot et la Charlotte du célèbre *Dom Juan* : « Ignia himeur qui quienne. Quand en a de l'amiquié pour les personnes, l'en en baille toujou queuque petite signifiance »³. À la vexation s'ajoute la moquerie, la langue perd son nom et se transforme en la version défectueuse de celle du « vainqueur ». Si des fois il arrive que la langue de la province donne vie à des perles universelles de littérature, le mécanisme s'inverse pour ne pas changer de substance : l'œuvre et le poète sont mis sur un piédestal doré et admirés, transformés par la culture officielle en *bêtes curieuses*⁴. L'approche praxématique a cerné le paradigme de ces stratégies :

³ Deuxième Acte, Scène première.

⁴ Ce phénomène peut être ramené à celui, plus général, de l'assimilation culturelle, si important dans le milieu français. À ce propos l'analyse de Julia Kristeva mérite d'être rappelée : « nulle part on n'est mieux étranger qu'en France. Puisque vous restez irrémédiablement différent et inacceptable, vous êtes objet de fascination [...] ».

Enfin, lorsque votre étrangeté devient une exception culturelle – si, par exemple, vous êtes reconnu comme un grand savant ou un grand artiste –, la nation tout entière annexera votre performance, l'assimilera à vos meilleures réalisations et vous reconnaîtra mieux qu'ailleurs, non sans un certain clin d'œil concernant votre bizarrerie si peu française, mais avec beaucoup de brio et de faste. », Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard (« Folio-Essais », 156), Paris 1991, pp. 59-60 [Première édition : Fayard, Paris 1988].

tout ce qui relève de la langue B est à la fois objet de dévalorisation et de survalorisation : processus contraires qui se conjuguent pour marginaliser doublement la langue dominée.⁵

Aussi, pour entamer notre exploration faudra-t-il d'abord filtrer et libérer les terres et les dialectes d'Oc des nombreux mythes/*poncifs* littéraires qui veulent en faire des lieux sauvages, pittoresques voire exotiques. Exotisme fruit hier comme aujourd'hui du regard déformant parisien – porté d'ailleurs sur l'ensemble de la *province*⁶ – : il suffit de penser à la Gascogne « extravagante » d'un Cramail⁷ ou, récemment, à la Provence encore malgré elle liée, après tant d'années de la mort de l'auteur de *Mirèio*, à ce mythe-Mistral parfaitement absorbé – et, donc, relancé – par la culture de la Capitale... jusqu'à en arriver à l'actualité des Landes, un des coins les plus *reculés* de France dont émerge le poète Bernard Manciet, emblématiquement défini « un Virgile en sabots » par *Le Monde*⁸ à l'heure où sa langue et sa voix résonnent plus haut et plus loin...

Suivant ces distorsions culturelles, et pour en éviter d'autres, il est clair que notre exploration, loin d'inventer une tradition⁹ (ou une mythologie

⁵ Robert LAFONT, *Le Dire et le faire*, textes réunis par Jacques Bres e Françoise Gardès-Madray, Langue et praxis, Montpellier 1990, p. 5.

⁶ Fausta Garavini exprime à ce sujet des considérations essentielles qu'il est utile de rappeler : « il n'y a aucun dénominateur commun entre *La Brière* esthétisante et passéiste de Châteaubriant, l'Auvergne épico-féerique de *Gaspard des Montagnes*, la Sologne tachiste de *Raboliot*, la Provence mythique et terrible de *Colline* ou de *Regain*, ou celle mystérieuse de *L'Ane Culotte* ou de *Malicroix*, les Landes enfin où s'enracinent les histoires et l'histoire de Mauriac. Ou bien, si l'on veut trouver un dénominateur commun parmi tant de voix différentes, ce sera, justement, la représentation de l'« exotisme » intérieur auquel ne peut que renvoyer la scène de la centralisation, poussant la « province » derrière les coulisses du passé. [...] Le *dépaysement*, outre que spatial, est également temporel : on parle alors d'un pays perdu (ou rêvé) qui, à force de se vouloir un *ici*, devient un *ailleurs* (par rapport à la capitale), mais aussi un *autrefois*. Oui, si un dénominateur commun existe [...] parmi ces produits, ça ne concerne que la nostalgie : *illic et olim*. », Fausta GARAVINI, *Parigi e provincia. Scene della letteratura francese*, Bollati Boringhieri (« Saggi »), Torino 1990, pp. 161-162. La traduction en français est nôtre.

⁷ *Ibid.*, pp. 75-88.

⁸ Cfr. *Auteurs en scène. Théâtre d'oc... et d'ailleurs*, II, 2 (« Bernard Manciet : la voix d'une œuvre »), décembre 1997, p. 26.

⁹ Cfr. Eric HOBBSAWN - Terence RANGER (éds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, Cambridge 1983.

de la tradition, comme ont fait les français), se devra plutôt d'affronter, de découvrir, de se mesurer au *méconnu*. Pour ce faire, il nous faut devenir un peu navigateurs pour tracer les portulans de ce monde occitan qui, comme en Camargue, mer à première vue, peut ensuite se révéler un étang ou vice-versa. « Explorer » a en effet une valeur différente par rapport à « rechercher » : si la recherche présuppose une certaine connaissance de son objet (quand même il s'agirait d'un Eldorado illusoire), l'exploration, à l'attente plus ouverte et à la direction plus incertaine, se déroule et nous conduit dans des territoires inédits ou du moins méconnus – car justement camouflés par cette culture « officielle » qui a prétendu les absorber et les archiver dans son cadastre¹⁰.

Seulement après cette exploration nous pourrions légitimement nous porter sur le plan de l'invention, de la stratégie culturelle, pour voir comment cette Occitanie pourra se réaliser dans un futur proche.

¹⁰ L'image n'est pas fortuite : lorsque, au siècle dernier, les inspecteurs parisiens chargés de rédiger une carte cadastrale détaillée de la France arrivèrent dans le Midi, ils remplirent leurs registres avec de nombreux toponymes qui curieusement sonnaient tous de la même manière : *Sabipas*. De toute évidence l'inspecteur, ignorant la langue de ces lieux, et demandant à chaque fois aux gens du coin comment s'appelaient les différentes localités, avait dû enregistrer mécaniquement la réponse « *sabi pas* » (« je ne sais pas ») et l'interprétant comme un inexplicable toponyme recourant. D'autre part, nous avons récemment appris dans *La Marseillaise* (12 février 1998) de la sympathique initiative du chercheur Georges Péladan : « *Sèm fòrça que coneissèm e sovent ne'n risèm, de denominacions toponimicas [...] que la non coneissença de l'occitan a menat a una transcripcion francesa fantàsiosa [...] Adonc, mon idèa es de recampar tot aquò dins un libre que se podriá sonar : "Enganas e asenadas toponimicas" [...] Me pensi qu'es aquí un biais de mostrar coma l'ignorància e lo mespretz per nòstra cultura menèron a de situacions burlescas o absurdas* » (« Nous en sommes beaucoup qui connaissons, et souvent en rions, des dénominations toponymiques [...] où la non-connaissance de l'occitan est à l'origine de transcriptions en français abracadabrantes [...] Mon idée est donc de réunir tout cela dans un livre qui pourrait s'intituler : "Bévués et âneries toponymiques" [...] Je pense qu'il y a là une façon de montrer comment l'ignorance et le mépris à l'égard de notre culture ont mené à des situations burlesques ou absurdes ». La traduction en français est nôtre).

3. Diachronie d'Oc

En préparant notre voyage, il est opportun de parcourir, même si rapidement, la chronologie occitane. Celle-ci, nous la ferons commencer non de l'origine de la littérature occitane (sans doute la première littérature européenne de haut niveau depuis l'écroulement du monde latin) mais de 1208, date fondamentale : c'est l'année du début e la Croisade contre les Albigeois (dénomination « politisée » des célèbres cathares), expédition promue par le pape Innocent III pour extirper l'hérésie qui se propageait dans le sud et qui s'accomplira, en sa première phase, en 1229¹¹. Il va de soi que les interprétations du sens, des motivations réelles et de l'incidence politique de la Croisade sont les plus variées : ce qui est sûr est que ce début de XIII^{ème} siècle coïncide avec la fin de l'autonomie effective des provinces méridionales par rapport à l'autorité des Rois de France. Les retombées sur la culture et sur la société sont extrêmement importantes : il suffit de penser à la poésie courtoise, au chant des troubadours qui, à partir de ce moment, commence sa parabole descendante. Les grands feudataires occitans, leurs protecteurs, sont ruinés ou occupés par des questions bien plus urgentes que la poésie : l'occitan en tant que langue poétique est, ainsi, le premier à être atteint. Il résistera comme langue juridique et de l'administration jusqu'au XVI^{ème} siècle, et comme langue populaire jusqu'à la Révolution. Et pourtant l'histoire de la littérature occitane, depuis notre perspective actuelle, est parsemée de renaissances, ou du moins de tentatives de renaissance : une volonté de renaissance se trouve peut-être à la base de la fondation (1323) de la *Sobregaia companhia dels set trobadors de Tolosa (Consistòri del Gai Saber)*, société qui organise des concours de poésie (Jeux Floraux) pour renouveler l'esthétique et l'éthique des troubadours. Au XIV^{ème} siècle, une pareille manifestation doit être interprétée comme la pointe d'un *iceberg*, le signe le plus évident d'une production littéraire qui se poursuit et qui concerne non seulement le domaine créatif mais également le domaine scientifique. Il faut arriver à l'an 1539, à savoir à l'Édit de Villers-Cotterêts, pour assister à un brusque changement du panorama sociolinguistique : l'Édit, promulgué par François I^{er}, prescrit l'emploi de « nul autre langage que le vulgaire françois » dans tous les actes juridico-administratifs, au détriment du latin et de

¹¹ [Cfr. Chapitre 2, notes 1 et 2].

l'occitan. Et, de toute façon, à partir de 1513, le *Consistòri del Gai Saber*, qui, non par hasard, s'appelle maintenant *Collège de Rhétorique*, n'admet à ses concours que la langue française. Pour les gens cultivés, le bilinguisme devient lentement la condition prédominante en Occitanie, tandis que ça ne touche pas du tout les couches populaires qui continuent à ignorer la langue de leur souverain. Cette situation composite continue sans trop de perturbations jusqu'à la Révolution qui, nourrie de valeurs universalistes et ayant besoin de cohésion nationale, menace avec plus forte intensité ce « scandale pour la raison »¹² constitué par la diversité et pluralité linguistiques. En août 1790 l'Abbé Grégoire, « symbole du curé patriote »¹³, persuadé qu'il est nécessaire, d'un point de vue politique ainsi que social, de les extirper de la nation française, commence une enquête sur les dialectes, en envoyant une circulaire aux différents départements. Mais cette politique révolutionnaire visant l'unité linguistique de l'Hexagone n'obtint pas de résultats tout à fait décisifs, s'il est vrai que dans le Midi très souvent cette même politique est véhiculée, par nécessité de compréhension, justement en langue d'oc...

Cela dit, on ne peut pas aller aussi vite que ça, la politique ne pouvant occulter la littérature. Tout juste au moment où l'occitan avait cessé d'être langue officielle des provinces méridionales, ou du moins « nationale » au sens large du terme (XVI^{ème} siècle), il y avait eu la première authentique et significative (parce que consciente de l'être) renaissance littéraire : en Gascogne avec Pey de Garros [1525 (?)-1583], en Provence avec Bellaud de La Bellaudière (1543-1588), en Languedoc avec Auger Galhard [1532 (?)-dernières années du siècle]. Esthétiquement dans le sillage de la Pléiade, une littérature occitane naît d'une première prise de conscience ethnico-linguistique, d'un début de revendication de l'égalité en dignité littéraire de toutes les langues. Mais à partir de là, en passant par le toulousain Pierre Goudouli (1580-1649) et par d'autres personnalités aussi importantes qu'isolées, il faudra attendre la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle (et donc la veille de la Révolution) pour rencontrer sur notre chemin un mouvement littéraire digne de ce nom : c'est, selon la définition

¹² Pierre BEC, *La Langue occitane*, Paris, PUF (« Que sais-je », 1059), 1963 [Sixième éd.: 1995], p. 81.

¹³ Michel DE CERTEAU - Dominique JULIA - Jacques REVEL, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard, Paris 1975, p. 20.

d'Émile Ripert¹⁴, le *mouvement savant*, qui est suivi, déjà en plein XIX^{ème} siècle, par le *mouvement ouvrier*. Le premier est déclenché par des personnages tels que Lacurne de Sainte-Palaye (1697-1781), un des plus remarquables spécialistes des troubadours qui, dans le milieu aristocratique méridional en arrive à affirmer et à revendiquer la qualité et la noblesse de la langue d'oc – préparant ainsi le terrain aux enthousiasmes et à la curiosité romantiques qui seront à la base, comme l'on verra, de la naissance de la philologie romane en tant que discipline scientifique. Du *mouvement ouvrier* il faut signaler les personnalités des poètes Jean Reboul (1796-1864), Jamin (1798-1864) et Victor Gelu (1803-1885), respectivement de Nîmes, Agen et Marseille, capables d'obtenir un remarquable succès populaire en même temps que la vive admiration des aristocrates. Comme on peut le voir de ses généralités, Gelu (qui fondamentalement la détestait) est déjà un contemporain de la deuxième renaissance occitane, la plus connue (et reconnue) – surtout grâce à la personnalité colossale de Frédéric Mistral (1830-1914), Prix Nobel en 1904. Le 21 mai 1854, fête de Sainte-Estelle (aujourd'hui encore une fête chère aux félibres), Joseph Roumanille, Frédéric Mistral, Théodore Aubanel, Anselme Mathieu, Paul Giera, Jean Brunet, Alphonse Tavan, réunis dans le « château » de Font-Ségugne, fondent le Félibrige¹⁵. Ici comme au XVI^{ème} siècle l'urgence poétique signifie la résistance au déclin des emplois sociaux de la langue, sérieusement menacée maintenant par le vigoureux et brusquement accéléré processus d'industrialisation et urbanisation du XIX^{ème} siècle. Le Félibrige s'engage en premier lieu pour la normalisation graphique de la langue, c'est-à-dire du provençal, notamment du provençal d'Arles et d'Avignon : nous sommes encore loin d'un mouvement culturel réellement « pan-occitan », pourtant dans l'idée, dans la vision de Mistral. L'école d'Avignon s'impose en effet non seulement sur le plan littéraire, mais également sur le plan idéologique : « Le Félibrige s'est étendu à toute l'Occitanie, mais il a été conçu, manipulé depuis Avignon »¹⁶, ce qui produira dans le temps une fermeture provinciale, jusqu'à en arriver à des formes de nécrophilie lisibles encore aujourd'hui.

¹⁴ Cfr. Émile RIPERT, *Le Félibrige*, Colin (« Langues et Littératures », 45), Paris 1948.

¹⁵ [Pour l'origine de ce nom, on se reportera au Chapitre 9 du présent volume].

¹⁶ Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 volumes, PUF (« Publications de l'Institut d'Études Occitanes »), Paris 1970, p. 569.

Une fois la saison des grands maîtres achevée, mort Mistral, le Félibrige soit s'est sclérotisé en Provence, soit il s'est ouvert aux nouvelles forces d'Occitanie ailleurs. Le 6 juillet 1919 la relève est prise par l'*Escòla Occitana* et la revue *Lo Gai Saber*, qui saluent l'importante réforme linguistique rapprochant la graphie occitane de celle des troubadours, consolidant ainsi un système orienté vers l'unification orthographique des différents dialectes. Par conséquent, même l'espace d'Oc s'élargit, dépassant les frontières étroites de la belle Provence. Cette fois-ci, élaborée par le curé limousin Joseph Roux (1834-1905) et mise en œuvre ensuite par deux poètes languedociens, Prosper Estieu (1860-1939) et Antonin Perbosc (1861-1944), cette réforme aboutit en 1935 à la célèbre *Gramatica Occitana segon los parlars lengadocians* de Louis Alibert (1884-1959), « première grammaire vraiment scientifique de la langue d'oc »¹⁷. La vision unitaire de la langue prépare et rend possible une vision unitaire de la culture d'Oc. Aux différentes sections du Félibrige s'ajoutent les divers sièges, diffusés sur tout le territoire, de l'Institut d'Estudis Occitans (IEO), fondé en 1945. Des débris de la seconde guerre mondiale émerge une nouvelle génération d'intellectuels qui veut une histoire différente, une culture différente, une langue différente. On entre dans la contemporanéité.

4. À la reconquête de la parole

La culture occitane contemporaine, victime pendant des siècles de l'autorité centrale, « bâillonnée » (Garavini) par Paris – a ainsi fini par vivre au quotidien pour et de la reconquête même de la parole, « perdue et retrouvée » (Lafont), comprenant ainsi à quel point féconde, riche en retombées positives est cette *quista* (« quête ») ininterrompue¹⁸: pour commencer, la (re)découverte de sa langue (langue qui, au-delà des naturelles différences régionales et sous-régionales, est d'ailleurs le seul vrai liage culturel, pour ainsi dire, du Limousin à la Provence, du Languedoc à

¹⁷ Pierre BEC, *La Langue occitane*, cit., p. 109.

¹⁸ Cfr. Philippe GARDY, *L'Écriture occitane contemporaine. Une quête des mots*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997.

l'Auvergne, de l'Atlantique à la Méditerranée)¹⁹ entrouvre chez le sujet occitan une vision du monde et de l'histoire qui mettent sérieusement en discussion les valeurs sur quoi l'État français s'est, pièce par pièce, construit et cristallisé – tels les idéaux révolutionnaires-jacobins qui ont structuré de manière décisive (?) la vision d'une république sans doute trop sévèrement « une et indivisible ». À tel point que, depuis la disparition de la culture des troubadours jusqu'à aujourd'hui, on peut dire que tout acte d'écriture en occitan a toujours été, directement ou indirectement, intentionnellement ou non, dans la conscience ou dans l'ignorance, un acte « politique », en tant que manifestation d'une parfois embarrassante altérité au sein d'une France censée être « hexagonale ».

Mais cette *flor inversa* (« fleur inverse ») représente beaucoup plus qu'une poussée contre-culturelle : elle représente, au moins en puissance, l'ouverture d'un chemin, d'un monde, et d'une vision du monde nouveaux. Une fois reconnus et donc démantelés et laissés derrière soi les barrières, le réseau des lieux communs et des stratégies de discrimination linguistique, les scénarios exotiques et oléographiques, notre itinéraire ne cesse pas pour autant d'être une exploration. Car la perception de l'explorateur n'est possible que moyennant un regard vierge, et, ce qui est peut-être encore plus important, au cours de sa mission l'explorateur est à la fois le sujet et l'objet de la découverte : l'exploration scientifique et culturelle rend possible et accompagne une exploration intérieure, spirituelle. L'écrivain occitan d'aujourd'hui, en effet, dans la plupart des cas – comme l'indique le résultat d'une enquête assez considérable²⁰ – (re)découvre la langue d'oc à l'âge adulte, en y arrivant avec la maturité de celui qui a su se débarrasser des idées reçues et des complexes d'infériorité culturels qui, longtemps, ont éloigné les membres de sa « communauté » de leur héritage et empêché que cet héritage devienne présent et projet. C'est sans doute la maturité de celui qui a exploré et qui a atteint ce grand but de l'intelligence qui est la disponibilité à écouter les

¹⁹ « La notion d'une nation occitane, chère à certains groupes culturels actuels, n'a jamais eu de réalité politique dans l'histoire du Moyen Age. », Guy MATHELIÉ-GUINLET, *Les Cathares*, Aubéron, Bordeaux 1995, p. 240.

²⁰ [Cfr. Giovanni AGRESTI, *De l'héritage à l'altermondialisme : enquête sociolinguistique et sociolittéraire concernant le choix de la langue occitane, aujourd'hui*, Aracne (« Quaderni di Linguistica e Linguaggi specialistici dell'Università di Teramo », 7), Roma (à paraître en 2007)].

voix les plus silencieuses et marginales – qui, très souvent, sont justement les voix des pères – et il se trouve avancé dans la conscience de la parole et de soi-même. Les nouvelles générations, souvent déshéritées mais pas oubliées de la langue de leurs aïeux, ont souvent appris l'occitan à l'école ou quand même dans des livres – cette école où l'on apprenait à leur grands-parents la honte d'eux-mêmes et de leurs parlers ; ces livres qui, parfois cachés dans la bibliothèque de famille, finissaient alors par être d'authentiques révélations –, et ils ont appris à le considérer différemment. Ils ont appris, notamment, à s'en servir pour dire ce qu'un français *surmené* semble ne plus réussir à dire, et qu'aujourd'hui seulement des voix africaines savent reverdir.

Finalement il y a eu, sans doute, un saut de qualité ou, mieux encore, un renversement de perspective. Pour résumer, celui qui, aujourd'hui, écrit en langue d'oc ne le fait plus seulement pour la nécessité de sauvegarder une langue qui se meurt ou pour contester le centralisme parisien, attitude qui était la plus courante notamment pendant les années 70 ; il le fait surtout pour l'exigence de dire quelque chose de différent à travers une parole riche de sève. La langue cesse donc d'être seulement « subie », à savoir héritée passivement, automatique, pour devenir également un outil conscient, point de départ en même temps que d'arrivée d'un choix fort de communication. En même temps langue ancestrale et langue de la jeunesse, l'occitan semble être là pour suggérer une des voies majeures de notre temps : celle de la démystification de l'histoire et de l'ouverture indispensable à la diversité et au *méconnu*, vers la conception d'une réalité qui, loin d'être linéaire ou plate, est en revanche extrêmement complexe et riche. Après tout, pour gagner en profondeur, ne faut-il pas multiplier les perspectives, les points de vue... ?

L'étude scientifique en linguistique embrasse, s'insère dans une dimension affective, personnelle, en arrivant à se mesurer avec les signes quotidiens de l'expérience. Voilà pourquoi, choisissant dans notre itinéraire le point de vue de l'explorateur, on se permet de mettre en jeu – et en question – l'objectif de l'observation et le subjectif de l'observateur, tâchant de parvenir à un horizon culturel nouveau et unitaire, horizon du présent, de notre temps – du milieu confus, aussi, d'une Europe ballottée entre désirs d'union et instincts de conservation –, *hic et nunc* dont nous-mêmes devenons les responsables – invention.

5. Une parenthèse historique : quelques précurseurs

Nous avons fait mention des dernières générations d'écrivains occitans, mais il n'est pas difficile de trouver des précurseurs illustres de cette reconquête de la parole d'oc, qui parfois sont même des étrangers. En effet, l'un des premiers a été Thomas Jefferson : le 29 mars 1787, depuis Aix-en-Provence, il envoyait à son secrétaire William Short une lettre singulière aussi bien que lucide :

Another circumstance contrary to my expectation is the change of language. I had thought the Provençale only a dialect of the French; on the contrary the French may rather be considered as a dialect of the Provençale. [...] This language, in different shades occupies all the country South of the Loire. Formerly it took precedence of the French under the name of la langue Romans.²¹

Si déjà Racine et La Fontaine, au cours de leurs voyages dans le Midi, avaient constaté avec stupeur à quel point le parler de ces lieux était loin du français et proche plutôt des langues romanes méditerranéennes, probablement seulement un étranger cultivé et disponible comme le futur président des États-Unis, pouvait aller au-delà des simples impressions de voyage et exprimer concrètement, presque scientifiquement, une perspective et une position linguistique autant scandaleuse et désarmante. Sa voix annonce cette saison d'or de la culture occidentale où, au-delà des différentes renaissances poétiques, l'intérêt pour l'occitan s'est lié de manière importante, pour bien des aspects en l'orientant, à celui pour l'étude comparée des langues. Nous sommes maintenant dans la première moitié du XIX^{ème} siècle : un grand explorateur du passé linguistico-littéraire de la civilisation occitane, le provençal François Raynouard, marque avec ses travaux majeurs la naissance de la philologie romane en tant que véritable discipline scientifique. On a ainsi relu *sub specie explorationis* l'introduction du célèbre *Lexique Roman*. C'est ce que nous proposons de faire ici, moyennant quelques brefs mais significatifs morceaux :

²¹ « Une dernière circonstance contraire à ce à quoi je m'attendais est le changement de langue. Je croyais que le provençal n'était qu'un dialecte du français ; au contraire, c'est le français qui peut être considéré un dialecte du provençal. [...] cette langue, sous différentes formes, occupe toute la zone au sud de la Loire. Dans le passé elle a précédé le français sous le nom de langue romane ». Cfr. Xavier RAVIER, « Thomas Jefferson et la langue d'oc », in *Annales du Midi*, 90 (1978), pp. 41-52.

J'avoue qu'en formant le projet de faire connaître la langue et la poésie des troubadours, j'étais loin de penser que cette entreprise serait aussi longue et aussi importante qu'elle l'est devenue depuis. [...] je crus servir la science, en présentant, dans un tableau exact et presque entièrement neuf, les rapports des langues de l'Europe latine avec celle dont je publiais la grammaire et les principaux documents poétiques. [...] En comparant la langue des troubadours avec les autres langues néo-latines, je reconnus bientôt non seulement les rapports des mots de ces diverses langues entre eux, mais encore l'identité primitive de la plupart de ces mots ; dès lors mon plan de la partie lexicographique dut s'agrandir, et [...] je jugeai indispensable d'embrasser la langue romane dans tout son ensemble et de démontrer la sorte d'identité qui avait présidé à la lexicographie de chacune des langues de l'Europe latine, soit entre elles, soit avec la langue des troubadours, la romane provençale.²²

Mais que représente Raynouard si ce n'est son siècle qui s'interroge sur l'origine des langues et, par conséquent, sur celle du langage ? Il est emblématique que l'un des pères du Romantisme allemand, August Wilhelm von Schlegel, s'occupe à son tour, encore l'un des tout premiers, de philologie romane, et qu'il admire autant Raynouard. C'est dans les *Observations sur la langue et la littérature provençales*²³ que Schlegel souligne

la critique lumineuse, la méthode vraiment philosophique qu'il [Raynouard] apporte dans toutes ses recherches. Il n'avance rien sans avoir les preuves à la main, il remonte toujours aux sources, et il les connaît toutes.²⁴

Remonter aux origines signifie affronter un passé démesuré et entreprendre une exploration « pour se guider dans ce labyrinthe »²⁵. D'un côté, la grammaire et le lexique de Raynouard se transforment en une vraie carte du territoire-langue devenu, après lui, plus accessible (n'oublions pas en effet que ces œuvres introduisent à une esthétique et à un langage basés, en grande partie, justement sur l'herméticité et la virtuosité stylistiques, ce *trobar clus* et ce *gai saber* où les troubadours exerçaient pleinement leurs ta-

²² François RAYNOUARD, *Lexique Roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, 6 volumes, Silvestre, Paris 1838-1844, pp. IX-XI.

²³ August Wilhelm von SCHLEGEL, *Observations sur la langue et la littérature provençales*, À la librairie grecque-latine-allemande, Paris 1818. In ID., *Œuvres écrites en français*, réimpression anastatique par Eduard Böcking, G. Olms, New York 1972.

²⁴ *Ibid.*, p. 151.

²⁵ *Ibid.*, p. 153.

lents). D'autre part, ces travaux sont en même temps conséquence et vecteurs de l'imagination, de la reconstruction et invention d'un âge disparu dont la continuité avec l'époque actuelle s'avère extrêmement brisée. Si Raynouard était aussi connu dans le « théâtre troubadour », le personnage le plus emblématique de la « mode troubadour » de cette période en France (mode qui intéressa des auteurs comme Pierre-Jean de Béranger, Mme de Staël et Chateaubriand) est vraisemblablement Antoine Fabre d'Olivet. Cette singulière figure de chercheur et artiste polyvalent, aujourd'hui encore peu connue sinon totalement méconnue au grand public, représente avec son œuvre justement le pont qui collègue son exploration linguistico-culturelle à l'invention/vision. Défini par bien des chercheurs l'« Ossian de l'Occitanie » pour avoir publié en 1804 *Le Troubadour, poésies occitaniques du XIII^{ème} siècle* (un faux rapidement démasqué par Raynouard), ce qui nous intéresse le plus de ce génie bizarre, de cet « homme de curiosité universelle »²⁶ qui finit par devenir même le fondateur d'une secte maçonnique, est surtout *La Langue d'Oc rétablie* (1820), œuvre monumentale qui s'inscrit dans la même ligne de recherche qui conduira (avec des résultats et des résonances bien différents) au *Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne* d'Honorat (1846-47)²⁷ et naturellement au célèbre *Tresor dóu Felibrige* de Mistral (1886), et œuvre dont les manuscrits ont été imprimés seulement de nos jours²⁸. Ce travail (qui, comme l'a écrit Robert Lafont, « contient sa part de délire »²⁹) fait la paire avec le plus connu *La langue hébraïque restituée*, publié en 1815³⁰, et ce n'est certainement pas un hasard :

²⁶ Abbé René ANDRÉ, *Un Gangeois méconnu... Fabre d'Olivet (1767-1825)*, Préface d'Édouard Drouot, Lacour, Nîmes 1986, p. 47.

²⁷ Simon-Jude HONNORAT, *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc, ancienne et moderne. Suivi d'un Vocabulaire français-provençal*, Repos, Digne 1846-48.

²⁸ Antonie FABRE D'OLIVET, *La Langue d'Oc rétablie* [1820]. Publié par l'Association Fabre d'Olivet. Steinfeld, Ganges 1989.

²⁹ Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle Histoire de la littérature occitane*, cit., p. 519.

³⁰ Antonie FABRE D'OLIVET, *La langue hébraïque restituée*, Paris 1815.

Je pris [...] la résolution de procéder au rétablissement de la grammaire de la langue d'Oc, comme j'avais procédé à la restauration de celle de la langue hébraïque, et d'élever ainsi un nouveau jalon dans la carrière des philologues, pour les conduire au but si désiré de la connaissance de l'origine de la Parole.³¹

Hébreu et occitan, deux langues certes distantes pourtant rapprochées par un destin semblable : si la première représente l'exemple le plus réussi de volontarisme linguistique, la deuxième est en train de s'engager sur un chemin qui risque de ne pas être très différent. Mais surtout, toutes les deux aujourd'hui encore reflètent et projettent dans l'écriture le plus grand signe de leur exil³². Et c'est pour cela que Fabre d'Olivet les a choisies pour remonter à l'« origine de la Parole », en vertu d'une voix – justement celle du XIX^{ème} siècle – qui, au-delà des enthousiasmes scientifiques parfois naïfs, a reconnu sa ligne directrice, son ambition majeure dans l'exploration linguistico-culturelle : à savoir, l'étude philologique en tant que moyen de réflexion philosophique sur le langage. Pour l'occitan ce « rêve », ce désir n'a jamais cessé de refaire surface, à des époques et avec des masques différents, accompagnant et caractérisant ainsi toute la question linguistique.

6. De l'exploration à l'invention, de la distance à l'utopie

Le regard porté sur le passé et sur les origines de la langue et de la culture occitanes a toujours constitué le point de départ des renaissances poétiques, depuis celle de 1323 (la fondation du *Consistòri del Gai Saber*) à celle de 1854 (naissance du Félibrige) jusqu'à celles du XX^{ème} siècle. Des renaissances qui, comme nous l'avons vu, sont à interpréter en bonne mesure comme des formes de résistance culturelle à un processus accéléré de spécialisation-réduction d'abord, d'extinction ensuite des pratiques langagières en oc. S'il est bien probable que ça n'aurait pu en être autrement, ce sur quoi il faut à notre avis s'arrêter, se concentrer, est la manière dans laquelle cette dé cousure historique, ce renvoi continu et obligé à un passé toujours plus lointain, ont contribué à former, à structurer la conscience et l'imaginaire occitans contemporains. Ceux-ci sont, en effet,

³¹ ID., *La Langue d'Oc rétablie*, cit., p XLV.

³² Cfr. Edmond JABÈS, *Le Livre des questions*, Gallimard, Paris 1963.

à notre sens, nourris principalement du signe de la distance – aussi bien spatiale que temporelle et, au sens figuré, également culturelle et linguistique. Or, la distance ne signifie-t-elle pas le charme de l'exploration, la faim, pour ainsi dire, de la découverte, l'espace de la possibilité, du désir, de l'utopie ? Le hiatus historique de sept siècles que les occitans depuis cinquante ans environ sont en train de chercher (pas toujours d'une manière systématique) à souder ; la situation paradoxale qui en découle, à savoir le statut d'étranger « chez soi » caractérisant le sujet occitan ; une liberté expressive qui n'en est pas une, à cause d'une normalisation linguistique (graphique notamment) qui n'est pas encore tout à fait établie et surtout à cause des dysfonctionnements diglossiques presque toujours à l'œuvre, de près ou de loin, chez le locuteur-scripteur occitan etc... Ces éléments paraissent seconder, de nos jours, l'interprétation dirait-on « hyper subjective » de l'Occitanie³³, reflet de ce *flou* historico-culturel qui, d'un côté, est certainement favorable à l'émersion du fantastique dans les thèmes ainsi que dans les registres littéraires³⁴ ; et, de l'autre côté, *flou* qui

³³ Parmi toutes les voix qui ont parlé à ce propos, pour l'importance de l'auteur et le titre exemplaire de la citation, on rappellera ici ce qu'a dit, lors d'un interview, paraphrasant le titre d'un célèbre ouvrage de Robert Lafont (*Mistral ou l'illusion* [1954]), le poète Serge Bec : « L'Occitanie, qu'es acò ? Est-ce une géographie ? Une civilisation ? Un fantasme ? Une illusion ? Un rêve ? Un désir ?... Sûrement pas une réalité de cette fin de siècle. [...] Personnellement, l'Occitanie ne m'a jamais "touché". Je l'ai toujours ressentie comme la construction "en idée" (Mistral parlait aussi de "Prouvènço en idèio") d'un impossible projet. J'ai souvent rêvé d'écrire une sorte d'essai "l'Occitanie ou l'illusion" », Jean-Luc POULIQUEN, *Entre Gascogne & Provence. Itinéraire en lettres d'Oc. Entretiens avec les poètes Serge Bec et Bernard Manciet*, Édisud, Aix-en-Provence 1994, p. 7.

³⁴ À ce sujet, certaines fines observations à caractère général concernant le fantastique seront extrêmement précieuses si appliquées à notre champ d'intérêt : « il suffit d'aller voir quelques textes pour se rendre compte de la façon dont ils usent fréquemment du processus de narration qui tend à situer l'histoire dans certaines zones géographiques un peu marginales par rapport à celles des pays [...] touchés par les processus de la modernité et de la rationalité scientifique : dans des régions donc [...] où l'on peut assister à la confrontation entre une culture dominante et une autre qui est en train de se retirer, une basée sur la connaissance rationnelle et l'autre sur les croyances anciennes et traditionnelles et où les deux cultures se heurtent ou sont obligées à vivre avec.

Dans certains cas, la manière fantastique va chercher les zones de frontières à l'intérieur de nous-même [...] dans la stratification culturelle à l'intérieur des personnages, souvent protagonistes du doute et de l'aventure cognitive, souvent désormais tous appartenant par formation mentale ou par profession à la culture dominante », Remo

est également propice à la prise de possession de ces territoires par la parole. Ainsi, dans un monde en proie à l'*avaliment* (« désagrégation »), non sans embarras les constructions littéraires prennent la relève de la *vida viddanta* (« vie réelle »), la langue écrite sauve et condamne l'orale, l'Occitanie ressemble toujours plus à un livre en trois dimensions où, en tournant les pages, se dressent des bateaux et des monuments en papier...

Dans un tel univers d'apparences, fictions, où très souvent se manifeste un esprit d'invention borgésien et où abondent les renvois à l'esthétique baroque, notre exploration risque de perdre le nord. D'autant plus que les étapes intermédiaires d'un événement historique oublié peuvent même ternir complètement et disparaître, laissant la place à la confrontation paradoxale entre un brûlant *bic et nunc* et un mythique *illuc et olim*. Ainsi écrit Florian Vernet :

Èra bèn dau segle XIIIen aquela letra que tremolava un pauc entre mei dets. Ges de dohte. Emai es bèn a ieu qu'èra adreçada, aici e ara.

Despuèi l'autra man dei camins embrollhats dau sang, de la terra e de la memòria, despuèi aquest temps, autre, que leis enfants ploravan dins lo ventre de sa maire, despuèi l'autre caire dei miraus onte nos embarrèron longamai, autrafés.

Me la mandavas coma una botelha a la mar. L'aviàs fisada, bessai sens espèr, ai laberintes complexes dau Temps per me donar rendetz-vos, justament, aqueu 24 de julhet de 1988, a l'endrech onte nos aviàn separats, dins lo luèc onte nòstres uelhs mortaus se veguèron un darnier còp, farà set cents setanta e nòu ans.

Me la mandavas per me dire que seriam lèu ensem, per viure çò que l'Istòria d'aquela puta d'umanitat per procuracion nos aurà tant longtemps negat, dins lo corrent dei segles. Alòrs me siáu sovengut de la color mauva de teis uelhs. Alòrs, dins l'allucinacion serena de la luciditat, siáu sortit a ton rescontre, per lei carrièras desertas d'Eutanasiá que s'enfonsavan sota mei pas.³⁵

CESERANI, *Il Fantastico*, Il Mulino (« Lessico dell'Estetica », 7), Bologna 1996, p. 113. La traduction est nôtre.

³⁵ « Elle était bien du XIII^{ème} siècle cette lettre qui tremblait un peu dans mes doigts. Pas de doute. Et pourtant elle était adressée à moi, ici et maintenant.

De l'autre côté des chemins couverts de sang, de terre et de mémoire, depuis ce temps, autre, quand les enfants pleuraient dans le ventre de leurs mères, de l'autre côté des miroirs où pendant longtemps nous fûmes emprisonnés, autrefois.

Tu me l'envoyais comme une bouteille à la mer. Tu l'avais confiée, peut-être sans espoir, aux labyrinthes complexes du Temps pour me donner rendez-vous, justement ce 24 juillet 1988, dans le lieu où l'on s'était quittés, là où nos yeux mortels se virent une dernière fois, il y a sept cent soixante-dix-neuf ans.

Tu me l'envoyais pour me dire que bientôt on sera ensemble, pour vivre ce que l'Histoire de cette putain d'humanité par procuracion nous aura pendant si longtemps

Partant de ce nouveau cadre de référence, on assiste à la naissance d'une écriture désorientée et désorientante, mais qui pourtant conduit nécessairement à l'invention d'un espace de nature visionnaire.

Cela dit, comme tout discours critique, le nôtre aussi a ses limites. Pour tâcher de les dépasser il a fallu partir, au printemps 1997, pour une nouvelle exploration de l'espace d'oc, dans le but de parvenir à en établir une carte satisfaisante tant du point de vue socioculturel que linguistique. C'est ainsi qu'a vu le jour l'idée du *Dictionnaire (1950-1997) des auteurs occitans* qui, avec plus de cent trente fiches bio-bibliographiques, offre déjà un panorama significatif de la création occitane contemporaine, passant de la littérature à la musique, de la peinture à l'architecture, etc.³⁶. Loin de s'y arrêter, on se bornera ici à souligner que cet ouvrage témoigne d'une grande richesse de produits culturels avec, en amont, un éventail très varié d'instances, de motivations. Pendant nos voyages, nous nous sommes mesuré aux positions les plus opposées et contradictoires (souvent, c'est vrai, seulement en apparence), panorama trop bigarré pour que l'on en puisse apprécier ici toutes les nuances. Optimistes, pessimistes, régionalistes, ethnistes, autonomistes, propolitiques, proculturels, antifrançais, philofrançais, militants, amateurs, *underground*, arcadiens, anarchistes... chacun dit son opinion, dans ce chœur bizarre et souvent discordant. Il est des voix d'ouverture, d'autres de fermeture et de protectionnisme culturel. Pourtant, bien que les manifestations culturelles occitanes contemporaines soient multiples et variées (et, on le répète, souvent contradictoires), un possible dénominateur commun les soudant semble à nos yeux siéger dans une même spiritualité, celle du sujet qui ne se sent pas sûr de sa pro-

nié, au cours des siècles. Alors je me suis rappelé de la couleur mauve de tes yeux. Alors dans l'hallucination sereine de la lucidité, je suis sorti à ta rencontre, sur les routes désertes d'Euthanasie qui s'enfonçaient sous mes pas », Florian VERNET, *Mirans Escurs* (« Nervaliana »), IEO (« A tots », 114), 1991, p. 34. Traduction nôtre.

³⁶ Volume en préparation. [En fait, d'une part l'existence du *Dictionnaire des auteurs de langue d'oc* de Jean Fourié (Collection des Amis de la langue d'Oc, Paris 1994), de l'autre la parution, en 1999, du catalogue *Aici Occitania. Catalog de la Creacion Occitana*, IEO, établi par Claude Molinier, ont rendu, à notre sens, presque inutile ce travail. Par contre, ce qui a gardé voire augmenté sa valeur dans le temps est le dossier des témoignages accompagnant les fiches bio-bibliographiques qu'un nombre assez considérable d'occitanistes a bien voulu nous adresser en réponse à notre question majeure : « pourquoi choisit-on, écrit-on en occitan ? ». Ce dossier, par la suite mis à jour et donc enrichi, nous a fourni le matériau pour une nouvelle étude (Giovanni AGRESTI, *De l'héritage à l'altermondialisme : enquête sociolinguistique et sociolittéraire concernant le choix de la langue occitane, aujourd'hui*, cit.).

pre histoire, celle du sujet qui veut résoudre, dépasser les séparations entre le *defòra* (« dehors ») et le *dedins* (« dedans »), entre le rêve – individuel et collectif – et la pratique sociale ; entre la parole, la langue et le territoire.

L'invention de l'Occitanie signifie l'horizon ouvert de son destin, la disponibilité d'une culture toujours plus occupée à s'interroger et à demander – à d'autres altérités – à être interrogée. L'Occitanie, notre Occitanie, nous apparaît ainsi non seulement comme une utopie, mais comme une quotidienne génératrice, incitatrice d'utopies.

Dans le jeu labyrinthique des représentations culturelles, bien souvent le chercheur est victime de son « affection » à l'égard de l'objet de ses analyses et recherche. Pourtant, conscient de cette variable parasitant la toujours affichée objectivité, nous ne saurions pas souligner combien le thème du séminaire interdisciplinaire de cette année, « Espaces fin de siècle », colle au champ d'investigation que nous nous sommes choisis, à savoir les enjeux linguistiques et culturels posés par une langue-culture contemporaine méconnue, l'occitane. En effet, la notion d'« espace » est tout à fait centrale dans l'économie du discours et du débat occitans contemporains¹ et, par ailleurs, nous savons bien de quelle manière et jusqu'à quel point la littérature occitane du XX^{ème} siècle, notamment au cours des années 70 (à savoir le moment historique où la prise de conscience de la part des occitans, et avec elle leur revendication du droit à l'existence, atteint son apogée) a exprimé le spectre de la *fin* – sous forme d'anecdote et moyennant des allégories, la fin de la langue accompagnant souvent celle du protagoniste voire celle de la planète (cfr. Jean Boudou, *La Santa Estela del Centenari* ; Robert Lafont, *L'Icòna dins l'iscla* etc.). Si le problème de la fin ne peut que renvoyer à celui du temps, de la durée, *langue*, *espace* et *fin* sont de toute évidence trois aspects étroitement liés entre eux lorsqu'il est question de minorités linguistiques, dont la survie même (*fin*) dépend nécessairement de l'extension et de la présence sur le territoire (*espace*) de locuteurs – primaires et secondaires (*langue*). Dans cette communication nous aborderons alors quelques types de relation entre ces trois éléments majeurs.

¹ Cfr. Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, Ousitanio vivo, Venasca 1999.

1. *Dialectologie & Ethnisme*

Un premier type de relation entre la langue et l'espace résulte de l'approche dialectologique : l'espace de la langue se dessine alors par des faisceaux d'isoglosses, qui finissent par renvoyer à une géographie différente, basée sur le concept de « frontière linguistique », d'ailleurs presque jamais nette et rigide, remplaçant celui de « frontière politique ». Sur cette géographie alternative se fonde en gros la doctrine ethniste, qui voit dans la langue l'élément caractérisant, de manière décisive, chaque ethnie – dans le sens de communauté minoritaire, souvent marginale et, généralement, anthropologiquement conservatrice. L'ethnisme doit sa naissance à un occitan, François Fontan, le leader du P.N.O. (Parti Nationaliste Occitan, fondé en Gascogne en 1959) qui s'exila « volontairement » dans les Alpes italiennes où il contribua au réveil des occitans *dis valados* (à savoir, des occitans peuplant quelques douze vallées allant du département de Turin à ceux de Cuneo et d'Imperia). Fontan postulait le principe selon lequel la plupart des conflits entre peuples différents dépendrait de la non-reconnaissance officielle de leurs espaces sociaux, c'est-à-dire des espaces linguistiques outre que politiques adéquats aux communautés ethniques en question. Selon Fontan il serait donc indispensable de redessiner la géographie politique sur la base de la géographie ethno-linguistique afin de parvenir à des solutions durables.

Comme beaucoup d'idéologies, l'ethnisme, élaboré à partir de principes démocratiques, aligné sur la défense des droits de l'homme, ne pouvait échapper, à cause de sa rigidité interne, à un certain nombre de dévoiements – notamment, une fois l'équivalence entre espace et communauté posée, la vision d'un monde morcelé en territoires monolithiques séparés entre eux où la marque ethnique (encore faut-il savoir ce qu'est une ethnie...) l'emporterait sur tout le reste.

Cette dérive du discours ethniste représente, de près ou de loin, l'énième « jeu » non innocent dont se montre capable une linguistique peu ou partiellement scientifique. Pour faire un exemple, suivant les principes de Fontan on devrait assigner une partie importante des États-Unis méridionaux au Sénégal, les afro-américains de là-bas étant les descendants d'esclaves d'origine sénégalaise. Le jeu, jeu spatial, se complique lorsque l'on touche à l'histoire et notamment lorsque du passé l'on ne ressuscite qu'une partie, ressuscitant mythes et haines, par-dessus toute complexité

inhérente à tout discours humain – et cela d'autant plus qu'en cette fin de millénaire nous assistons au métissage des peuples et au brassage des cultures à l'échelle mondiale. Sans doute, le vrai principe ne devait ni ne pouvait consister en la création de nouvelles barrières ou frontières séparant rigidelement les différentes « ethnies » – il se peut d'ailleurs qu'un jour ce mot perdra de sa signification, tout comme la perdit jadis le mot « race », notion dont la science génétique a démontré l'inconsistance – ; plutôt, le vrai principe (et la vraie fin) pourrait être celui d'« effranger » les frontières des États, les nouveaux réseaux économiques et culturels aidant.

2. Espace d'État

La notion de « frontière », terme d'origine française, tire sa signification du mot « front », qui renvoie à la sphère militaire. Toute frontière évoquerait ainsi, de près ou de loin, une « ligne du front », à savoir la ligne ardente du conflit. Cette correspondance a sa raison d'être notamment lorsque l'espace de l'État se confond avec celui de la Nation (à son tour plus ou moins légitimement identifiée avec une langue et/ou une tradition etc. et garnie par un répertoire mytographique plus ou moins riche) jusqu'à en arriver, souvent surnoisement, à des formes de transcendance, de sacré dont il est aisé de mesurer les retombées néfastes – comme l'actuelle situation au-delà de notre mer Adriatique (et hélas bien d'autres dans le monde) nous le témoigne au jour le jour. L'État-nation est à tous égards un espace sacré : il n'est nullement nécessaire d'évoquer, à ce sujet, la Terre Promise ni la mythique Thulé, ou n'importe quel « espace vital » ; il suffira tout simplement d'avoir recours à quelques considérations tout à fait banales : pour dépasser toute frontière il faut en un certain sens se dépouiller, révéler son identité et son bagage, marcher en file indienne et traverser la *porte étroite* des contrôles et éventuellement demander une carte de séjour aux autorités locales. Pour désacraliser l'État il faut alors en effranger les frontières. L'Union Européenne constitue aujourd'hui une réalité (*in fieri*) supérieure, large, ouverte et composite, potentiellement en mesure de relativiser les espaces d'État. Chaque État deviendrait alors une région de l'Union. Cependant, la *res publica* française (nous nous bornerons au contexte qui nous intéresse le plus) continue à

être farouchement « une et indivisible », depuis la Constitution du 24 juin 1793 jusqu'à aujourd'hui : l'Un, à savoir le nombre pythagoricien qui n'est ni pair ni impair, et qui donc à la rigueur n'est même pas un nombre – puisque les nombres sont infiniment divisibles, l'Un met le sujet à l'abri des mutations – relève de la dimension transcendente, de l'Absolu, et le fait d'inscrire ce symbole au cœur des réalités humaines de masse (changeantes, mobiles, fractales) a sans doute des retombées au niveau de l'imaginaire individuel ainsi que collectif. Cette conception renvoie nécessairement, voire mathématiquement, au principe d'identité (concept flou et propice à la mystification nationaliste, que Fernando Savater a récemment tâché de contrecarrer²) auquel s'oppose le système binaire de l'altérité, les altérités, *lo doble despartible* (« le double divisible » : le déséquilibre, pour reprendre le titre du dernier livre d'Alem Surre-Garcia³), prôné entre autres par nombre d'occitanistes. La forme physique de l'espace de l'État français – hexagonalité – joue certes son rôle dans cette vision unitaire, comme s'il s'agissait presque d'une prédestination⁴, à laquelle n'échapperaient que les frontières orientales, notamment l'Alsace et la Lorraine, qui d'ailleurs ont été si souvent le scénario de batailles – de conquête et de reconquête. Quant aux territoires des colonies, « Fidèle à sa mission traditionnelle, la France entend conduire les peuples dont elle a pris la charge à la liberté de s'administrer eux-mêmes et de gérer démocratiquement leurs propres affaires »⁵.

Délires intellectuels ? Et pourtant, le poète français, n'est-ce pas bien un *pèlerin de l'Absolu* ? Le souverain par excellence, n'est-ce pas bien le Roi Soleil – le modèle même de l'*absolutisme* ? Et finalement, les défenseurs de la langue française n'en regrettent pas moins son passé glorieux, où c'était la langue de la diplomatie internationale (et où donc elle jouait le rôle

² Cfr. Fernando SAVATER, *El mito nacionalista*. Éd. Italienne : *Il Mito nazionalista* (traduit par Elisabetta Dalla Torre), *Il nuovo melangolo* (« opuscula », 83), Genova 1998, pp. 65-66.

³ Alem SURRE-GARCIA, *Lo Libre del doble despartible*, *Llibres del Trabucaire* (« Pròsa occitana », 4), Perpignan 1997.

⁴ « Ainsi la société organisée, territorialisée et nommée, efface fonctionnellement l'histoire. La France est créée comme le Coran [...] : un titre de livre parle sans y prendre garde de la *France préhistorique*. C'est ainsi que l'existant [...] devient de l'Être », Robert LAFONT, « Épistémè de la lisière » [1997], in ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997, pp. 62-63.

⁵ *Constitution de la IV^{ème} République* [27 octobre 1946], « Préambule ».

d'arbitrage linguistique mondial). Pour sa part, la Francophonie, espace linguistique et culturel préconisé par le géographe Onésime Reclus⁶ à l'époque de la fin de siècle par excellence (la fin du XIX^{ème} siècle) affirme sans relâche, dans les discours officiels de ses représentants majeurs, porter la responsabilité universelle de sauver du *rouleau compresseur* angloaméricain les langues-cultures « autres »⁷. D'ailleurs, à travers des actes qui « ont pour raison d'être de servir l'unité humaine » et qui répondent « essentiellement à notre propre vocation » (De Gaulle, déclaration à l'UNESCO, 1965), « La francophonie, c'est cet humanisme intégral qui se tisse autour de la terre » (Senghor). Mais finalement on pourrait à ce sujet mentionner bien des exemples encore : il suffit pourtant, à notre avis, de souligner un lexique emblématique pour représenter cette posture si française – *mission, vocation, universel* etc.

3. *Dedins / defôra*

Au moins à partir de François I^{er}, le « père François » de Du Bellay⁸ pour la raison qu'il fut le promulgateur du célèbre Édit de Villers-Cotterêts (1539), la question de la langue en France n'a plus cessé d'être ressentie comme une « affaire d'État » (Macchia). Preuve en est, à une époque tout à fait récente, l'article 2 de la Loi constitutionnelle n° 92-554 du 25 juin 1992 (« La langue de la République est le français »), qui représente une importante adjonction au texte de la Constitution de 1958 et semble bien, pour cette raison même, dénoncer une plus récente et urgente inquiétude vis-à-vis du « déferlement » anglophone. Or, cette modification constitutionnelle ne fait que renforcer la Loi Bas-Lauriol, qui n'avait pu jusque là être appliquée de manière satisfaisante. Ce renforcement – pour lequel le

⁶ [Il est important de remarquer que Reclus fut largement favorable à la politique impérialiste française et qu'il publia quelques ouvrages aux titres évocateurs (*Le partage du monde, Un grand destin commence, France, Algérie et colonies* ou *Lâchons l'Asie, prenons l'Afrique : où renaître ? et comment durer ?*) où la géographie se double de l'idéologie la plus nationaliste qui soit. Pour Reclus, d'ailleurs, la France était *Le plus beau royaume sous le ciel* (c'est le titre d'un de ses ouvrages, Hachette, Paris 1899)].

⁷ [Dans le Chapitre 7 nous revenons sur cette importante faille du discours francophone].

⁸ « notre feu bon roi et père François premier », Joachim DU BELLAY, *Défense et illustration de la langue française*, 1549.

gouvernement français continue de refuser la ratification de la *Charte Européenne des langues régionales ou minoritaires*⁹, estimant que celle-ci serait incompatible avec la Constitution ainsi modifiée – représente sans aucun doute un raidissement des frontières linguistico-culturelles françaises. D’abord acte défensif par rapport à l’extérieur, ce raidissement se transforme automatiquement en acte d’exclusion à l’intérieur. Ainsi, non à cause d’une muraille véritable, mais à cause d’une enceinte épaisse de représentations culturelles (et des cultures)

nulle part on n’est mieux étranger qu’en France. Puisque vous restez irrémédiablement différent et inacceptable, vous êtes objet de fascination [...]. Enfin, lorsque votre étrangeté devient une exception culturelle – si, par exemple, vous êtes reconnu comme un grand savant ou un grand artiste –, la nation tout entière annexera votre performance, l’assimilera à vos meilleures réalisations et vous reconnaîtra mieux qu’ailleurs, non sans un certain clin d’œil concernant votre bizarrerie si peu française, mais avec beaucoup de brio et de faste.¹⁰

Exclusion ou bien inclusion, refus ou bien assimilation, *dedins* ou bien *de-fors*. Cette *étrangeté* ne concerne pas que l’étranger, mais également le Breton, le Basque, l’Occitan etc., et le *malaise* s’accroît dans la mesure où leurs cultures ne sont pas reconnues intégralement et lorsque la prise de conscience de leur valeur (en diachronie aussi bien qu’en synchronie) se fraie tout de même un chemin dans les têtes, et les cœurs, des locuteurs

⁹ Document adopté par le Conseil de l’Europe à Strasbourg le 24 juin 1992 et plus tard, le 5 novembre 1992, ouvert à la signature. Nous ne pouvons que faire figurer au bas de la page un signe important d’ouverture en faveur des langues de France, en attendant que la proposition de Poignant soit effectivement accueillie et mise en œuvre par le gouvernement : « la langue française a besoin d’être défendue et développée à l’étranger. Elle est notre langue commune. Son rayonnement à l’extérieur comme langue étrangère, sa défense comme langue minoritaire seront d’autant plus convaincants que la place des langues de France sera affirmée. », Bernard POIGNANT, *Rapport de Monsieur Bernard Poignant Maire de Quimper à Monsieur Lionel Jospin Premier Ministre. Le 1er juillet 1998* (« Conclusion »). [Malgré ce, et malgré bien d’autres manifestations ou déclarations officielles en ce sens qui suivirent le « Rapport Poignant », à l’heure actuelle nous en sommes encore à attendre la ratification de cet important document, comme l’a tout récemment rappelé Alvaro GIL-ROBLES, *Rapport sur le respect effectif des droits de l’homme en France*, Bureau du Commissaire aux droits de l’homme, Strasbourg (15 février 2006). Cfr. « Remarques générales », p. 7].

¹⁰ Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard (« Folio-Essais », 156), Paris 1991, pp. 59-60 [Première éd. : Fayard, 1988].

concernés. En Occitanie, sans doute le plus virtuel des espaces fin de siècle de France, une expression particulièrement heureuse, *l'étranger du dedans*¹¹, a fini par désigner de manière emblématique à la fin des années 60 ce sentiment de séparation, d'aliénation du sujet : « étranger » non seulement dans le cadre de la République, mais également de manière réflexive, à savoir au niveau de la (manquante) conscience de soi-même – ce sur quoi nous nous sommes ailleurs penché¹².

Finalement, il est question d'une scission, d'une fracture et de la difficulté de s'installer dans un *hic et nunc* insaisissable, fuyant, même à cause d'un défilage linguistique qui exclurait toute expression en langue d'oc – comme en général dans n'importe quelle langue marginale – disant les processus de développement (matériel ainsi que culturel) de la modernité et de la postmodernité, en confinant ces mêmes expressions dans des cadres mythiques et intemporels. En réaction à cette exclusion, et en vue de l'institution d'un nouvel espace d'oc – première topogenèse –, la valeur idéologique outre que linguistique du monumental ouvrage lexicographique de Christian Rapin, le *Diccionari Francés-Occitan segon lo lengadocian* (en cours d'édition déjà depuis quelques années), nous paraît très parlante :

Ambe sas innombrablas intradas concernint tan plan lo còrpus tradicional coma los domènis mai actuals, porgís a los que o desiran la possibilitat de viure en occitan e, subretot, d'incorporar a la cultura d'oc totis los concèptes e las realitats del monde actual e venidor.¹³

¹¹ [Il s'agit en fait du titre d'un recueil de poèmes de Jean Rouquette, publié sous le pseudonyme de Jean LARZAC, *L'Estrangièr del dedins*, 4 Vertats, 1968.]

¹² [Cfr. Chapitre 3].

¹³ « Avec ses innombrables entrées concernant aussi bien le *corpus* traditionnel que les domaines contemporains, il offre à ceux qui le désirent la possibilité de vivre en occitan et, surtout, d'incorporer dans la culture d'oc tous les concepts et les réalités du monde contemporain et à venir », Christian RAPIN, *Diccionari Francés-Occitan segon lo lengadocian*, Institut d'Estudis Occitans & Escòla Occitana d'Estiu, Mayenne 1991. La citation est tirée de la quatrième de couverture. [Pour une réflexion plus étendue concernant les enjeux et les valeurs idéologiques à la fois posés et inscrites par et dans les ouvrages lexicographiques occitans, voir ci-dessous le Chapitre 9, « Traduction et volontarisme linguistique : le statut de la langue d'oc à travers les dictionnaires occitans »].

4. *Patria et Matria, Langue et Parole. L'invention du patois*

Cette dichotomie foncière entre le *dedins* et le *defora*, entre les inclus et les exclus etc. peut bien être ramenée à une dichotomie au niveau des conceptions de l'État. L'État-Nation, cet espace-monstre historiquement capable d'engendrer toutes sortes de haines et conflits, d'instituer des séparations même là où on ne s'y attendrait pas, nous l'appellerons la *Patria* [de (*terra(m)*), *patria(m)*], la « terre des pères », marque du pouvoir sévère, impersonnel de l'*auctoritas*, par rapport à la *Matria* (terme archaïque formé sur le modèle de « patria » et repris en des temps assez récents, peut-être sur la base de la réflexion unamunienne, par Sergio Salvi¹⁴) – le règne de l'affectivité, du privé, du personnel. Or, il ne nous paraît point risqué de passer de l'anthropologique au linguistique en faisant correspondre :

- 1) à la *Patria*, la valeur *structuraliste* (saussurienne) de la *Langue*, à savoir la langue *standard*, neutre, normalisée d'après des principes officiels ;
- 2) à la *Matria*, la valeur *pragmatique* de la *Parole*, à savoir la langue particulière, de l'individu à la famille jusqu'au groupe restreint. De l'idiolecte au dialecte, il s'agit de variétés mesurables seulement par rapport à une norme – et donc, par là, échappant à toute norme.

C'est sur cet aspect, sur ce caractère de non mesurabilité, d'indéfini et de flou linguistique que se fonde l'« invention », tout à fait française, du *patois*. Une fois de plus l'étymologie nous permet d'apprécier le processus de culturalisation du référent. Il ne semble pas douteux que *Patois* (mot qui est prononcé par les méridionaux le plus souvent, d'après leur région d'origine, [pa'twa] ou [pa't(w)eʃ] etc.) soit attesté pour la première fois en 1240 chez Guillaume de Lorris, où il est employé au sens de *jargon* [« langage des oiseaux » chez Marie de France (1180), « jargon des malfaiteurs » chez Esnault (XIII^{ème} siècle)] pour se spécialiser un peu plus tard, suivant la valeur de la racine (sans doute issue de *patte*), et indiquer de toute évi-

¹⁴ Dans un sens pourtant différent : chez Salvi la *Matria* serait la Nation, et la *Patria* l'État. Cfr. Sergio SALVI, *Patria e matria*, Vallecchi (« Documenti e interventi »), Firenze 1978.

dence le caractère rudimentaire, grossier de ce langage, lié à la communication entre hommes et bêtes. Dans le théâtre français du XVII^{ème} siècle le mot *pataud* indique un « chien aux grandes pattes » : ce qui contribue à accentuer, de son proche parent *patois*, le caractère de langage non seulement grossier, incompréhensible, mais également vulgaire et drôle – comme, depuis toujours, l'est celui des masques. Et pourtant, la « faute » la plus grave du *patois* (comme le soulignait d'ailleurs déjà Richelet) réside en ce qu'il change d'un endroit à l'autre, d'un village à l'autre. L'espace du *patois* est un espace qui, hyperfragmenté, nie toute correspondance, toute coïncidence nette entre langue et espace, dans le sens, bien entendu, de l'idéologie unitaire et homogène de l'État-Nation. Il est donc destiné à rester confiné dans l'indéfini d'un nom très stéréotypé, dont l'emploi approximatif, gratuit ou irrationnel ne fait que mettre ou confirmer dans le même panier, en réduisant ainsi leur irréductible variété, presque toutes les altérités linguistiques (langues et dialectes) de l'espace hexagonal franco-français.

5. De l'Un à l'infinitésimal. Fin de l'espace

Et si on essayait de se débarrasser de cette lourde, encombrante idéologie linguistique ? Pour ce faire, sans doute faudrait-il dépasser la notion même de « dialectologie », mais alors, dans quel espace linguistico-culturel pourrait-on s'installer ? Le premier pas en vue d'un renversement édifiant de la donne linguistique française serait, à notre avis, la reconnaissance de ce système par poupées russes concernant *toute* langue à partir du moment où l'on relativise le concept même de « langue » ; ensuite, il faudrait assigner de la valeur (culturelle, sociale, voire économique etc.) à cette richesse, pour qu'on puisse raisonnablement miser sur elle et s'y prendre d'une manière tout à fait différente que par le passé¹⁵. Il existe déjà des actions qui, tout en restant à l'intérieur du domaine cultu-

¹⁵ [Nous proposons plus loin dans ce volume (Chapitre 8 : « Du déchirement linguistique à la mise en œuvre de projets ») une réflexion plus poussée concernant justement cette « mise en œuvre de projets » liés au développement des langues-cultures minoritaires. Réflexion dont les contenus seront à leur tour développés très tôt dans le cadre d'une recherche scientifique de l'Université de Teramo intitulée « Décentralisation, droits linguistiques et développement des identités locales : analyse et élaboration de modèles contemporains »].

rel, d'une manière plus que symbolique vont à notre avis dans cette direction. C'est le cas de la revue littéraire dirigée par Jean-Luc Fauconnier, dont nous reportons ci-après, à titre d'exemple, l'index du dernier numéro :

MicRomania 28 (1-1999)

Felipe Blanchet, *Prouvenço* (provençal)
 Loredana Bogliun, *Quil fûr de s'ciouco* (istriote)
 Gustavo Buratti, *Finagi* (piémontais)
 Caterina Ferretti, *U boscu abbandunù* (ligurien)
 Marco Forni, *Ju* (ladin)
 Renzo Francescotti, *Balada de l'aqua* (vénitien)
 Jacques Fusina, *più ch'è u sole* (corse)
 Ottaviano Giannangeli, *Papà, reuienne abballe* (abruzzain)
 Albert Maquet, *Disjecta 3* (wallon)
 Fernand Moutet, *What I know* (provençal)
 Eric Nowak, *La meugne* (poitevin-saintongeais)
 Eva Pellissier, *Nëët* (francoprovençal)
 Raffaele Pisani, *Vita* (napolitain)
 Gabriele Alberto *Quadri, Ra Castegna vegia* (tessinois)
 Konrad Schmitt, *bétot min comairate ecb bértché* (picard)
 Leonardo Sole, *Fozas rufas* (sarde)
 Chusé Maria Guarido Ubierno, *A poesia ye una femera...* (aragonais)

L'espace en question est celui de la Romania, c'est-à-dire le territoire (non seulement européen) où l'on parle de nombreuses variétés linguistiques romanes, que l'on peut subdiviser ultérieurement en d'autres parlers mineurs. Ainsi on peut continuer jusqu'à la *parole*, objet d'étude jadis écarté par les linguistes parce qu'apparemment peu systématique et donc insaisissable par toute méthode scientifique. Au niveau de la *conscience de la parole*, ce but ultime de toute investigation linguistique, dans l'économie du discours concernant l'autodétermination des sujets – plus que celle des « peuples » (discours, ce dernier, tout à fait légitime et actuel, mais hélas trop facilement manipulable) – les contraintes posées par une conception trop homogène de l'espace et du système linguistique doivent se dissoudre, car autrement elles seraient autant d'entraves¹⁶.

¹⁶ [Au sujet de l'aspect des « marges linguistiques » et de la vocation transfrontalière de l'occitan, cfr. Mark Logue, « Langues en marge : l'exemple occitan », in *La Marge*. Actes du colloque tenu à l'Université de Toronto du 20 au 21 mai 1995, article publié in : <http://membres.lycos.fr/simorre/oc/logue.htm?>].

6. *Topogénèse de l'Occitanie*

En deçà et au-delà des tracés et des désignants géographiques¹⁷, l'espace fin de siècle de l'Occitanie est celui du sujet occitan, de sa difficulté de s'installer dans l'histoire et dans un territoire qui est de moins en moins « dit » en cette langue. Mais ceci l'amène à chercher – et, ce qui est le plus important, à choisir : d'autres espaces, à la fois intérieurs et interpersonnels, par rapport aux espaces institutionnalisés ou bien cristallisés, parvenant ainsi à une ouverture même surprenante pour ceux qui n'envisagent les expressions en langues minoritaires que d'un point de vue réducteur et stéréotypé. L'espace occitan est espace linguistique par excellence, celui d'une langue sans doute de moins en moins parlée et de plus en plus écrite, ce qui lui confère un caractère de langue « réflexe ». La littérature, le livre finissent ainsi par devenir... ce qu'ils ont été depuis toujours : des « lieux » de désir, de poésie, de découverte – mais là, avec peut-être plus de conscience que d'habitude, car on ne peut guère tenir le matériau (la langue elle-même) pour acquis. L'aventure occitane, en langue, en écriture, rejoint une quête universelle.

Pour terminer, une citation de la Déclaration d'Indépendance (1994) du Parlement International des Écrivains, signée Salman Rushdie, nous paraît particulièrement opportune :

Les écrivains sont les citoyens de plusieurs pays : le pays limité et bordé de frontières de la réalité observable et de la vie quotidienne, le royaume infini de l'imagination, la terre à moitié perdue de la mémoire, les fédérations du cœur à la fois brûlantes et glacées, les états unis de l'esprit (calmes et turbulents, larges et étroits, réglés et détraqués), les nations célestes et infernales du désir, et – peut-être la plus importante de toutes nos demeures – la république sans entrave de la langue.

¹⁷ Voilà ce que l'on peut lire sur une enveloppe « militante » : « OCCITANIA : – 32 départements de l'Etat Francés + 12 valadas italianas + Val d'Aran – 190.000 Km² – 13.000.000 d'estatjants ». [Pour un approfondissement des problèmes posés par les différents désignants des régions méridionales de France, on se reportera au Chapitre 7, « L'enseignement des langues de France hors de France [...] »].

1. *Langage et frontières intérieures*

1.1 Notre propos

Les contenus que l'on propose ici relèvent d'un projet d'envergure, à savoir celui d'une « éthico-linguistique » en ébauche ayant le but d'harmoniser certaines acquisitions scientifiques, dans le domaine de l'étude de la langue et de l'expression, avec la vie réelle des femmes et des hommes, afin, notamment, de dénicher de ces dernières et de ces derniers les conditionnements fondamentaux moyennant la prise de conscience de ce qu'est la *parole*.

Plus en détail, en ce qui concerne cet exposé, nous nous bornerons à présenter quelques points de vue personnels portant sur des fonctionnements linguistiques de base ainsi qu'un cadre théorique également subjectif visant l'évaluation des conditions présentes et envisageant une hypothèse de futur de la langue d'oc. Cette perspective, qui est d'abord un questionnement permanent pour toute communauté linguistique « minoritaire », ne se veut nullement un programme d'action militante, mais il se peut qu'il puisse suggérer à d'autres que nous des actions concrètes, positives et nouvelles.

1.2 La langue du « oui »

Au lieu de commencer par l'aveu de notre faiblesse, par le rappel des torts historiques subis par la langue d'oc, par les stratégies possibles de survie etc. nous nous permettons de déraisonner et de repartir à zéro sans a priori d'aucun genre. D'ailleurs, on peut toujours s'autoriser à penser les choses différemment, on peut quand même essayer.

En premier lieu, nous nous sommes alors demandé pourquoi Dante choisit de nommer d'après le critère du « oui » les langues qui deviendraient par la suite l'italien, le français et bien entendu l'occitan. En fait, orphelin dès sa naissance d'un état national, l'occitan est resté la seule *langue du oui*. Une langue sans frontières et, par surcroît, transfrontalière par vocation, le « oui » étant le mot magique de l'ouverture. « Oui » est la

première réponse que l'on donne à celui qui frappe à la porte, à celui qui cherche et demande. « Oui », comme l'écrit Arnaud Desjardin, marque l'ouverture des sens, des perceptions, la reconnaissance de tout ce qui est, l'unification de l'être qui n'est plus séparé de la réalité. Malgré les nécessaires saisons de révolte et de contestation, malgré les « non » qui n'étaient au fond et ne restent que des « non » à la négation d'être ce que l'on est, la vocation de la langue d'oc, s'il doit y en avoir une, est inscrite dans son nom, le oui.

1.3 Un atout fondamental des langues « pauvres »

Nous proposons donc de nous débarrasser du lieu commun de la langue virtuelle ou artificielle. Il est vrai, on ne peut pas se borner à parler l'occitan à Nîmes, lors de l'Université Occitane d'Été, pour en faire une langue vivante ; néanmoins, il est également vrai que l'on peut se retrancher de la vie dans n'importe quelle langue, même (et peut-être surtout) les plus répandues, dans la mesure où ces langues bien installées dans la communication de tous les jours ne véhiculent, ne reflètent, n'évoquent aucune inquiétude concernant le sens profond de leur valeur sémantique et de leur tenue dans l'espace et dans le temps. L'outil linguistique ne suggère alors rien de sa nature. Dès lors, l'accostage à une langue « pauvre » peut bien représenter une chance pour favoriser l'ouverture du sujet – qui est d'abord, ne l'oublions pas, un sujet parlant et pensant d'après son ou ses systèmes linguistiques –, de même que la joie, qui est être et respiration, n'est que très rarement fille du pouvoir, qui est accumulation jusqu'à l'engorgement.

Voilà pourquoi nous préférons aborder le sujet des langues par-dessus les frontières en partant de la notion de « frontière intérieure », c'est-à-dire en partant de l'individu. Bien entendu, le sujet est extrêmement vaste et complexe, et l'esquisse que l'on amorce ici n'a de sens que si elle donne lieu à un débat ou à une réflexion ultérieurs.

1.4 Acquisition du langage et formation du sujet social

La genèse des frontières intérieures suit, accompagne la genèse, la formation du sujet social. Permettez-nous donc, pour ce détour qui n'en est pas un, de remonter à l'enfance et à son éducation, à la phase de l'acquisition

du langage ainsi qu'à celle de son utilisation en tant qu'instrument de mise en ordre du réel de la part du plus dépendant et fragile des êtres qui soit, le nouveau-né. Pour ainsi dire en deçà de la langue, le nouveau-né se confond avec le monde qui l'entoure, il pleure, il sourit, il exprime ses nécessités sans aucune médiation. Il est absorbé par et dans ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce que ses sens lui transmettent. Avec les premières perceptions des dangers et ensuite avec l'acquisition du langage, l'espace ouvert du nouveau-né se rétrécit progressivement autour de lui, la discrimination s'installe, la langue découpe le réel. Le Moi monte sur scène, l'enfant vient au monde en tant qu'individu en même temps qu'il s'en sépare, en même temps qu'il commence à concevoir la distinction sujet-objet, dualisme foncier et distinction originelle à partir de laquelle suivront toutes les autres catégories (qui seront d'ailleurs celles sanctionnées dans et par la grammaire traditionnelle).

Vers les six ans, ce qu'on appelle sa « personnalité » est formée, du moins en quelques grands traits. L'individu a déjà perdu pas mal de son attention et émerveillement sensoriels, il se confond avec son ego, à savoir ses réactions émotionnelles face à la vie, ego qui vit en fonction de son besoin de protection, conditionné par sa peur de se voir retranché ou menacé du et par le reste de la vie. Vie qu'on essaie alors d'appriivoiser par des processus presque incessants, et grandissants, de conceptualisation, qui semblent amener toute une chaîne et un répertoire d'associations mentales : il paraît qu'il y a là la source aussi bien de l'apprentissage que du préjugé. L'émerveillement a été remplacé par la discrimination, le jugement, et par la projection de ce qu'on croit être un fort conditionnement de l'environnement : on fait et on se penche sur ce qu'on aime, on refuse et on fuit ce qu'on n'aime pas, d'après des stratégies parfois très compliquées et/ou mimétiques, mais que l'on peut, fondamentalement, ramener toutes à des programmes d'évitement de la souffrance.

La maison de l'homme a des parois et un toit, pour le protéger du vent et des intempéries provenant de toutes les directions ; de même, une frontière nous met à l'abri en même temps qu'elle nous empêche de connaître la réalité qui se trouve au-delà, dans ses insaisissables et incontrôlables mouvements et transformations. La recherche de la protection, la fuite à cause de la peur, l'exclusion de tout ce qui peut être (ou paraître) désagréable, créent nécessairement des limites, qui virent facilement à la croyance. Une ligne circulaire tracée autour d'un enfant, avec

l'interdiction d'en sortir sous peine d'être enlevé par un monstre, suffisent à le transformer en un « petit tas de malheur »¹.

Les frontières sont donc physiques mais aussi mentales, les unes accentuant souvent les autres : notre héritage culturel, non seulement italien, mais plus largement méditerranéen et occidental, puise d'ailleurs à la légende de la fondation de Rome, où la violation et le mépris de la part de Rémus de l'enceinte tracée par Romulus, et la conséquente mort du premier tué par le second à cause de cette violation, furent l'acte même de naissance de la « Capitale du monde ». En termes plus généraux et au-delà de l'image archétypale, la notion de *querencia*, pour les hommes aussi bien que pour les autres animaux, explique bien le schéma : dans toute compétition, celui qui arrive à amener l'adversaire dans son territoire a gagné la lutte. Chez le sujet qui grandit tout un réseau défensif se met donc en place, de plus en plus rigide et complexe, dans le but de définir un territoire (protégé) auquel s'ancrer, qui sera à son tour l'image de la personne même – sa *personnalité*.

Malgré les limites propres à toute simplification, on peut estimer que c'est pour beaucoup à l'adolescence que cette confusion individu-ego atteint son apogée critique, d'où l'exaspération émotionnelle typique de cette période de la vie.

1.5 De l'égoïsme à l'ethnocentrisme. Le rôle de la langue

Mais cette confusion, que l'on appelle « égoïsme », est aussi le fruit (en même temps que la cause) de l'ignorance ou, plus exactement, de l'*incompréhension*. Sur ces bases, toute acquisition de contenus ne pourra aider la *compréhension* du sujet qu'indirectement, à savoir en lui donnant des compétences (logiques, culturelles, pratiques etc.) qui lui permettront de toutes façons de se frotter à la vie, et donc d'apprendre vraiment par la suite en relativisant l'ego grâce aux impacts que la vie tôt ou tard se doit de provoquer. Pour Edgar Morin, l'égoïsme est un « obstacle intérieur à la compréhension ». Voilà comment il le définit, dans un remarquable document consacré à l'éducation du futur :

¹ Cfr. Carlos G. VALLÉS, *Let Go of Fear*, Triumph Books, New York 1991.

L'égoïsme entretient la *self-deception*, tromperie à l'égard de soi-même, engendrée par l'autojustification, l'autoglorification et la tendance à rejeter sur autrui, étranger ou non, la cause de tous maux. La *self-deception* est un jeu rotatif complexe de mensonge, sincérité, conviction, duplicité qui nous conduit à percevoir de façon péjorative les paroles ou actes d'autrui, à sélectionner ce qui leur est défavorable, à éliminer ce qui leur est favorable, à sélectionner nos souvenirs gratifiants, à éliminer ou transformer les déshonorants.²

Cette première, fondamentale frontière intérieure, nous l'entretenons tous, à des degrés différents, plus ou moins inconsciemment, car elle s'est cristallisée en trouvant sa justification dans la cohérence interne au système-langue.

À propos de cette cristallisation, de ce déterminisme linguistique, il y a des années une importante réflexion qui rejoint les considérations précédentes avait déjà été menée par deux illustres sémiologues, Roland Barthes et Umberto Eco. Du premier, on pourrait ici évoquer la célèbre *Leçon* (inaugurale) tenue le 17 janvier 1977 au Collège de France³. Pour le sémiologue français, l'objet dans lequel s'inscrit le pouvoir – d'après l'acception foucaultienne – est le langage ou, mieux, son « expression obligée » : la langue. En effet, elle oblige l'énonciation d'une action dont on serait le sujet, de sorte qu'à partir de ce moment-là ce qu'on fera sera la conséquence de ce qu'on est ; la langue oblige le choix entre le masculin et le féminin, entre le « vous » et le « tu » etc. Barthes en arrive à déclarer, bien évidemment non sans paradoxes, que, à cause de sa structure même, la langue « implique une relation fatale d'aliénation ». Eco a repris la *Leçon*, dans un article paru deux ans après, « La lingua, il potere, la forza »⁴. Vu la conclusion barthesienne, il en commente les conséquences en ces termes :

² Edgar MORIN, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur. Contribution à la réflexion internationale sur comment éduquer pour un avenir viable*, UNESCO, Paris 1999, p. 53.

³ Roland BARTHES, *Leçon*, Seuil, Paris 1978.

⁴ Umberto ECO, «La lingua, il potere, la forza», in *Alfabeta*, 1er mai 1979. Aujourd'hui réédité in Umberto ECO, *Sette anni di desiderio*, Bompiani (« Tascabili Bompiani – Saggi », 54), Milano 2000 (1ère édition : 1983), pp. 183-195.

On ne s'étonnera donc pas d'entendre dire [...] que la langue est pouvoir parce qu'elle m'oblige à utiliser des stéréotypes préformés, dont les mots mêmes, et qu'elle est structurée de la sorte que, esclaves à l'intérieur d'elle, nous n'arrivons pas à être libres à l'extérieur d'elle, car rien n'est extérieur à la langue.

Comment sortir de tout cela, que Barthes appelle dans le sillage de Sartre un « huis clos » ? En trichant. On peut tricher avec la langue. Ce jeu malhonnête et salutaire et libérateur s'appelle littérature.

D'où l'esquisse d'une théorie de la littérature comme écriture, jeu *de* et *avec* les mots. Catégorie qui n'investit pas que les pratiques dites littéraires, mais qu'on peut retrouver à l'œuvre aussi dans le texte d'un scientifique ou d'un historien.⁵

Eco critique Barthes en affirmant que « La langue est coercitive, oui, [...] mais son degré de coercition ne dépend pas d'une décision individuelle, ni d'aucun centre dont les règles émaneraient : elle est un produit social, elle naît comme appareil constructif justement à cause du consensus de tous ». Pour en conclure en disant que « Je ne sais pas si nous pouvons dire qu'une langue est un dispositif de pouvoir [...], mais c'est sûr que du pouvoir elle est un modèle »⁶. L'anarchisme et le jeu paradoxal linguistiques prônés par les avant-gardes en général correspondraient donc assez exactement à un certain anarchisme politique, et tout à fait au bouleversement des valeurs morales et sociales. Preuve en fut le Futurisme, en Italie, fils avec le Fascisme d'un même accouchement socio-culturel. Cependant, le système absorbe vite le désordre, l'énormité redevient vite norme, et voilà que, côté avant-garde, la révolution printanière se transforma déjà à l'automne en réaction, lors des noces avec le pouvoir. Marinetti, d'abord brûleur de bibliothèques, parvint à travers le fascisme à occuper la chaire de poésie à l'Académie italienne ; Breton et le Surréalisme se lièrent au Communisme après des saisons d'automatisme langagier et d'onirisme poussé, etc. De même, les frontières et barrages linguistiques, abattus en un premier temps par la charade onomatopéique, les paroles en liberté, le langage dé-syntaxisé surréaliste etc., se redressèrent plus tard comme et peut-être plus solides qu'avant.

Les avatars des avant-gardes historiques soulignent alors cette étroite relation entre le pouvoir et la langue. En effet, le « retour à l'ordre » se manifeste en général par une uniformisation langagière (qui touche tous les aspects de la langue, de l'écrit à l'oral, du discours argumentatif jusqu'à

⁵ *Ibid.*, pp. 184-185. La traduction est nôtre. En italique dans le texte.

⁶ *Ibid.*, pp. 186-187.

l'intonation de la voix), un penchant pour la nominalisation (du verbe au nom, c'est le mouvement qui s'arrête et qui se cristallise : « les peuples qui luttent » > « La Lutte des Peuples » – avec aussi le penchant pour la « majusculation » des mots, qui revient à leur sacralisation), et par une attention particulière aux politiques linguistiques protectionnistes. Le protectionnisme, lui, signifie justement ce besoin de se protéger, besoin engendré par la peur qui est à son tour à la base de la séparation d'avec la vie, qui est fluctuation, changement incessant, présence au monde, décadence et renouvellement – jamais statique. Voilà pourquoi le discours fait à propos de l'égoïsme de l'individu peut légitimement s'étendre à l'ethnocentrisme de la nation – toutes différences gardées. Pour s'en apercevoir, il suffit de relire sous ce jour nouveau les mots de Morin :

L'égoïsme L'ethnocentrisme entretient la *self-deception*, tromperie à l'égard de soi-même, engendrée par l'autojustification, l'autoglorification et la tendance à rejeter sur ~~autrui~~, [l']étranger ~~ou non~~, la cause de tous maux. La *self-deception* est un jeu rotatif complexe de mensonge, sincérité, conviction, duplicité qui nous conduit à percevoir de façon péjorative les paroles ou actes d'autrui, à sélectionner ce qui leur est défavorable, à éliminer ce qui leur est favorable, à sélectionner nos souvenirs gratifiants, à éliminer ou transformer les déshonorants.

Égoïsme ≡ ethnocentrisme : car, au fond, ne change que la proportion. Là comme ici le repli sur soi naît d'une peur, d'une crispation fondamentale, même lorsqu'elle donne lieu à des manifestations de force physique.

Guerres comprises, bien entendu. L'Acte Constitutif de l'UNESCO débute comme cela : « [...] les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix ». Bien entendu, ces défenses-là sont de tout autre nature par rapport aux défenses/frontières intérieures. Avant qu'entre une nation et l'autre, les frontières sont dans chacun de nous ; et ma délimitation du territoire, mon attachement farouche à mon espace, à ma vision du monde, implique de près ou de loin un rejet, une exclusion ou une marginalisation de tout ce que je perçois comme extérieur à moi. L'espace (le mien ou bien celui de l'autre) devient réserve, la relation est coupée et une frontière s'impose. L'exclusion repousse l'inclusion. Ou du moins elle essaie de le faire. On en vient vite au problème identitaire, où la langue joue un rôle parfois décisif.

2. *Identité(s), relation(s) et dépassement des frontières*

Si la langue accompagne le rétrécissement du vaste champ sensoriel, il est raisonnable de penser que c'est aussi et d'abord sur la langue qu'il faudra miser pour l'ouverture du sujet – encore une fois : sur *les* langues. Voilà notre grande hypothèse et notre but majeur, au-delà de toute lecture idéologisée du problème des langues minoritaires.

2.1 Vers l'ouverture du sujet : une expérience de pédagogie plurilingue

Quelques expériences mûries au cours de ces dernières années dans des écoles maternelles et élémentaires de notre ville nous ont permis d'amorcer un travail dans ce sens-là et d'en apprécier quelques résultats concrets. Nous nous bornerons ici à synthétiser une de ces expériences, car elle nous paraît très parlante. Elle s'est réalisée dans le cadre d'une classe d'école maternelle entièrement composée d'enfants gitans. Les langues en interaction étaient alors quatre :

1. l'italien – la langue de l'institution ;
2. le dialecte italien local – la langue de la communication en dehors de l'école, dans le quartier ;
3. le romanish – la langue de la maison, de la famille, pour la plupart des élèves ;
4. le français – la langue inattendue, la langue étrangère, enseignée par une personne extérieure.

Nous ferons l'économie ici des détails de cette expérience ; il nous suffit d'ailleurs de remarquer qu'elle nous a beaucoup appris en termes d'interaction et de dépassement des frontières et des blocages linguistiques, dans le sens que l'introduction de la langue étrangère-langue nouvelle a pour plus d'un élève signifié deux choses très importantes :

1. d'abord, et tout de suite, l'ouverture et l'élargissement de leur langue de connivence, le romanish, en dehors de la connivence elle-même (c'est-à-dire avec les copains non gitans et les enseignants, et souvent en métissage avec le français et

- l'italien) et, par conséquent, le dé-marquage (quoique partiel, bien entendu) de cette langue ;
2. deuxièmement, l'entrée en classe (un très petit territoire, au fond et déjà, mais bien un territoire, avec des parois bien réelles), l'entrée en classe du français, et le détour *par le français*, a permis à certains élèves rom avec de très gros problèmes d'alphabétisation en italien, de rattraper, *en italien* justement, le gap qu'ils avaient en début d'année par rapport au reste de la classe. En effet, la nouvelle langue (le français) avait donné à tous la chance de repartir à zéro, c'est-à-dire de remettre du coup tout le monde au même niveau, face à des problèmes communs et dans les mêmes conditions d'apprentissage. Ce qui semble bien avoir contribué à permettre le rattrapage *ailleurs* (en italien).

Les langues peuvent (et donc doivent) s'aider mutuellement en vue du dépassement des limites psychologiques ainsi que culturelles, les deux allant d'ailleurs souvent de pair, que chaque langue avait contribué à dresser avec toute sa charge affective et à travers son moule culturel.

2.2 L'identité relationnelle

De telles expériences, intra et interlinguistiques, notamment lorsqu'elles se réalisent au premier âge, ont le but de favoriser une compréhension fondamentale : la compréhension qu'à tour de rôle je suis l'autre et nous, nous sommes les autres. Et que donc toute frontière est susceptible d'être dépassée. Cependant, l'emploi que l'homme fait de la langue, la transformation quasi systématique de ses opinions en autant de vérités correspond bel et bien à un repli identitaire, individuel (égocentrisme) ainsi que collectif (ethnocentrisme).

La comparaison égocentrisme-ethnocentrisme permet en effet de mieux saisir le malentendu identitaire. Il y a quatre ans, le berbère Saïd Bouamama posait de façon claire et simple (ce qui n'équivaut pas, bien entendu, à la résolution du problème) le principe de l'identité, lors de l'Université Occitane d'Été de Nîmes : « l'identité ne peut qu'être relationnelle ». On a un visage, *ce* visage, car c'est le regard de l'autre qui nous en définit et qui nous en restitue l'image. C'est beau, en occitan, de de-

mander le nom d'autrui : « cossí te dison ? – Me dison... » (« comment t'appelle-t-on ? – On m'appelle... »). Faute de relation, on s'enlise dans le narcissisme : le monde n'existe alors qu'en miroir du moi, le moi s'emparant des paroles de l'autre en les vidant de vie et de signification⁷. Le Moi cristallise les mots, le Moi se donne raison en se payant le luxe de ne garder qu'une nuance de la multiplicité des facettes du sens. Plusieurs Moi se donnent raison les uns les autres, et se cherchent et s'exaltent et se convainquent réciproquement... Par contre, accepter la relation, c'est accepter de baisser les frontières, les défenses et miser sur la « communication ». Voilà la première étape de la fabrication de l'identité : savoir ce que l'on n'est pas en acceptant de remettre en question ses convictions sur soi-même et sur l'autre.

En fait, nous entendons par « communication » une véritable « mise en commun » : ce qui n'implique pas nécessairement du partage, mais qui a de toutes façons un prix, et ce prix est rarement bon marché. Inutile de dire que cette « mise en commun » n'a pas grand-chose à voir avec la banalisation des nouvelles technologies de communication, qui en fait ne se traduit que par un avachissement de la langue. De la « mise en commun » au « lieu commun » la distance est énorme, mais le pas est très court... Voilà en fait une autre frontière nous séparant de la compréhension des autres : le manque d'écoute, le manque de curiosité, le sens qui va de soi, la parole tenue pour sûre, la parole avachie qui n'est pas reconnue en tant que telle, signifient à terme un manque d'attention à l'égard de la complexité de la réalité présente et la peur de renoncer à nos opinions toutes faites. C'est peut-être la frontière la plus subtile – la plus difficile, par là, à surmonter.

Nous nous mouvons donc en permanence à l'intérieur de systèmes de production du sens qui n'ont jamais une valeur sûre, absolue, déterminée une fois pour toutes. Comme l'a rappelé Robert Lafont lors du Colloque de Castries⁸, nous produisons continuellement de l'identité. Celle-ci naît « de la dialectique du même et de l'autre ; mais cette identité ne doit pas être prise pour absolue », autrement l'on débouche sur « l'aliénation à soi » (en parvenant ainsi à la même conclusion – à quelques détails près –

⁷ Cfr. Christopher LASCH, *The Culture of narcissism*, W.W. Norton & Company, New York 1979.

⁸ *La poésie en occitan et en quelques autres langues de France*, Château de Castries, 13 et 14 octobre 2000.

que Barthes). On pourrait donc définir le lieu commun et le préjugé, en tant que cristallisations sémantiques dans l'interaction langagière, comme cette aliénation de soi par rapport à l'objet auquel on se réfère, comme cette « non-communication » ; aussi, étant relationnelle notre vraie identité, cette banalisation de l'objet est en même temps une banalisation de soi-même. On l'a écrit quelque part : c'est, au juste, un « appauvrissement du cœur ».

La « communication » serait alors cette dynamique découlant de la conscience que tout discours relationnel est, en tant que tel, provisoire (c'est-à-dire, produisant des identités provisoires) en même temps que nécessaire. Sans aucun doute cela ne suffit pas à définir la « mise en commun », mais, après tout, il est peut-être convenable de ne pas trop définir une dynamique, le risque étant de l'arrêter. Quoi qu'il en soit, on retiendra de cette définition l'idée que, le langage étant fondé nécessairement sur des différences, sur des champs sémantiques plus ou moins réciproquement définis, tout discours produit de l'identité en produisant quelque part des frontières du sens – frontières par lesquelles sens il y a, après tout. Mais dans la « mise en commun », dans le discours relationnel, ces frontières du sens ne sont qu'opérationnelles, transitoires, la substance du discours ne s'enlisant pas dans les mots. La langue est mouvance. Si par contre un commentaire ou une utilisation statique et paresseuse renforcent et solidifient ces frontières sémantiques, on débouche sur le lieu commun, sur le préjugé, voire sur une de ses dégénération possibles, le discours idéologique tendancieux.

2.3 Le problème du désignant

Certains mots posent ce problème de façon très évidente et, ce faisant, témoignent plus que d'autres du lien profond, et parfois dramatique, unissant le linguistique au culturel. Ce sont notamment des praxèmes très marqués (fruits de nominalisations poussées, souvent dénoncées par des affixes : -isme, -ude, -ité), car ils sont étroitement liés à l'histoire, à la contingence historique, et de près ou de loin à l'histoire politique. Ces mots-là désignent le plus souvent des mouvements et des courants d'idées, politiques, artistiques ou plus largement culturels. On a cité le Futurisme, le Surréalisme, le Communisme, etc. ; on pourrait également citer la Négritude, la Créolité, le New Age etc. Citons l'Occitanisme. Et

d'abord le substantif et adjectif « occitan ». Permettez-nous de le faire du point de vue italien, car il se peut que cela soit même plus intéressant, du moins sur le plan strictement linguistique. Actuellement, en Italie on parle de « provenzale », de « lingua d'oc », de « occitanico » et de « occitano », les quatre mots se référant foncièrement à l'ensemble des parlers occitans. Cependant, encore aujourd'hui la majorité des philologues utilise le terme « provenzale » pour désigner l'occitan du moyen âge, toutes régions confondues, ou à la limite « lingua d'oc », en reprenant ainsi la terminologie de Dante ; « occitanico » est un terme déjà plus évolué, qu'on trouve plutôt dans les dictionnaires, qui fait encore un clin d'œil au moyen âge, certes, mais qui signifierait *grosso modo* la langue des philologues et des dialectologues – ou, à la limite, l'ensemble des parlers d'oc. Voilà pourquoi la tendance actuelle de la part des mouvements italiens de revendication occitane, hostiles pour la plupart à la démarche dialectologique, est de lui préférer le terme « occitano », d'ailleurs plus souple et déjà débarrassé de l'élément –ic-, fonctionnant en italien comme « typeur » linguistique (on pourrait remplacer sa fonction par « à la manière de... », « d'après le type... »). Si aujourd'hui on emploie tous les quatre termes, ils tracent néanmoins une évolution culturelle, à plusieurs dimensions et temps, qui est déjà une trace historique⁹.

L'histoire est une dynamique, le langage en rend compte, même si souvent en retard – et on a alors, souvent, une vision événementielle de l'histoire via un discours historique événementiel, car on coupe de par la langue la continuité insaisissable du flot des idées et des actes humains. Cependant, les réalités historiques étant dynamiques aussi, les mots qui les désignent ne peuvent que changer, tôt ou tard. C'est peut-être là un critère assez juste et très simple, quoique mécanique, pour définir l'anachronisme : le retard du mot inchangé par rapport au changement substantiel de la réalité qu'il désignait proprement avant, c'est-à-dire lors de la cristallisation de cette réalité.

Or, il y a des réalités qui sollicitent en profondeur ce rapport. Nous parlons naturellement des états politiques. Ces états se donnent bien des frontières, se donnent bien un nom et un drapeau – qui est d'ailleurs lui aussi un signe paralinguistique à haute motivation, les couleurs (et parfois les mots-devise : « *Ordem e Progresso* » – Brésil ; et parfois des achro-

⁹ [Cfr. Chapitre 7].

nymes : « URSS » etc.) le composant ayant toujours une raison d'être historiquement ou géographiquement déterminée (l'étude des drapeaux nationaux serait d'ailleurs un très gros et fécond sujet d'étude sémiotique).

2.4 La forme de l'État

En ce qui concerne les États, souvent confondus avec les nations, souvent concrétions identitaires des nations, on a bien affaire à des frontières politiques, parfois coïncidant avec des frontières naturelles. Et bien, ces frontières naturelles peuvent accentuer l'identité de l'État :

1. d'abord parce que souvent elles ont représenté historiquement, en effet, des limites aux mouvements des populations (et dans ce cas-là les frontières linguistiques tracés par la dialectologie, les isoglosses, en sont parfois une représentation assez fidèle) ; ensuite,
2. parce qu'elles dessinent une géographie qui paraît justifier cette identité même. On a alors le « stivale » italien et on a naturellement l'« Hexagone » français, le deuxième s'écrivant bien souvent avec une lettre majuscule, et fonctionnant souvent en synonyme de « France ».

Ce ne sont pas là, je crois, des argumentations strictement, exclusivement linguistiques. D'ailleurs, rien en linguistique n'est innocent. Ne serait-ce qu'à cause du fait que tout imaginaire se structure par des images et par des mots-concepts, des *words-affect*. Nous croyons que l'image de l'Hexagone fonctionne bien au niveau de l'imaginaire, et non seulement des Français, de même que l'idée d'un centre de ce polygone régulier, centre qui serait bien sûr Paris. Polygone qui, d'ailleurs, est en fait un solide, une sorte de pyramide dont le sommet serait sa Capitale – preuve en est le fait que, de Gascogne aussi bien que de Picardie, de la plaine aussi bien que de la montagne, « on monte » à Paris.

Cependant, par-delà cette géométrie si définie, fruit du hasard tellurique et de l'abstraction de la pensée spéculative, il y a bien une réalité ô combien riche et insaisissable. Au niveau de la langue, on a inventé alors le *patois* (notion qui n'a pas d'équivalent en italien), pour cristalliser sous une étiquette cet élément de variation incontrôlable propre aux parlers

populaires. Au fond, la faute au « parler populaire » est qu'il change de village en village. Il peut donc disparaître en tant que tel, survivant, plus simplement, en tant que patois – marqué négativement étant une sorte de « parler des bêtes » (de « patte »), privé ainsi de toute identité¹⁰.

Revenons aux frontières. Ces dernières sont plus ou moins fortes, et c'est toujours un ensemble de facteurs culturels, de généralisations, qui en détermine la solidité. De l'individu à la nation, on l'a dit, c'est surtout une question de proportions, la démarche bâtitrice étant au fond la même : il y a là du moins un problème de rejet, ou d'assimilation. Julia Kristeva en a fait une analyse très approfondie, en concluant que « nulle part on est mieux étrangers qu'en France »¹¹, le mode français étant celui de repousser ou bien d'assimiler totalement à sa culture l'élément étranger (d'un point de vue linguistique, c'est évident par exemple dans le phénomène de francisation des noms propres).

2.5 Langues minoritaires et vocation transfrontalière

Dans ce cadre, qu'on n'a pu qu'esquisser, et qu'on a dû nécessairement simplifier, la langue solidifiant et sanctionnant les frontières d'État, c'est encore une fois par la langue que ces frontières, tout en continuant à exister, bien évidemment, sur le plan politique, peuvent quand même s'ouvrir et promouvoir un discours relationnel. C'est possible au niveau du sujet, c'est d'ailleurs toujours de là qu'il faut partir, et on n'insistera jamais assez sur le rôle de l'éducation, et de l'éducation de base ; mais par-delà le sujet, c'est possible également dans des contextes élargis propices. Or, puisqu'on parle de « langues par-dessus les frontières », on s'aperçoit que trop facilement on oublie, dans le discours sur les minorités linguistiques, une chose très simple et évidente, presque banale : ces minorités-là, ne s'identifiant pas à un État politique, se trouvent souvent à cheval sur des frontières d'États différents. C'est quelque chose d'évident, et pourtant on en parle beaucoup trop peu. Alors que les discours abondent en matière de diglossie, par exemple, ou bien d'identité et d'enracinement, nous estimons qu'on délaisse pas mal cet aspect relationnel.

¹⁰ [Cfr. Chapitre 4].

¹¹ Julia KRISTEVA, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard («Folio-Essais», 156), Paris 1991, p. 59.

Ainsi, pour ce qui concerne le cadre français, l'alsacien, le basque, le catalan, le flamand, le lothringa platt, l'occitan, avant même d'être des « langues (régionales) de France », sont des langues parlées dans au moins deux états différents. Des poètes comme Emma Guntz, d'ailleurs à la double nationalité, tiennent à souligner cette condition qui est, d'abord et surtout, une chance. Encore au Colloque de Castries elle a souligné ce privilège de pouvoir « communiquer avec les voisins de gauche et de droite ».

Se peut-il, alors, que ces langues-là et le contexte social et culturel qui les enveloppe constituent un cadre formatif idéal pour le dépassement des frontières psychologiques et culturelles (bien au-delà donc des avantages tout à fait dérisoires tels que nous les présente, par exemple, Claude Hagège dans son *Enfant aux deux langues*¹², avantages relevant de la micro-phonétique appliquée) ? Oui et non, bien évidemment. D'abord il y a le problème des frontières intérieures, que nous n'avons pu qu'aborder et qu'aucun contexte culturel ne saurait évacuer ni résoudre *a priori*. Ensuite, un contexte culturel ne détermine pas nécessairement une attitude culturelle précise : par exemple, on peut écrire en occitan par divertissement, par militantisme, par anarchisme, par expérimentation linguistique, par nostalgie du passé, par nostalgie du futur, et tout ce que vous voulez – et tout ce qui a résulté d'ailleurs d'une enquête sociolinguistique conduite en 1997-98 et encore inédite¹³. Cependant, pourvu qu'on ne se heurte pas de plein fouet au complexe diglossique, à la névrose identitaire etc., il doit bien y avoir des chances, dans ces contextes transfrontaliers plus qu'ailleurs, de se poser du moins plus de questions sur la nature même de la langue, de ses enjeux non seulement littéraires (ce qui arrive bien évidemment à toute langue et à toute littérature) mais, plus largement, sociaux et culturels, en rapport avec la vie et le quotidien.

Mais pourquoi évoquer, parler d'un *exemple* occitan ? D'abord, c'est le contexte que nous connaissons le mieux. Ensuite, il faut bien remarquer que le domaine occitan, dans le cadre des langues de France, concerne seul deux autres grands États européens, l'Italie et l'Espagne. La référence au passé, notamment à ces usagers conscients et talentueux de la langue que furent les troubadours, est plus que légitime du fait que ces artistes-là avaient bien et *déjà* le sens de l'appartenance à un ensemble territorial qui,

¹² Claude HAGÈGE, *L'Enfant aux deux langues*, Odile Jacob, Paris 1996.

¹³ [Cfr. Chapitre 10, note 10].

bien que relevant d'entités étatiques distinctes, à leurs yeux n'en était pas pour autant moins unitaire. D'ailleurs, le nom même d'« Occitanie » dérive non pas du nom d'une population, et donc d'une nation, mais bien du nom d'une langue : c'est-à-dire, du moyen de communication entre plusieurs communautés culturelles. Il n'est donc pas question de « nationalité », mais bien de « relationnalité ». Les troubadours furent en outre à l'origine de la poésie et de la chanson romane et européenne, en arrivant à « exporter » leur façon d'écrire et de chanter, d'abord vers le nord de la France, ensuite vers l'Espagne, la Catalogne, l'Italie, l'Allemagne...

Mais, bien évidemment, il n'y a pas que le passé médiéval qui soit exemplaire ; plus en général, et en des temps plus proches des nôtres, ce sont les stratégies françaises d'assimilation culturelle qui, étant, elles, tout à fait exemplaires, ont engendré des situations et des contextes culturels à leur tour exemplaires, comme celui d'une langue minoritaire (non seulement l'occitan, non seulement les autres langues de France, mais également les langues des ex-colonies françaises) que la masse des locuteurs ne reconnaît pas, non parce qu'elle a été effacée (bien qu'on ait supprimé, c'est vrai, des pages d'histoire), mais simplement parce que cette masse s'est formée dans la croyance qu'elle était autre chose, et quelque chose de méprisable. Cela est désormais bien connu, cela ne cesse pas pour autant de solliciter notre réflexion.

3. Conclusions

Résumons donc le raisonnement suivi jusqu'ici. Notre itinéraire a commencé par explorer le monde de l'enfance, on a cerné alors la notion de « frontière intérieure » en relation avec l'acquisition de la structure linguistique, et les chances de dépasser ces frontières-là par la subversion linguistique et la conscience de la parole. Ce rapport se reproduit nécessairement à l'échelle des masses et des idéologies. Égocentrisme et ethnocentrisme se correspondent et se rencontrent en effet là où l'on stérilise, là où l'on déforme, en la polarisant, la vie, la réalité insaisissable. Des frontières intérieures aux frontières extérieures, d'abord politiques et culturelles. Les langues par-dessus les frontières seraient alors toutes les langues et les langages fondés sur la conscience de la parole, travail incessant de l'attention par rapport au monde, et au monde dit, signifié. Cette

conscience, il se peut bien qu'elle puisse être favorisée dans et à travers l'épaisseur de ces réalités orphelines des garanties propres aux réalités étatiques bien assises – réalités orphelines mais qui sont pour cette même raison « par-dessus les frontières », comme nombre de langues minoritaires ou régionales. Cependant, dès que ces réalités se politisent ou se cristallisent en systèmes de valeurs et de croyances rigides, elles ont tendance à tourner à la dérive identitaire. (Il est évident qu'on utilise ici le terme « politiser » au sens propre du terme, car les actions de réveil culturel sont *a priori*, en soi, politiques, impliquant toujours, quelque part, une subversion socio-culturelle). Deux exemples en ce sens peuvent être représentés par l'ethnisme prôné par François Fontan, fondateur par ailleurs en 1959 du PNO (Parti Nationaliste Occitan), qui eut en 1968 une branche italienne avec le MAO (Mouvement Autonomiste Occitan) fondé entre autres par Antonio Bodrero (le Barbo Tòni disparu l'an dernier [1999]). Ces deux derniers noms témoignent bien du fait que, en définitive, par-delà les virtualités et avatars des réalités linguistico-culturelles dites « minoritaires », c'est toujours des sujets et des communautés auxquelles ils appartiennent et donnent vie que dépend la chance de dépasser (d'ériger) les frontières et de (ne pas) donner lieu à de la véritable communication. En disant cela, nous faisons donc un appel à la responsabilité de chacun. Et si, de l'enfance du sujet, de ses parcours obligés par les structures linguistiques et de ses tentatives de les dépasser, nous en sommes arrivé à des réalités qui, elles, ce sujet dépassent largement, c'est que cette entreprise traverse toute notre vie dans tout son développement historique. Du début jusqu'à la fin, toujours, la langue, l'homme, la vie. C'est difficile d'en parler, car on touche un peu à tout. C'est pourtant nécessaire.

Où va la poésie d'oc ? D'où part le mouvement vital qui l'anime et qui, ici et maintenant, se manifeste ? Ce choix de poèmes¹ peut donner des réponses, suggérer des indications, mais il ne faut pas oublier que la poésie est renouvellement intérieur, intime. La poésie qui anime toute œuvre d'art est une pulsation, un rythme vital, qui ne se fige pas avec le temps. La meilleure présentation de ces textes, la meilleure clef pour les comprendre sera peut-être alors, précisément, la relecture que l'on pourra en faire dans quelques années : que restera-t-il de cette pulsation ? Dans quelle mesure serons-nous proches des lecteurs de demain ? Proches, parce que la poésie est union, ou du moins proximité.

La poésie est union, ou du moins tend à l'unité. L'« universalité » a été longtemps l'obsession majeure de nombreux occitanistes, d'auteurs qui entendaient affirmer nettement que l'occitan n'est pas du *patois*, que parler de ses propres origines ne signifie pas nécessairement se replier sur soi, que parler et écrire en occitan ne signifie pas nécessairement se fermer au monde du progrès scientifique, aux flux de la modernité et de la postmodernité, pour se réfugier dans une tour d'ivoire nostalgique. Par ailleurs, en Occitanie, on a rarement parlé favorablement d'« unité » à cause des monstres, des spectres du centralisme français et de ce principe faussement laïque et hautement pythagoricien de l'unité et de l'indivisibilité de la République. La poésie occitane ne fait qu'un avec le mouvement d'implantation ou de réimplantation sociale de la langue, elle en est en même temps une cause et une conséquence, un effet en tant que manifestation et terrain d'exercice des auteurs-acteurs de la culture occitane. Ainsi, la poésie d'oc a été longtemps poésie de la différence, mais d'une différence vécue comme séparation, prise de distance intentionnelle, marginalité volontaire parfois – outre, naturellement, l'affirmation d'une possibilité d'être autre chose que la pensée unique franco-française, autre chose que toute forme de pensée uniformisante. Or, quand nous mettons en

¹ [Comme indiqué dans l'« Avant-propos », cet article était à l'origine la présentation du dossier « Poésie occitane d'aujourd'hui », publié dans la revue *Europe* (878-879, juin-juillet 2002)].

avant l'idée que la poésie est union, il doit être bien clair qu'il y va d'un sens tout autre du terme « unité », qui prend alors une portée tout autre, sur un plan tout différent.

Aujourd'hui la poésie d'oc connaît un processus d'unification et semble entrer véritablement en contact avec la dimension qui relie toutes choses entre elles. Il n'y a pas en fait d'unité profonde sans multiplicité, variété, différence, rythme et alternance – respiration. La poésie d'oc cesse d'expliquer, de hurler, de revendiquer sous la pression historique, pour restituer aux mots, aux cellules qui la composent, une incisivité nouvelle, une vitalité capable d'accueillir, d'accumuler, de restituer de l'énergie. Je crois que le poète occitan d'aujourd'hui a pris à juste titre ce chemin, dont le tracé depuis quelques années se dessinait de plus en plus nettement : la langue d'oc, nourrie de naissance et de mort, d'extinction et de régénération, d'irréductibilité – permanence au sein de l'impermanence –, paraît aujourd'hui en mesure d'évoquer, de dire directement ou par contrecoup (mais, me semble-t-il, avec beaucoup plus de prégnance que par le passé) la vie, dans ses mouvements universels.

Il existe quelque chose d'intangible qui accompagne nos identités, nos expressions d'identité ; il s'agit d'une sorte d'inférence, inférence qui est d'ailleurs lien, union encore, entre ce qui se voit et ce qu'il y a dessous, ou derrière. En linguistique, on ne prend pas en compte le problème de l'inférence dans sa dimension globale, dimension au sein de laquelle une langue est déjà porteuse, en soi, d'un signe, d'une empreinte – sans tomber pour autant dans la tentation d'une *linguistique doxale*. Une telle inférence est véritablement le fondement culturel de toute langue-culture, mais elle est en mouvement, car elle se nourrit, différemment selon les langues, de chacune des manifestations linguistiques et littéraires – ici et maintenant. Toute expression du moi, individuelle ou collective, laisse une empreinte, agit sur cette inférence, qui est avant toute identification, ligne directrice, orientation, patrimoine commun, point de rencontre et axe possible de vies et de paroles. En fait la communauté linguistico-littéraire occitane d'aujourd'hui, bien que très largement déployée et, souvent, hors de toute réduction à l'homogénéité, s'inscrit dans un cadre plutôt restreint. La communication ne semble pas en souffrir, mais en tirer parti au contraire, en puisant dans cette proximité une occasion de dialogue fort, soutenu, bien que, en même temps, paradoxal et mutilé, parce que très limité en dehors de la communauté elle-même. Il n'en demeure

pas moins que tout acte linguistico-littéraire a une certaine retombée sur le système, et c'est là le mouvement vital, évoqué au début, qui, me semble-t-il, doit être observé de près si l'on veut appréhender les textes réunis ici. Il s'agit précisément d'un phénomène d'inférence, de vaisseaux sanguins et de correspondances qui relient les mots et les personnes.

*

Jadis objet d'une réduction à l'état de phénomène de musée, plus tard catalyseur de mouvements contestataires, à l'origine vecteur de la renaissance européenne sur les cendres du monde latin, l'occitan a survécu aux avatars historiques et peut, aujourd'hui, se rapprocher de la perception essentielle, directe, de l'unité, grâce aux cordes et aux touches dont il est pourvu et qui restituent un son à la fois lointain et neuf, mythique et vierge. Ainsi le poète occitan d'aujourd'hui explore-t-il en particulier le temps et son épaisseur, ses franges extrêmes et sa condensation.

Franck Bardou, qui compte parmi les personnalités les plus actives et dynamiques de ces dernières années, a recueilli l'héritage spirituel médiéval. Dans le sillage de la poétique de René Nelli, il semble opérer une transmutation alchimique en purifiant, en quelque sorte, l'élément linguistique par le biais d'une flamme verbale qui est image mais aussi rythme, combustion avant tout de substantifs, et allitération à la recherche de la substance. Jean-Claude Forêt, lui, a été depuis le début de son périple occitan lecteur et narrateur d'une langue géologique, langue-sédiment – diachronie – liée au grand livre de la nature, le livre des évidences cachées, tout comme au registre des faits et gestes humains passés et oubliés. Chez lui la langue est instrument d'exploration en profondeur, d'investigation et pénétration du réel, de redénomination et donc de résurrection du monde environnant, les *garrigues* reçues en dot avec la langue occitane. Pour Philippe Angelot le temps est avant tout sensation et mouvement, le temps par conséquent de la mutation continue, du devenir, du présent instable inscrit, enfermé dans des termes que nous pourrions appeler alors « verbosubstantifs » – pulsation infinitésimale élevée pourtant à l'unité du ciel, de la mer, du soleil. Chez Jacques Privat c'est la respiration qui scande le rythme poétique. La verticalité – manifeste également sur le plan visuel – de son écriture, est vélocité de lecture et d'élocution, et l'unité du vers est ici minimale, presque réduite au morphème : le mot est alors creusé, évidé, « désyntaxisé », dénudé. Olivier Lamarque revient au

temps sémantique, en l'inscrivant dans un rythme dont la distribution dans l'espace de la page se rapproche formellement de la poétique de la raréfaction d'un Jean-Pierre Tardif. Comme Privat, Lamarque semble suggérer une ascèse et solliciter le souvenir originel, à travers la transcendance et le court-circuit de la linéarité temporelle, tout comme dans la dilatation d'un temps autre, celui de l'instant – temps fractal. Dominique Decomps aussi évoque le temps des commencements, de l'origine, du premier souffle, puis le durcissement et le silence du passage, et enfin celui de la nouvelle germination et de la renaissance. Roland Pécout célèbre, une fois de plus pour ce qui le concerne, le voyage, le mouvement, voyage et mouvement nécessaires, nomadisme réel de populations réellement connues, à travers un contact direct. La poétique de Pécout est celle de la rencontre, point d'union et de concentration de l'espace et du temps. Dans les textes de Bruno Martin le temps est présent aussi sous forme de montre-bracelet, d'horaire, de chaîne temporelle dont l'auteur sélectionne des maillons, des moments d'attente, d'écoute, d'observation, parvenant ainsi à exprimer ce qui est, sur le seuil même de l'oubli qui rend l'image à l'indéfini. Entre passé et futur, espaces-temps voués à une perspective entravée, le présent peut être celui du rêve angoissé chez Albin Bonnet. Mais ce malaise porte en lui, ici aussi, la conscience d'un lieu de lumière, citadelle du présent. Sylvain Chabaud également parle de lumière et d'obscurité, de la dimension humaine composée des deux éléments, et de la nécessité de considérer l'homme, et la femme, dans leur profondeur et leur pleine – voire érotique – manifestation. Encore une fois, la toile de fond de cet amour, de cette tendance à l'union, est le mouvement cosmique d'une *eterna recomençanca*².

Ici et maintenant. Alors, ici et maintenant, que chacun s'autorise donc son propre parcours, dans la liberté de s'inventer son Occitanie intérieure au contact de cette matière vivante, de cette matière première qui, ne l'oublions pas, est avant tout, comme l'a dit Robert Lafont, un « banquet partagé d'esprit ou d'âme ».

² « Éternel recommencement ».

L'enseignement des langues de France hors de France : le cas de la Faculté de Sciences politiques de l'Université de Teramo (2005)

1. *Considérations préalables*

À l'heure où la réflexion en France sur les langues de France mûrit (DGLFLF, 2001 ; Premières Assises nationales des langues de France, 2003) et se dote de quelques outils précieux et de référence¹ – et lorsqu'on assiste même en Italie à un éveil de l'intérêt pour ce sujet² – la présente communication se propose d'illustrer le travail, les choix d'investigation, les actions pédagogiques et autres que l'on mène ou que l'on entend mener, chez nous (à l'université de Teramo), autour de ce thème.

Or, comme il s'agit bien d'un éventail d'actions agencées autant que possible les unes avec les autres, c'est-à-dire d'une *stratégie culturelle*, nous devons obligatoirement réfléchir d'abord sur notre *rapport à l'idéologie*, aux idéologies linguistiques et de linguistique qui piègent bien souvent tout discours et toute action concernant les langues de France (en particulier, et les langues minoritaires plus en général) – idéologies auxquelles il est pourtant très difficile sinon impossible d'échapper. Bien entendu, on aborde là un sujet très vaste et complexe, qu'on est loin d'avoir résolu, et d'ailleurs on n'a nullement la prétention ici de le traiter de façon systématique ni exhaustive – d'ailleurs, d'autres fort mieux placés que nous pourraient, ici-même³, le faire. Nous nous en tiendrons à notre discours, qui n'engage que nous, dans l'espoir que cette rencontre puisse établir de fécondes collaborations transfrontalières et de nouveaux réseaux de recher-

¹ Cfr. Bernard CERQUIGLINI (sous la direction de), *Les langues de France*, Textes rassemblés par Michel Alessio et Jean Sibille, PUF, Paris 2003.

² Éveil témoigné, entre autres, par la toute récente publication du livre de vulgarisation de Francesco Paolo Alexandre MADONIA, *Le lingue di Francia*, Carocci (« Le Bussole »), Roma 2005. Ce volume est sorti le 29 avril dernier, et est très différent par rapport à l'ouvrage dirigé par Cerquiglini, car il est très mince et vise à donner un aperçu à caractère d'abord historique.

³ [On fait bien entendu allusion ici aux séances du colloque AULF (« Politique linguistique et enseignement des langues de France », Toulouse, 26-27 mai 2005) à l'occasion duquel cette communication fut lue].

che. Il est enfin nécessaire de préciser que l'on se bornera, le long de cet exposé, à examiner presque exclusivement le cas de l'occitan (par économie d'espace, parce que langue minoritaire commune aux territoires français et italien, et surtout parce qu'il s'agit de la langue de France que nous connaissons le mieux).

2. *Les raidissements idéologiques parasitant le discours sur les langues de France*

Posons le cadre de notre travail : un laboratoire-observatoire fort stimulant, et peut-être inattendu, vu qu'il ne s'agit pas, à proprement parler, d'un laboratoire de linguistique, puisque c'est au sein d'une Faculté italienne de Sciences Politiques que nous déployons nos actions – en tant que titulaire de l'enseignement, faut-il le préciser, de « Langue et Traduction - Langue Française ». Il ne s'agit pas non plus d'un contexte territorial impliqué dans des enjeux importants de politique linguistique, encore moins touché ou concerné de près par des langues de France ou d'ailleurs (Teramo, le siège de notre Université, est une petite ville du centre-sud de la Péninsule, éloignée des frontières d'état aussi bien que des îles linguistiques allophones). En empruntant la terminologie à Robert Lafont, il nous échoit, et nous l'acceptons bien, de travailler « à la périphérie » sur des contenus « périphériques »⁴ : de là peut-être l'intérêt du laboratoire, à savoir sa potentielle déprise idéologique et sa naturelle vocation à l'observation. Or, qu'est-ce que l'on observe de là-bas au sujet des langues régionales ? On observe, entre autres, des *raidissements idéologiques* parasitant le discours sur les langues de France, dont certains ont vieilli et ne survivent qu'à un stade résiduel, d'autres par contre sont bien vivants et en très bonne santé – d'autres encore paraissent typiquement français. Notre analyse vise à les reconnaître afin que notre action en résulte délivrée autant que possible en vue d'un balisage fonctionnel de notre stratégie culturelle. Dans ce but, on va suggérer de suite pour chacun d'entre eux une ou plusieurs démarches d'analyse et pédagogiques destinées à le contrecarrer, et cela sans pour le moment considérer que notre action se déroulera en Italie – donc sous des contraintes politiques et culturelles assez différentes par rapport à la France. Il y a, dans nos tentatives de ré-

⁴ Cfr. Robert LAFONT, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997.

ponse aux problèmes tour à tour soulevés, déjà l'amorce de notre programme de travail.

Ces raidissements idéologiques (et les quelques « antidotes » qui s'y rattachent, introduits dans le texte par le symbole > par clarté d'exposition), posant ou découlant de problèmes souvent fort controversés, en voici une courte et pourtant assez satisfaisante liste :

2.1 La pathologie de l'espace, ou le double dévoiement du rapport à la terre

Le lien entre la terre, la langue et l'homme, lien incontournable qui a d'ailleurs poussé bien des auteurs à écrire, par exemple, en occitan⁵, rapport sur lequel on peut donc miser dans la perspective d'une pédagogie sociale⁶, se trouve en double danger de dévoiement :

- a) d'une part, ce lien peut virer au dogme, à l'idéal édénique : exemple en est la doctrine ethniste. Nous en avons discuté avec Ben Vautier il y a quelques années, le projet originnaire n'a pas évolué substantiellement. Plus en général, nous estimons qu'une rigide congruence entre langues, hommes et territoires puisse non seulement être dangereuse outre que contraire aux dynami-

⁵ Parmi les nombreux témoignages en ce sens, on retiendra celui, très explicite, de Philippe Angelot : « Nasquèri en 1955 en banlega Parisènca. Ma familha se veniá del Peiregòrd, de Brageirac en Dordonha. Parlavan Occitan, mos parent-grands puèi qu'èra lora lenga mairala e francès pel biais de l'escòla. Es pas qu'al licèu en 1969/1970, dins la granda bolegadissa de 1968 que tornèri descobrir la lenga occitana, puèi la siá literatura, Occitània... e las mías raïçes. Dempuèi 1976 vivi dins un vilatjon en Peiregòrd, trabalhí coma cap de servici dins una institucion psiquiátrica. Me podíai pas vivre aici sens reconquistar la lenga familiála. Es tanben en 1976 que rescontrèri lo Joan Pèire Tardiu e amb son ajuda publicuèri mos primiers poèmas dins la revista *Oc*. Escriví gaire mas aquel país, aqueles païsatges parlan, alenan en occitan emai se lo mond utiliza pus que lo francés. Se pòt pas comprendre aquel espaci sens la lenga occitana... » (Lettre inédite du 9 juillet 1997).

⁶ En Lombardie, à l'époque de la dévolution, cette idée s'est traduite en une pédagogie de la langue locale en phase avec une pédagogie de la terre. Cfr. L'article de Pierangela FIORANI, « Dialetto, piatti tipici, leggende », in *La Repubblica* (22 février 2003). En Italie fleurissent aujourd'hui les recherches et les actions de type sociologique financées par les gouvernements régionaux (POR) visant à restituer des marques d'identité locale aux tout jeunes aussi bien qu'aux adultes les plus démunis face aux malaises de la société contemporaine – et cela souvent en passant par une reconquête dialectale (qui ne va pas sans paradoxes au niveau de l'institution scolaire nationale).

ques actuelles de flux d'hommes et d'idées, mais aussi nuire aux différentes communautés linguistiques, car elles auraient tendance à se renfermer dans des sortes d'espaces-réserves, espaces donc figés. On s'aperçoit vite que cette radicalisation idéologique rejoint un des produits indirects de la diglossie, à savoir, dans le domaine occitan, ce qu'on a pu appeler, notamment au cours des années 70, la « folklorisation du pays ». > Dans ce sens, on peut en principe partager l'analyse que fait Guy Carcassonne dans son Rapport, lorsqu'il remarque : « Les langues, et leur localisation éventuelle, sont un produit de l'histoire, non de la nature. »⁷ ; on pourra donc proposer une démarche pédagogique ou d'analyse visant d'un côté à mettre en relief la complexité historique, les brassages de populations, les phénomènes liés aux migrations et les métissages linguistiques propres à toute langue ainsi qu'à toute communauté linguistique ; de l'autre côté on pourra travailler sur la littérature en langue régionale, telle l'occitane, en privilégiant les textes qui disent un monde autre et qui emploient des registres et des cadres peut-être inattendus, comme la science-fiction, le roman policier, la poésie à autonomie du signifiant etc. On s'attachera également à explorer les motivations (la « causida de la lenga ») de la part notamment des écrivains « d'adoption » qui, par leur présence même, déterritorialisent la littérature en langue régionale ;

- b) d'autre part, l'excès opposé, à savoir une séparation également rigide des trois éléments (humain, linguistique, territorial), est lui aussi à contrecarrer avec détermination. Cette séparation est prônée de façon très claire toujours chez Carcassonne (« ces trois notions qui doivent demeurer très distinctes, que sont un terroir, une langue et un peuple »), mais lorsque celui-ci justifie son argumentation la subjectivité l'emporte de loin sur l'objectivité (chose d'ailleurs très rare dans l'économie de son Rapport) : « [les langues] sont donc liées aux hommes, éventuellement à leurs institutions, non au sol – *nul n'a jamais entendu une*

⁷ Guy CARCASSONNE, *Étude sur la compatibilité entre la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires et la Constitution*, Rapport au Premier Ministre, La Documentation française, octobre 1998, § 9.

motte de terre parler français »⁸. Cette dernière phrase en particulier laisse deviner une dérive idéologique et une manipulation langagière au service d'un dessein précis, à savoir la conception « patrimonialiste » des langues de France – conception soutenue aussi par Bernard Cerquiglini⁹ – visant à déposséder de tout droit linguistique les locuteurs « régionaux » et en même temps, et par conséquent, via cette caution, à conclure à la compatibilité entre la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* et la Constitution française¹⁰. > Pour contrecarrer cette tendance on misera donc d'une part sur une pédagogie et une approche à la fois psycholinguistique et sociolinguistique visant à mettre en évidence les liens et les blocages intérieurs découlant d'une

⁸ *Ibid.* L'italique dans le texte est nôtre.

⁹ Cfr. Bernard CERQUIGLINI, *Les langues de la France. Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication*, avril 1999. On remarquera d'ailleurs que cette conception repose sur une notion, celle de la langue en tant qu'élément du « patrimoine », désormais largement reconnue et partagée, qui revint tant lors des Premières Assises nationales des langues de France (Paris, le 4 octobre 2003) que dans le *Rapport au Parlement sur l'emploi de la langue française 2004* (DGLFLF, 1^{er} octobre 2004): « Les langues régionales ont droit à une reconnaissance légitime comme éléments de notre patrimoine et vecteurs de création » (M. le Ministre de la Culture Renaud DONNEDIEU DE VABRES, « Avant-propos »), notion qui était d'ailleurs déjà *in nuce* dans le texte de la *Charte européenne* (« protéger et promouvoir les langues régionales ou minoritaires en tant qu'aspect menacé du patrimoine culturel européen », *Rapport explicatif*, p. 5).

¹⁰ « [Carcassonne et Cerquiglini] ont été jusqu'à affirmer qu'une langue n'est la propriété de personne, ni d'une région déterminée, ni d'une communauté, et "qu'elle n'existe que dans le cerveau de ceux qui la parlent". Thèse évidemment assez surréaliste pour le linguiste : tout étudiant de linguistique, dès sa première année d'étude, sait qu'une langue – vivante – est d'abord une réalité sociale, un moyen de communication et le principal vecteur du lien social. Et donc que toute langue n'existe qu'en tant qu'elle est celle d'une communauté déterminée. [...] Leur approche "patrimonialiste" apparaît alors comme le seul artifice disponible pour tenter d'établir la compatibilité de la Charte européenne avec la Constitution française. Le moyen s'est révélé illusoire : le Conseil constitutionnel ne s'y est pas trompé car son avis signifie qu'il a bien perçu que reconnaître le droit à l'existence d'une langue, c'est reconnaître ipso facto les droits de la communauté qui la parle. D'où la censure logique dans le cadre de la Constitution actuelle. Les "Sages" du Palais Royal sont aussi de bons linguistes. », Salem CHAKER, « Quelques observations sur la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Un exercice pratique de glottopolitique », in Jérôme LENTIN - Antoine LONNET (éds.), *Mélanges David Cohen*, Maisonneuve & Larose, Paris 2003, p. 153.

bonne ou mauvaise conscience du lien entre soi et 1) le territoire (naturel), 2) le tissu (social) et 3) l'héritage (culturel) ; en particulier, on travaillera utilement sur des récits autobiographiques énonçant des impacts forts et profonds du sujet au contact de la langue¹¹. D'autre part, on pourra aborder celle-ci en tant que dispositif de marquage de l'espace et de la société en synchronie aussi bien qu'en diachronie : à travers, par exemple, les noms des lieux – toponymie – ainsi que les noms de métiers liés à la nature des lieux. On donnera un relief tout particulier, naturellement, à la parole individuelle disant tout cela¹².

¹¹ « Je [Robert Lafont] reviens à la grande manifestation de 1981, organisée par la CGT, juste avant l'élection de Mitterrand. J'ai parlé alors au Peyrou de Montpellier – devant combien de personnes ? La presse de gauche disait : cinquante mille, disons : entre quinze et vingt mille. En occitan. Dans un occitan assez facile, avec de bonnes grosses images affectives. L'impression fut étrange. À côté de moi, le Secrétaire Général de la CGT, Henri Krasucki. Il m'a dit : "As-tu vu ce qui s'est passé ? Cette fille, au premier rang, dès que tu as commencé à parler... Je n'avais jamais vu ça dans un meeting". Cette fille, alors que je parlais de politique en occitan, je lui avait flanqué dans la figure la parole de son père ou de son grand-père. Ça l'avait émue de façon profonde, ça lui avait ouvert la poitrine, le sujet. », Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, Ousitanio vivo, Venasca 1999, p. 176. On donne ici le texte original en français.

¹² Parmi les nombreux témoignages en ce sens, on fera juste mention de celui que généreusement nous a écrit le musicien Gaël Hemery : « Même si le provençal n'est pas [ma] langue maternelle, elle n'en est pas pour autant une langue étrangère. Mon arrière-grand-père originaire de Vallabrègues (Gard) fut le dernier Verganier (celui qui travaille l'osier) de la provence [sic] rhodanienne. De plus, ma grand-mère et plusieurs de mes grand-tantes parlent le provençal couramment » (Lettre inédite du 3 juin 1997). On remarquera, en passant, la pratique féminine de la langue d'oc, ce qui ne va pas de soi (cfr. Robert LAFONT, « Stéréotypes dans l'enquête sociolinguistique », in *Lengas*, 7, 1980, pp. 79-85. Texte réédité in ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit., pp. 69-74).

2.2. Le syndrome du siège, ou le double embarras de la langue-culture française

L'approche « patrimonialiste », avec les restrictions qu'elle implique, n'est qu'une des conséquences de l'idée qu'une pleine reconnaissance des langues de France constituerait bel et bien une atteinte portée à l'idiome et à l'identité/unité nationaux, au moment où, par-dessus le marché, se joue l'énième « combat » contre le déferlement de la langue-culture anglo-américaine pour l'affirmation de l'identité française et francophone, et au moment où le système de l'État-nation semble s'effriter de plus en plus¹³. Il y a là à notre avis des enjeux très français, du moins en Italie on n'assiste pas à cette crispation si marquée¹⁴, preuve en est la ratification de la Loi n. 482 du 15 décembre 1999 (« Norme in materia di tutela delle minoranze linguistiche storiche »)¹⁵, sans doute inspirée en bonne mesure de la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires*¹⁶. > On pourra sortir de cette impasse en affirmant d'une part que la lutte en faveur de la diversité linguistique et culturelle doit être un engagement majeur concernant le sujet aussi bien que la communauté et que l'on ne peut pas le tenir par intermittence ou de façon unilatérale. On assiste d'ailleurs aujourd'hui, à tous les niveaux, à une dialectique féconde entre le global et le local : en ce sens, les histoires des langues-cultures régionales, leur stratégies d'existence et de survie, leurs enjeux identitaires mêmes, bref leurs questionnements peuvent apporter au patrimoine culturel et à la réflexion

¹³ [Preuve en est le discours confondant les instances des défenseurs des langues régionales avec celle du « communautarisme ». Cfr. *Respublica*, 408 (mardi 27 décembre 2005)].

¹⁴ Et cela même à l'heure où foisonnent les polémiques contre la réforme constitutionnelle de la dévolution, prônée par le gouvernement et soutenue notamment par la Lega Nord, et lorsque les rapports d'amitié avec les États-Unis et la complaisance à l'égard de leur hégémonie politique et culturelle traversent une passe délicate.

¹⁵ Loi devenue effective presque deux ans plus tard à travers le Décret présidentiel n. 345 (2 mai 2001) publié dans le J.O. du 13 septembre 2001 (« Regolamento di attuazione della legge 15 dicembre 1999, n. 482, recante norme di tutela delle minoranze linguistiche storiche »).

¹⁶ « In attuazione dell'articolo 6 della Costituzione e in armonia con i principi generali stabiliti dagli organismi europei e internazionali, la Repubblica tutela la lingua e la cultura delle popolazioni albanesi, catalane, germaniche, greche, slovènes et croates et de celles parlant le français, le franco-provençal, le friulan, le ladin, l'occitan et le sarde », Loi n. 482 du 15 décembre 1999 (« Norme in materia di tutela delle minoranze linguistiche storiche »), Art. 2.

politique français des outils et des ressources incontournables – richesses – pour évoluer et penser des démarches différentes afin de contrecarrer l'uniformisation, la mondialisation sauvages. Plus en détail, on pourra promouvoir une pédagogie du texte plurilingue ; illustrer les enjeux de la traduction à partir de ou vers une langue régionale vers ou à partir d'une langue « majoritaire » ou « véhiculaire » ; miser sur l'analyse littéraire ou sociolinguistique d'auteurs ou de sujets bilingues – en soulignant que, d'ailleurs, tout citoyen français est de toute façon et d'abord un sujet francophone, et que sa connaissance d'une langue régionale ne fait que se greffer sur cette compétence de la langue d'état. Bref, toute analyse et toute action pédagogique visant à mettre en discussion cette structure par enceintes concentriques « langue régionale / langue française / anglo-américain » seront les bienvenues.

2.3 Le fantasme de l'illettrisme, ou la langue-entrave

De fil en aiguille, un autre raidissement idéologique est véhiculé par l'idée que l'apprentissage d'une langue régionale entraverait chez l'enfant l'apprentissage correct de la langue de l'État, le français, souffrant ô combien aujourd'hui d'un illettrisme sournois et, paraît-il, galopant. > S'il est vrai que des fautes d'interférences sont aux aguets lorsque le sujet maîtrise deux langues assez proches (c'est bien évidemment surtout le cas du français et des langues de France d'origine romane), on pourra toujours tenir un discours plus approfondi et raffiné concernant non seulement les bienfaits cognitifs du bilinguisme, mais aussi, d'un point de vue pédagogique, la possibilité d'un éclairage mutuel d'entre deux langues proches. On tirera alors profit de récits d'auteurs ou locuteurs en langue régionale à propos de leur découverte de *la* langue : aussi bien la langue de l'endroit que la langue de l'état. D'ailleurs, la langue régionale n'est pas forcément qu'une langue « autre » ou « contre » ; elle peut être aussi une langue « sœur », capable de fonctionner en miroir de la langue officielle pour en dévoiler des aspects autrement opaques ou obscurs au natif. Et cela d'autant plus que les langues de France posent toutes de façon particulièrement urgente le problème de la normalisation orthographique, le rapport entre les lettres, les sons, les significations et les attaches étymologiques : rien de mieux que cette analyse des questionnements concernant la transcription d'une langue minoritaire très oralisée pour comprendre aussi

le sens de l'orthographe et le rapport morphophonémique du français courant, si souvent perçus (et déjà depuis presque un siècle et demi, à en croire les indignations de Paul Passy et consorts) comme bien absurdes¹⁷.

2.4 Le piège phonétique, ou la langue diminuée

Mais d'autre part, nous estimons détecter un autre raidissement idéologique lorsque, de façon plus « démocratique » et scientifique, on défend le rôle instrumental des langues de France en tant qu'initiation éventuelle à l'apprentissage de quelques langues étrangères – de par, notamment, un élargissement des compétences phonétiques : c'est un des propos tenus par Claude Hagège dans son ouvrage *L'enfant aux deux langues*¹⁸. D'après ce linguiste, en effet, on peut accepter et encourager l'enseignement des langues régionales dans la mesure où celles-ci présentent des phonèmes supplémentaires par rapport au français courant, supplément dont l'élève pourra profiter lors de l'apprentissage d'une ou plusieurs langues étrangères présentant un patrimoine phonétique semblable (en ce sens, l'occitan serait propédeutique à l'italien et à l'espagnol) > Il s'agit d'un propos qui repose bien évidemment sur des bases scientifiques, et qui a le mérite d'aborder l'aspect sonore des langues régionales sous un angle bien différent par rapport à celui, ethnotypiquement marqué, de l'*accent*. Pourtant, on ne saurait accepter l'idée que la valeur d'une pédagogie des langues de France soit réduite à cela, à savoir à de la gymnastique articuloire ! Les actions qui ont été déjà énoncées permettent de toutes façons de dépasser ces limites par trop étroites.

¹⁷ Pour un historique de ces questionnements on se reportera utilement à l'étude de Georg KREMnitz, « Le travail normatif en occitan », in Henri Boyer - Philippe GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001, pp. 21-42.

¹⁸ Claude HAGÈGE, *L'enfant aux deux langues*, Odile Jacob, Paris 1996.

2.5 L'interdit de science, ou la langue châtrée

Il s'agit là d'une vieille idée reçue qui, cependant, semble être encore bien portante, et qui renvoie en gros, de près ou de loin, à la notion, potentiellement dangereuse, de « génie des langues »¹⁹. On songera bien évidemment à Ernest Renan, lorsqu'il affirmait que « Toute sa vie, on aime à se rappeler la chanson en dialecte populaire dont on s'est amusé dans son enfance. Mais on ne fera jamais de science, de philosophie, d'économie politique en patois », affirmation reprise entre autres par le même Hagège dans l'épigraphe du chapitre de son bouquin *Le français, histoire d'un combat* consacré aux « luttes pour les langues régionales »²⁰. > Or, tout en reconnaissant le caractère dévalorisant de la dénomination de « patois », on rappellera d'abord, avec Lafont, les études et les enquêtes portant sur la performance diglossique générant « un discours sur la diglossie [...] où l'affrontement du français et de l'occitan est interprété en termes attendus [...] : exemples toujours les mêmes donnés de l'incapacité de l'occitan sur certains registres, et de l'incapacité du français sur d'autres »²¹. Et ceci malgré l'existence d'ouvrages scientifiques, techniques écrits en occitan : le stéréotype l'emporte, mais la méfiance à son égard, à l'heure de l'enseignement des langues régionales, devrait s'installer assez aisément chez l'apprenant. On rappellera également l'entreprise lexicographique menée de nos jours par Christian Rapin (où c'est du français que l'on part et c'est à l'occitan que l'on arrive) visant à offrir à « los que o desiran la possibilitat de viure en occitan e, subretot, d'incorporar a la cultura d'òc

¹⁹ Louis-Jean Calvet parle de *linguistique doxale* et de *savoir diffus*. « Je ne fais pas ici référence aux premières théories connues du langage [...], mais à un ensemble d'idées reçues, de jugements de valeur, d'opinions communément admises sur les "patois", le beau langage, le bon usage, etc. Ce savoir diffus a sa face pratique et sa face idéologique. Il commence, côté idéologique, par des assertions contrastives sur les langues, généralisations qui pouvaient servir de fondement à un certain racisme linguistique. Ainsi Charles Quint prétendait-il utiliser le français pour parler aux hommes, l'allemand pour parler aux chevaux et l'espagnol pour parler à Dieu. [...] Dans le cadre d'une culture donnée, ce savoir diffus peut également jouer le jeu de l'idéologie dominante, s'intégrer à certains projets politiques. », Louis-Jean CALVET, *Langue, corps, société*, Payot (« Langages et sociétés »), Paris 1979, pp. 18-19.

²⁰ Claude HAGÈGE, *Le français, histoire d'un combat*, Éditions Michel Hagège, Boulogne-Billancourt 1996, p. 119 (chapitre 8 : « Les luttes pour les langues régionales »).

²¹ Robert LAFONT, « La diglossie en pays occitan, ou le réel occulté » [1977], réédité in Robert LAFONT, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit., p. 27.

totis los concèptes e las realitats del monde actual e venidor. Al delai de la lenga, pausa las basas d'una societat entrepreneira, autonòma e pòstmodèrna »²² – entreprise récente dont l'esprit il faut faire pourtant remonter vraisemblablement au moins aux premières tentatives d'Antonin Perbosc et de Prosper Estieu²³. On pourra d'ailleurs évoquer les succès de l'« ingénierie linguistique » notamment en Afrique et en Asie, dont, bien évidemment, l'hébreu et le *babasa indonesia* inventé par le linguiste S.T. Alisjahbana²⁴.

2.6 Le flou de l'appellation, ou la langue sans nom

Il y a là un problème très complexe et délicat, car il ne concerne pas que la terminologie, la géographie linguistique ou la dialectologie. Pour ce, il nous échoit de l'aborder de près.

S'il faut protéger une langue régionale ou minoritaire, s'il faut lui reconnaître des droits, il faudra d'abord se soucier de sa dénomination, pour en tracer ses traits et ses confins. Or, le processus de nominalisation est souvent très risqué, car il peut engendrer d'autres raidissements idéologiques, et cela surtout lorsqu'il est question de domaines linguistiques bariolés, tel l'occitan. Une dénomination souhaitant embrasser toute l'aire linguistique de langue d'oc se heurte inévitablement aux variations et aux particularismes locaux, régionaux, ce qui peut susciter une réaction pouvant aller jusqu'au rapprochement des stratégies linguistiques et culturelles de la langue-culture interrégionale (dominée) à celles de la langue-

²² « il offre à ceux qui le désirent la possibilité de vivre en occitan et, surtout, d'incorporer dans la culture d'oc tous les concepts et les réalités du monde contemporain et à venir », Christian RAPIN, *Diccionari Francés-Occitan segon lo lengadocian*, Institut d'Estudis Occitans & Escòla Occitana d'Estiu, Mayenne 1991. Texte tiré de la quatrième de couverture de l'ouvrage. [Pour une analyse du renversement du statut de la langue occitane via les ouvrages lexicographiques bilingues (occitan/français et français/occitan), on se reportera au Chapitre 9].

²³ « Cal tornar à la lenga – o, per milhor dire, cal fargar la lenga novela, la lenga occitana viventa de nostre temps, per la fuzion de tots los elements utilizables conservats dins los parlars popularis. [...] pensam qu'al desus dels parlars popularis e de la literatura popularia cal edificar la lenga nacionala d'Occitania, la granda literatura occitana », Antonin PERBOSC, « Fòc nòu », in *Mont-Segur*, 12, 1904, pp. 114, 117. Cfr. Georg KREMNITZ, « Le travail normatif en occitan », cit.

²⁴ Cfr. Alessandro BAUSANI, « Lingua e democrazia », communication au colloque *Lingua e democrazia*, Gioventù Esperantista Romana, Roma 1976.

culture de l'état (dominante)²⁵. > On fera ici l'économie de ce débat, qui peut être d'ailleurs cerné de façon tout à fait satisfaisante à l'aide d'au moins quelques articles scientifiques majeurs s'échelonnant de la seconde moitié du XIX^e siècle : 1) Paul Meyer, « La langue romane du Midi de la France et ses différents noms »²⁶ ; à la seconde moitié du XX^e : 2) Joseph Salvat, « Provençal ou occitan ? »²⁷ ; jusqu'à l'actualité : 3) Philippe Gardy, « Les noms de l'occitan / nommer l'occitan »²⁸ et Jean Sibille, « L'occitan ou *langue d'oc* »²⁹. Les titres déjà de ces quelques contributions à caractère essentiellement philologique marquent la trajectoire d'une évolution sémantique : de l'indéfini de la « langue romane du Midi » au débat entre le « provençal » (terme issu de la tradition des études en philologie romane et ennobli par le génie de Mistral) et l'« occitan » (terme issu de la réflexion militante à l'orée de l'époque contemporaine), jusqu'à la normalisation du questionnement même chez Gardy. D'ailleurs, déjà la Loi Deixonne de 1951 a entériné, en France, l'emploi du terme « occitan »³⁰.

D'autre part, un aperçu également rapide de ce même débat du point de vue de la communauté scientifique italienne est sans doute en mesure de l'éclairer davantage : on remarquera qu'une prestigieuse tradition d'études

²⁵ « Je dois vous préciser que, comme l'immense majorité de mes compatriotes provençaux, je considère que ma langue, que j'appelle "provençal" [...] est une langue distincte et que l'ensemble d'oc est une famille de langues différentes. [...] Je perçois l'approche globalisante dite "occitaniste" (et le nom même "occitan") comme une tentative néo-jacobine d'absorption illégitime du provençal, contraire aux pratiques effectives et aux vœux des Provençaux. ». Ce texte est tiré d'une lettre inédite que Philippe Blanchet voulut bien nous adresser le 15 juillet 1997, et dont nous tenons toujours à le remercier.

²⁶ Paul MEYER, « La langue romane du Midi de la France et ses différents noms », in *Annales du Midi*, 1, janvier 1879, pp. 1-15. Il s'agit du texte d'une leçon d'ouverture du Collège de France faite quelques années auparavant.

²⁷ Joseph SALVAT, « Provençal ou occitan ? », in *Annales du Midi*, 66, pp. 229-241.

²⁸ Philippe GARDY, « Les noms de l'occitan / nommer l'occitan », in Henri BOYER - PHILIPPE GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, cit., pp. 43-60.

²⁹ Jean SIBILLE, « L'occitan ou *langue d'oc* », in Bernard CERQUIGLINI (éd.), *Les langues de France*, cit. Cfr. le paragraphe « Nom de la langue, graphie », pp. 177-179.

³⁰ En effet, dans ce texte l'on parle bien de « langue, [...] littérature, [...] histoire occitanes » en tant que disciplines à enseigner « dans chacune des universités d'Aix-en-Provence, Montpellier et Toulouse », Loi n° 51-48 du 11 janvier 1951 relative à l'enseignement des langues et dialectes locaux (Loi Deixonne), Article 11-d.

philologiques fait souvent obstacle, chez nous, au plein essor d'une culture contemporaine des langues de France, notamment celles du Midi, les langues romanes. Preuve en est que chez nous l'on parle encore aujourd'hui fréquemment de « lingua e letteratura provenzale », tout en se référant à l'ensemble du domaine occitan. En effet, un court historique des noms et des adjectifs relatifs à l'Occitanie employés en Italie est très parlant. En 1958 Alberto Del Monte, philologue roman, dans sa *Storia della letteratura provenzale moderna* emploie encore le désignant « provenzale » et refuse résolument tant « occitanico » qu'« occitan », qu'il estime « polémiques »³¹. Douze ans plus tard, en 1970, Fausta Garavini, dès le début de l'avant-propos de son volume *La letteratura occitanica moderna*, souligne la nécessité d'éclaircir l'ambiguïté terminologique du couple « Provenza »/« provenzale » et invite à passer au couple « Occitania »/« occitanico/a », plus apte à dési-

³¹ « Si premetta che la polemica sul nome esatto con cui definire la letteratura in lingua d'oc medievale, rimane anche per quanto riguarda quella moderna. E come per quella è prevalso il termine di “provenzale”, così per questa s'è preferito l'attributo di “neo-provenzale”, all'altro, polemico, di “occitano” od “occitanico”, essendo gli altri nomi inaccettabili o inaccettati. » (« On précisera tout d'abord que la polémique concernant le nom exact à utiliser pour définir la littérature médiévale en langue d'oc demeure également en ce qui concerne la moderne. Et comme pour celle-là a prévalu le désignant “provençal”, de la même manière pour celle-ci on a préféré le désignant “néoprovençal” à l'autre, polémique, “occitan” ou “occitanique”, les autres noms étant inacceptables ou non acceptés. »), Alberto DEL MONTE, *Storia della letteratura provenzale moderna*, Nuova Accademia Editrice (« Storia delle letterature di tutto il mondo »), Milano 1958, p. 129 (« Nota bibliografica »). On observera le double emploi du terme « polémique », comme substantif et comme adjectif. On se demandera d'ailleurs pourquoi – et pour qui, vu que Del Monte devait sans aucun doute connaître la Loi Deixonne. On comprendrait une polémique relative au nom de la variété provençale, polémique qui d'ailleurs est loin d'être close même aujourd'hui, mais le chercheur traite de l'ensemble d'oc et donc la dénomination « provenzale » est sans aucun doute abusive. On peut donc estimer que la polémique dont parlait à son époque Del Monte, et d'autant plus qu'il établit une comparaison avec la querelle des médiévistes, se greffait d'une part sur une représentation et sur une approche fondamentalement philologique de la langue d'oc, en tant que prolongement d'une langue-culture du passé ; et, d'autre part, sa permanence nous paraît aujourd'hui l'indice d'une distance considérable entre la recherche universitaire italienne et la revendication occitane, à savoir l'actualité de cette langue et de cette littérature. On remarquera d'ailleurs que Del Monte, qui propose des traductions de Mistral et Aubanel en annexe à son livre, tout en citant Lafont à deux reprises dans le texte, ne cite pas dans sa bibliographie l'ouvrage de 1954 de celui-ci, pourtant fondamental, *Mistral ou l'illusion*. Cet oubli nous paraît significatif et assez parlant.

gner l'ensemble du territoire d'oc³². Vingt ans après, Franco Brevini, quant à lui, oscille assez curieusement entre « occitanico », désignant davantage territorial, et « provenzale », désignant davantage linguistique³³. Quant à nous, en 1999, lorsque approchait la publication de notre modeste *Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, la maison d'édition, militante (Ousitanio vivo), nous pressa de remplacer, partout dans le texte et dès le titre du volume, « occitanico/a » par « occitano/a », et cela justement pour se démarquer de la terminologie employée notamment par les dialectologues et les philologues³⁴. Finalement, pour l'Italie on se reportera à une statistique assez grossière issue tout simplement de l'internet, dont les résultats sont présentés dans l'encadré ci-dessous (substantifs et adjectifs confondus) :

³² « Ad introdurre questa breve storia della Letteratura occitanica moderna sarà innanzi tutto da chiarire un problema di terminologia. Si suole infatti impropriamente definire la letteratura in lingua d'oc come letteratura "provenzale", termine ambiguo indifferentemente applicato al complesso dei dialetti di tutta la Francia meridionale, ai dialetti della Provenza, all'antica lingua dei trovatori o alla lingua letteraria dei poeti d'oc moderni (la cui produzione si indica appunto come letteratura neo-provenzale). A dissipare tale equivoco si usa qui il termine Occitania, e conseguentemente letteratura d'oc o occitanica, per l'insieme del territorio di lingua d'oc, definendo letteratura provenzale unicamente quella sviluppatasi nella Provenza propriamente detta. » (« En introduisant cette brève histoire de la littérature occitanique moderne il faut tout d'abord éclaircir un problème terminologique. On a en effet l'habitude de nommer, abusivement, la littérature en langue d'oc littérature "provençale", terme ambigu appliqué indifféremment à l'ensemble des dialectes de toute la France méridionale, aux dialectes de la Provence, à l'ancienne langue des troubadours ou à la langue littéraire des poètes d'oc modernes (dont la production relève alors de la littérature néoprovençale). Afin de dissiper cette équivoque on emploie ici le terme Occitania, et par conséquent littérature d'oc ou occitanique, pour l'ensemble du territoire de langue d'oc, en ne définissant littérature provençale que celle qui s'est développée dans la Provence proprement dite »), Fausta GARAVINI, *La letteratura occitanica moderna*, Sansoni-Accademia (« Le letterature del mondo »), Firenze-Milano 1970, p. 5. La traduction en français est nôtre.

³³ Franco BREVINI, *Le parole perdute. Dialetti e poesia nel nostro secolo*, Einaudi (« Piccola Biblioteca Einaudi », 533), Torino 1990, p. 327.

³⁴ Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, cit.

<Occitano/a> : 57.700+12.100, soit 69.800 pages web.
 <Provenzale> : 62.600 pages web;
 <Occitanico/a> : 291+476, soit 767 pages web;

Données tirées de www.google.it.

Mise à jour : le 9 mai 2005, 16:45

Bien entendu, cette simple donnée ne permet pas d'analyser de près les cas pertinents (par exemple, lorsque le désignant « provenzale » ne se réfère pas qu'à la Provence, mais à l'ensemble d'oc) ; elle est pourtant déjà significative si l'on considère le faible nombre d'occurrences de « occitanico/a »³⁵, désignant vraisemblablement majoritaire jusqu'à il y a une dizaine d'années – d'ailleurs, on parle bien de « occitano » à l'article 2 de la Loi n.482/99³⁶.

En résumant, le désignant « occitan/e » / « occitano/a » s'impose aujourd'hui, et cela non seulement dans la langue courante, mais aussi à un niveau juridique – même si le sens qu'on lui attribue en France est sensiblement différent par rapport à celui qu'on lui attribue en Italie. Pour que cette dénomination ne soit pas à l'origine de conflits internes, on pourra en accentuer : 1) sa valeur étymologique : l'Occitanie est un espace désigné non pas par le nom d'une population (telle les francs pour la France,

³⁵ Il existerait aussi la possibilité de nommer la langue par les désignants « occitanique » et « occitanien » (correspondant à l'italien « occitanico ») mais ces termes, jadis employés, sont aujourd'hui, et depuis un bon moment, décidément obsolets.

³⁶ « la Repubblica tutela la lingua e la cultura delle popolazioni albanesi, catalane, germaniche, greche, slovene e croate e di quelle parlanti il francese, il franco-provenzale, il friulano, il ladino, l'occitano e il sardo », Loi n. 482 du 15 décembre 1999, cit., Art. 2. Outre la mention de la langue occitane (qui est d'ailleurs remarquable, vu la contiguïté territoriale des vallées occitanes avec la région Provence, ce qui aurait pu entraîner, ou du moins encourager, l'emploi du terme « provenzale »), ce qui retient notre attention, en lisant ces lignes, est la très subtile, presque imperceptible mais cependant foncière distinction entre une tutelle des populations et une tutelle des langues, ou plutôt entre des communautés où il y a coïncidence de langue et de population et des communautés, où, par delà toute identification ethnique, l'on parle simplement une « langue minoritaire », dont l'occitan. Il y aurait donc lieu d'établir une différence entre 1) des populations minoritaires et 2) des minorités linguistiques, ce qui, bien évidemment, ne va pas sans embarras. On remarquera d'ailleurs l'inclusion de la langue française, ce qui exclut le critère de la défense des langues menacés [critère tranchant par contre chez Carcassonne, cfr. Guy CARCASSONNE, *Étude sur la compatibilité* [...], cit. (« VI – Conclusion »)].

les allemands pour l'Allemagne, les *hispani* pour l'Espagne etc.) mais par le nom même de la langue – or, ce nom permet de penser à l'occitan en tant que « langue du oui », donc de l'ouverture³⁷ ; 2) son enracinement historique : comme le démontrait déjà Paul Meyer³⁸, le désignant « [lingua] occitana », en latin diplomatique, remonte au moins à la fin du treizième siècle, et donc n'est nullement la fabrication *ex-nihilo* de militants contemporains ; 3) ses avantages pratiques : comme un historique comparé démontre qu'aucun des désignants possibles de la langue d'oc ne peut revendiquer un droit spécial sur les autres, cela impose des choix bien plus fonctionnels qu'idéologiques (il va sans dire, ce fonctionnalisme relève à son tour d'une idéologie, et d'une *stratégie*, celle de l'ouverture...) ; 4) son caractère inclusif, non exclusif : à la rigueur, « occitan » peut comprendre aisément aussi bien « gascon » que « provençal » ou « auvergnat », alors que ces désignants ne peuvent que renvoyer à des réalités, à des variétés locales.

3. *L'écrit et le cri, ou la distance entre la science et la militance. Notre programme*

En dernier lieu, on abordera un problème qui est, en quelque sorte, la conséquence de la non résolution des précédents : le refus de la part de bien des militants des langues-cultures régionales d'accepter une analyse rationnelle, scientifique, des conditions d'usage ainsi que de la diffusion réelle de leur langue. Ce conflit justifie la remarque de Cerquiglino placée en début de son Rapport : « La mission confiée au rapporteur, telle qu'il l'a comprise, concerne les savants, et non les militants »³⁹, observation qui, à son tour, affermit une différence et une séparation (science *vs* militance) qui, en fait, est loin d'être indiscutable et rigoureuse – comme d'ailleurs le témoigne le fait que bien des spécialistes comptent également parmi les militants les plus actifs. Toujours est-il que, au cours de ces quelques onze ans d'étude et de fréquentation de l'Occitanie et, plus en général, des minorités linguistiques d'Europe, nous pouvons affirmer que

³⁷ Cfr. Giovanni AGRESTI, « La langue du oui : l'occitan par-dessus les frontières », in AA.VV., *Universitat Occitana d'Estiu. Actes de l'université d'été 2000-2001*, MARPOC – IEO 30, Nîmes 2003, pp. 182-196 [Cfr. Chapitre 5].

³⁸ Paul MEYER, *op. cit.*, p. 11.

³⁹ Bernard CERQUIGLINO, *Les langues de la France*, cit.

très souvent le chercheur universitaire est perçu sous un angle négatif de la part du militant. Très souvent on reproche au monde universitaire un manque de « prise directe » avec les enjeux sociaux, psychologiques, culturels propres aux minorités linguistiques. En particulier, de la correspondance que nous avons accumulée, des discours enregistrés, des avis et des opinions recueillis au fil des années, l'idée que le chercheur universitaire n'attend que la mort des langues pour pouvoir les étudier n'est certes pas rare ; bien au contraire, elle revient avec une insistance considérable (à cause peut-être d'une conception structuraliste outre que philologique de la recherche en linguistique, jadis majoritaire mais faisant place de plus en plus aujourd'hui à des linguistiques de la *parole*). Il y a là donc une réflexion incontournable à mener qui nous concerne aussi, en tant que chercheur et en tant que militant (quoique modéré) – et qui concerne bien évidemment le balisage de notre stratégie culturelle.

Cette réflexion doit considérer les problèmes posés par la distance entre 1) la recherche scientifique, 2) la militance et 3) la relative communauté linguistique, les locuteurs (et notamment les locuteurs primaires), car toute distance implique et engendre un problème de langage : il s'agira de voir comment ces trois composantes s'intègrent et réagissent les unes par rapport aux autres, et quelles idées générales concernant les langues régionales ces interactions sont en mesure d'engendrer à leur tour.

Notre réflexion devra bien entendu s'appuyer sur des études autorisées. La leçon est d'ailleurs déjà bien vieille : elle remonte au moins au 15 juillet 1951, lorsque le fondateur de la sociolinguistique occitane, Robert Lafont, à l'époque jeune Secrétaire général, proposa à l'Assemblée générale de l'Institut d'Études Occitanes, réunie pour l'occasion à Marseille, la réalisation d'une enquête portant sur « les conditions et les méthodes d'une étude *rationnelle* du comportement linguistique des Occitans »⁴⁰. Vu

⁴⁰ Cfr. Robert LAFONT, « Le sens, la portée et les moyens de notre revendication linguistique », in *Annales de l'IEO*, 15 août 1951, texte qui a à son tour engendré l'article de ID., « Remarques sur les conditions et les méthodes d'une étude rationnelle du comportement linguistique des Occitans », d'abord publié dans les *Annales de l'IEO*, 11 (1952), pp. 41-45 et ensuite traduit par Dieter Kattenbusch [« Bemerkungen zu den Voraussetzungen und Methoden einer sinnvollen Untersuchung des Sprachverhaltens der Okzitanen », publié dans Georg KREMnitz (éd.), *Entfremdung, Selbstbefreiung und Norm, Texte aus der okzitanischen Soziolinguistik*, Gunter Narr, Tübingen 1984, pp. 34-39]. Plus récemment, ce texte a été réédité dans Robert LAFONT, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit., pp. 11-17.

l'échec que cette entreprise dut essayer à l'époque (et lors de ses reformulations, en 1972 et en 1980) et lu le récit qu'en fait Lafont lui-même quelques trente-sept ans plus tard⁴¹, l'accent doit bien être posé sur l'adjectif « rationnelle » (d'où notre italique dans le texte) ! L'analyse rationnelle faisant l'état des lieux a donc été fuie longtemps en Occitanie par les occitans eux-mêmes, mais aujourd'hui on peut être d'accord avec Lafont lorsqu'il affirme « qu'une histoire sociolinguistique de l'occitan peut être maintenant menée à bien, et d'abord *conçue* »⁴². Or, de toute évidence, c'est l'Université (et notamment celle de Montpellier) qui accueillit jadis et accueille aujourd'hui les instances de « militance rationnelle » des occitanistes souhaitant sortir et sortir encore du mythe méridional (fabriqué en bonne mesure, en retour, par la diglossie elle-même) et poser donc des jalons de réel afin de poursuivre l'aventure, la reconquête de réel de la part de l'Occitanie. Cela dit, il est très difficile, sinon impossible voire abusif, d'étalonner une démarche proprement *universitaire* au sujet de la défense et illustration des langues de France : c'est que l'université n'est nullement dépositaire *ipso facto* d'une démarche proche de celle des gens qui vivent et sont habités par leur condition de représentants d'une communauté « minoritaire ». Ni la démarche est toujours la même pour tous les universitaires, ni le rationnel peut tout expliquer...

*

En conclusion, le dialogue entre la science, la militance et la communauté des locuteurs se poursuivra, en polyphonie, ce qui est tout à fait souhaitable – pourvu que ce soit un vrai dialogue ! Le repérage des raidissements idéologiques que l'on vient d'analyser devrait contribuer à réduire les distances les séparant, pour que ces trois composantes puissent mieux se

⁴¹ « Qu'il me soit permis de dire, selon une conviction assurée de preuves et en suivant les enseignements de l'analyse, que la diglossie elle-même s'est longuement (trente ans) exprimée dans l'occitanisme. Dans un conflit, la dominance fabrique toujours les "acteurs de l'occultation" qui lui sont nécessaires ; l'affirmation identitaire close est partout et toujours la couverture des progrès de l'aliénation. Les psychanalystes parleraient de résistance à la cure », Robert LAFONT, « Trente ans de sociolinguistique occitane (sauvage ou institutionnelle) », in *Lengas*, 25 (1989), pp. 13-25. Cet article a été réédité dans ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit., p. 34.

⁴² ID., « Postface », in Henri BOYER - PHILIPPE GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, cit., p. 463. En italique dans le texte.

comprendre mutuellement, jusqu'à se confondre – jusqu'à coïncider : cela pourrait alors signifier l'émancipation intellectuelle du sujet via sa pleine conscience de ses fonctions langagières, sa capacité de lire la société dans laquelle il vit et dans laquelle il exerce, au quotidien, sa faculté de langage. Notre programme de recherche et de pédagogie, à l'université de Teramo, s'organise autour de ces enjeux majeurs. L'analyse des contraintes multiples qui fonctionnent dans la psyché du locuteur d'une langue minoritaire ainsi qu'au sein de sa communauté linguistique imposent un regard également multiple de la part du linguiste : ce qui l'amène à chercher le soutien et à demander l'avis du sociologue, du juriste, de l'historien, du démographe, du politologue, du géographe : autant de figures qui composent le panorama d'une faculté de Sciences politiques comme celle où nous travaillons actuellement. C'est dans ce sens et dans cet esprit de recherche interdisciplinaire que nous comptons orienter nos choix et concentrer nos efforts.

Annexe 1

Articulation des actions en faveur de la connaissance des langues de France

Ces activités sont axées sur quelques « moments » majeurs :

1. la vérification de l'apport de la conscience « militante » occitane à l'articulation et à l'aménagement géolinguistique de l'espace français et européen – la langue occitane étant une interface et un pivot des langues romanes, elle peut bien constituer non seulement une clé précieuse en vue de la compréhension et de la pédagogie de celles-ci, mais également une page d'histoire méconnue et en mesure d'enseigner bien des choses au sujet des droits (violés) des minorités linguistiques ;
2. l'approfondissement des aspects sociologiques / sociolinguistiques ainsi que politiques liés aux problèmes des minorités linguistiques, et notamment celles de France, à travers l'assignation de plusieurs mémoires de maîtrise visant à aborder et éclaircir quelques sujets spécifiques, dont :
 - le rôle de la langue-culture régionale au sein des mouvements altermondialistes (Giovanna Manilla, *La ricerca dell'identità nel tempo della globalizzazione : il caso dell'Università Occitana d'Estiu di Nîmes, 1976-2004*) ;
 - le débat autour de la *Charte européenne des langues régionales* (Alessandra Montanino, *Il dibattito sulla Charte européenne des langues régionales ou minoritaires in Francia e in Italia*) ;
 - les rapports entre démarche de recherche en linguistique et idéologie militante (Federica Di Giosia, *Teoria linguistica e pensiero politico in Robert Lafont*) ;
3. la rencontre directe et l'apprentissage sur place de la langue-culture occitane et de ses acteurs de la part des étudiants de Teramo (comme lors de l'Université Occitane d'Été 2004), rencontre s'entrechoquant avec leur motivation personnelle et, bien

sûr, leur représentation de départ de la culture « régionale » française ;

4. la publication d'une collection d'études linguistiques multilingues, *l(i^a)ng(l^a)a(i^s)es*, concernant, aussi, la langue occitane observée à travers une méthode nouvelle d'analyse du discours social et politique, la méthode des « configurations relationnelles » – dans le cadre d'une stratégie de raccord entre le linguistique et l'historique, le politique et le sociologique ;
5. le projet de création d'un observatoire sur les langues d'Europe et les minorités linguistiques européennes (CILRE), grâce à la connexion de notre Faculté avec le réseau de l'Eurolinguistique (mouvement international impulsé à la fin des années 90 par le groupe ELAMA de l'Université de Manheim) et le partenariat avec le Centre de documentation du BELMR (Bureau Européen pour les Langues Moins Répandues).

Annexe 2

*Ébauche du statut du CILRE***CILRE**

Centre International de documentation sur les Langues Régionales d'Europe

1. Emplacement

Le Centre International de documentation sur les Langues Régionales d'Europe (dorénavant CILRE) sera sis à l'Università degli Studi di Teramo et, plus particulièrement, du moins dans sa phase initiale, au Dipartimento di Teoria dei Sistemi e delle Organizzazioni (« Département de Théorie des Systèmes et des Organisations »), Campus Coste Sant'Agostino.

2. Structure

Pendant sa phase initiale, le CILRE sera simplement composé d'un local préposé au recueil, au catalogage (sur support informatique et sur papier) et à la consultation du matériel qui y est contenu.

*3. Gestion**3.1 Ressources humaines*

En ce qui concerne la gestion des espaces et des documents, les relations internationales ainsi que les initiatives d'étude ou de recherche (avec d'éventuelles publications), l'organisation d'événements (conférences, tables rondes, séminaires, congrès, présentations de volumes etc.) le CILRE dépendra des chaires de Langue Française et de Langue Anglaise (coordinateurs), et de celles de Langue Allemande et Langue Russe de la Faculté de Sciences Politiques.

3.2 Ressources financières

L'Université de Teramo ne devra soutenir aucun coût additionnel. Dans un premier temps, le travail d'aménagement du Centre dans les locaux préposés ainsi que sa gestion ordinaire seront effectués bénévolement par les sujets promoteurs de l'initiative. Ensuite, on essaiera d'obtenir des fi-

nancements locaux, nationaux, communautaires ou autres pour développer le Centre et ses activités, internes et extérieures.

3.3 Constitution du fonds de documents

Un fonds initial sera constitué par des donations de documents de différente nature (volumes, numéros de revues, lettres manuscrites, correspondances de courrier électronique, supports audio et vidéo etc.). Successivement le CILRE sera enrichi de matériels recueillis progressivement : principalement, à travers les envois de la part des auteurs, des organisations, des collègues et des autres partenaires italiens et étrangers sollicités par une publicité appropriée, diffusée à un niveau international, concernant le Centre et ses activités. À partir du moment où l'on disposera de financements, une partie de ceux-ci sera mise de côté, finalisée à l'achat d'œuvres rares ou pondéreuses (œuvres lexicographiques, atlas linguistiques etc.) ou à l'abonnement à des revues de grand intérêt. Naturellement, à tout moment, on essaiera de travailler en synergie avec les bibliothèques de l'Université et autres.

3.4 Site Internet

Le CILRE aura le support d'un site Internet, éventuellement accessible par un lien direct depuis d'autres sites, et d'abord celui de l'Université. En plus de contenir les mises à jour des données concernant le catalogue bibliographique du Centre, en permettant ainsi la consultation à distance, les compte rendus d'ouvrages récents, etc., le site offrira la possibilité de participer à différents forums de discussion portant, bien entendu, sur les différents thèmes rattachés, de près ou de loin, aux langues régionales ou minoritaires. L'exigence de disposer de ces forums multilingues naît de la constatation qu'il faut donner la parole aux personnes qui, militants ou de toutes façons concernés par une cause minoritaire, n'ont pas d'espaces, ou très peu, ou très confidentiels, pour s'exprimer et transmettre leurs idées. De plus, ces forums permettront de constituer des corpora originaux relevant du domaine de recherche appelé « studio delle rappresentazioni linguistiche e culturali/étude des représentations linguistiques et culturelles », des archives pouvant faire l'objet de recherches importantes et originales de la part de collègues et des étudiants.

4. Partenaires

Dès le début, un des partenaires du CILRE sera le Bureau européen pour les langues moins répandues (BELMR) de Bruxelles, actuellement géré par le Comité roman du Comité belge du BELMR même. D'autres partenaires seront progressivement contactés [comme par exemple le CIR-DOC (Centre Inter Régional de Documentation Occitane), ou la Cambra d'Oc pour la variété occitane piémontaise, la Generalitat de Catalunya pour le catalan, la Mesa para la normalización del andaluz, l'ELAMA en ce qui concerne le circuit de l'Eurolinguistique, etc.].

5. Objectifs

Le projet de constitution du CILRE naît de la volonté de permettre à une institution de recherche et de formation, telle que l'Università di Teramo, de disposer d'un centre de ressources qui puisse, dans le temps, donner lieu de manière rapide, économique et efficace à toute une série d'activités : de la simple sensibilisation des étudiants aux réalités autres et minoritaires d'Europe à l'élaboration de mémoires de maîtrise jusqu'au support de thèses de doctorat ; de la recherche interdisciplinaire (linguistique, sociologique, géographique et géopolitique, mais également historique et sans aucun doute juridique...) à l'organisation d'événements d'intérêt national et international.

Du déchirement linguistique à la mise en œuvre de projets : le CILRE de Teramo (2005)

Cet exposé se veut le premier volet d'une recherche et d'un projet d'envergure entamés il y a quelques mois et concernant un *corpus* significatif de langues minoritaires d'Europe. L'ampleur de ce projet d'investigation nous a amené à le concevoir au sein et à partir de la constitution d'un Centre International de documentation sur les Langues Régionales d'Europe (dorénavant CILRE), qui commencera à fonctionner dans les semaines qui suivent depuis son siège à l'Université de Teramo, en Italie.

Dans cette communication nous illustrerons en survol rapide les *objectifs* que l'on s'est donnés ainsi que la *démarche* à suivre, issue d'une hypothèse partagée sur le langage – et, en aval, sur les langues.

1. *Objectif structurel et objectif éthique du CILRE*

Ce Centre fonctionnera d'abord en « coupe », c'est-à-dire qu'il recueillera un nombre grandissant de documents de différente nature et qu'il sera de plus en plus en mesure de tisser et resserrer des réseaux de relations avec le plus grand nombre de partenaires – dont quelques-uns ont déjà commencé à dialoguer de près avec nous. À terme, notre *objectif structurel* est la mise en place d'un *lieu de recherche* destiné aux spécialistes de différentes disciplines croisant les enjeux des langues-cultures/sociétés minoritaires ainsi qu'aux étudiants issus de facultés même non linguistiques, outre qu'un *lieu de rencontre* propice notamment à la comparaison de différentes expériences régionales européennes en matière de (liste non exhaustive) :

- 1) découverte de l'identité linguistique individuelle au sein d'une langue-culture régionale ou minoritaire (dorénavant LRM);
- 2) stratégies a) d'intégration/assimilation des LRM à la langue d'État, et b) de différenciation des LRM par rapport à la langue d'État ;
- 3) caractères de la lutte politique et autre pour la reconnaissance officielle des LRM et caractères de l'argumentation a) en faveur des LRM, et b) contraire aux LRM ; de fil en aiguille,

- 4) lieux communs, déviations ou *raidissements idéologiques* liés, du côté de la langue-culture dominante aussi bien que de la langue-culture dominée, à la question de la langue¹ et notamment aux représentations de la langue et à la notion de « marché linguistique »².

¹ Nous avons tâché de dresser une première taxinomie critique des plus fréquents de ces raidissements idéologiques dans notre article « L'enseignement des langues de France hors de France : le cas de la faculté de Sciences Politiques de l'Université de Teramo », lu à l'occasion du récent Premier Colloque de l'Association Universitaire des Langues de France (AULF), « Politique linguistique et enseignement des langues de France » (Toulouse, 26-27 mai 2005). Nous avons également proposé pour chacun d'entre eux des voies pédagogiques pour les contrecarrer. Il s'agit, dans l'ordre, de : 1) et 2), « La pathologie de l'espace, ou le double dévoiement du rapport à la terre », à savoir la coïncidence exaspérée entre langue, territoire et nation ou bien, à l'opposé, la négation de tout rapport étroit entre ces trois composantes ; 3) « Le syndrome du siège, ou le double embarras de la langue-culture française », à savoir la posture crispée de la France, langue dominante et fermée vis-à-vis de ses langues régionales aussi parce que minoritaire et sur la défensive vis-à-vis de l'anglo-américain ; 4) « Le fantasme de l'illettrisme, ou la langue-entrave », c'est-à-dire que l'apprentissage chez l'enfant d'une LRM serait responsable d'une alphabétisation approximative en la langue de l'État ; 5) « Le piège phonétique, ou la langue diminuée », à savoir le fait de limiter les avantages d'un éventuel apprentissage d'une LRM à la simple acquisition de phonèmes absents dans le répertoire phonétique de la langue d'État, phonèmes qui pourront par contre revenir lors de l'apprentissage d'une langue étrangère de grande communication ; 6) « L'interdit de science, ou la langue châtrée », qui renvoie à l'idée qu'avec une LRM on ne peut pas tout faire ou exprimer, et d'abord de la science et des concepts abstraits ; 7) « Le flou de l'appellation, ou la langue sans nom », problème qui est celui de la reconnaissance d'un parler en tant que langue, ce qui présuppose le bien-fondé d'un nom et un accord généralisé sur ce nom – d'abord de la part des membres de la communauté linguistique minoritaire concernée – ; 8) « L'écrit et le cri, ou la distance entre la science et la militance », à savoir l'idée reçue d'après laquelle le chercheur se penchant sur une LRM ne serait pas en mesure d'en saisir les enjeux fonciers n'étant pas concerné de près car, s'il l'était, il cesserait de faire de la science pour ne faire que de l'idéologie militante. Les Actes du Premier Colloque AULF sont à ce jour encore inédits.

² Dans l'économie de notre discours la notion de « marché linguistique » renvoie en premier lieu à la hiérarchisation des langues d'après le critère des avantages instrumentaux qu'une « linguistique doxale » (Calvet) paraît attribuer à chaque idiome, avantages qui seraient aussi à la base de leur *prestige*. Cfr. Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris 1982. Or, nous proposons ici aussi d'autres valeurs (par exemple, la valeur cognitive réflexive, cfr. *infra*), justement non-doxales, qui modifient, voire renversent la donne du « marché linguistique ».

La comparaison et donc l'étude constante des LRM d'après ces quelques lignes directrices ou thèmes devraient produire d'abord des bases de données, des taxinomies des attitudes et des représentations et ensuite des outils herméneutiques, à savoir des clés de lecture d'un certain nombre de phénomènes (normatifs, revendicatifs, discriminatoires, affectifs, argumentatifs etc.) liés de près ou de loin aux minorités linguistico-culturelles. Ces clés pourraient éclairer à leur tour d'autres contextes minoritaires et, en dénichant dans les replis de la diglossie les réflexes piégés les plus fréquents, contribuer à leur épanouissement. C'est, en gros, notre *objectif éthique*.

Objectif structurel et objectif éthique du CILRE vont en fait de pair car, en amont de ces résultats si souhaitables, le choix des thèmes d'investigation ainsi que la modalité de traitement et d'exploitation des résultats découlent d'une même *hypothèse linguistique*, suffisamment large, dont nous nous devons de parler maintenant. Ensuite, toute hypothèse n'étant valable que si elle est validée par sa mise en œuvre, nous tâcherons dans une étude à venir de la vérifier et éventuellement modifier au contact de trois réalités minoritaires européennes – autant de spécimens: les langues-cultures occitane, andalouse et alsacienne.

2.1 *Déchirement linguistique et plurilinguisme*

Cette hypothèse on pourrait la désigner comme celle du « déchirement linguistique ». Elle en implique une autre : celle de sa résolution. Pour en esquisser la géométrie et les principes, et donc permettre de saisir la démarche et la philosophie du CILRE un peu plus en détail, il nous faut revenir à l'intitulé de ce Colloque³ ainsi qu'à quelques idées contenues dans les thèses de Pouchkine, qui de ce Colloque sont le soubassement. Il y a là deux filtres pour une même mise au point : toute migration (migration, émigration, immigration) pose le problème du rapport entre deux ou plusieurs communautés linguistico-culturelles, dont l'une est normalement en mesure d'exercer un pouvoir sur l'autre (ou les autres) – celle qui demande à être acceptée (émigration/immigration), ou plus simplement *celle*

³ « Migration of European languages and cultures – from the Russian rivers to the North Atlantic ».

qui arrive (migration)⁴. Toute migration pose donc, en s'y inscrivant, le problème du contact entre des minorités et des majorités⁵ et celui, plus général encore, de l'altérité. De ces contacts asymétriques, de ces chocs peuvent naître des déchirements linguistiques, individuels aussi bien que collectifs. Il est des thèmes récurrents dans les littératures en LRM où cette déchirure devient image, donc très parlante. C'est bien le cas du thème de l'« exil » : même chez lui, l'écrivain en LRM, tel un émigrant, se sent exilé, dépossédé de sa « terre », de sa « maison », éloigné de ses racines⁶.

Cela dit, en amont de toute littérature, le langage (et, en aval, les langues), qui est fonctionnel aux relations humaines et qui par ces relations mêmes est façonné chaque jour, ne peut qu'enregistrer dans *toutes* ses composantes (profondes ainsi que superficielles) les sollicitations, parfois rudes, que ces contacts interculturels engendrent nécessairement⁷. Déjà,

⁴ Nous retenons ici la taxinomie proposée in Umberto ECO, *Cinque scritti morali*, Bompiani (« pasSaggi Bompiani »), Milano 1998.

⁵ Bien entendu, dans cette communication les notions de « majorité » et de « minorité » n'ont qu'une acception très générale et leur emploi n'a guère la prétention ici de toucher à des problèmes plus subtils et internes à toute communauté linguistico-culturelle où de toute évidence, très souvent, et presque toujours d'ailleurs, c'est bien une minorité qui détient le pouvoir de gouverner la majorité de ses membres.

⁶ On pourrait consacrer de pondéreuses études au thème de l'exil dans les littératures en LRM qu'on serait loin d'avoir épuisé le sujet. Nous nous bornerons à citer quelques mots exemplaires du très récemment disparu Max Rouquette, écrivain occitan de renom, parce que extraordinairement explicites à ce sujet : « Évidemment, on est en exil puisque notre langue n'est pas reconnue. Et notre histoire volontairement occultée. Officiellement. Ça s'améliore, il y a de lents progrès... mais je pense que le mouvement est irréversible. Et s'il me paraît irréversible c'est que je fais la différence avec un passé – mettons jusqu'à 1980, puisque c'est Mitterrand et son gouvernement qui ont commencé la régionalisation et la libéralisation vis-à-vis des langues régionales. Et bien... jusque là c'était le négatif total et l'espoir était pratiquement illusoire... nous l'avons nourri quand même parce que nous avons une foi inébranlable, pour une fois la foi a eu raison... mais il n'empêche que l'interdit reste dans les esprits de beaucoup... Ah, si je vous dis que j'ai bon espoir, c'est que l'Europe manifeste d'une façon évidente une volonté d'appui à toutes les langues régionales. », in Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea* (« Incontro con Max Rouquette »), Ousitanio vivo, Venasca 1999, pp. 158-159. On donne ici le texte original en français de l'interview.

⁷ La sociolinguistique naît du besoin d'analyser ces « enregistrements » et, éventuellement, de découvrir et mesurer de nouvelles composantes et dynamiques langagières – étroitement liées à l'individu et à sa *parole*, d'autant qu'elles découlent de contextes socio-historiques marqués, ponctuels et circonscrits. Pour considérer cette « naissance » on se reportera principalement à deux textes, très différents, dont l'un est américain, l'autre

le langage n'est pas qu'un outil référentiel – cela on le sait bien, et bien avant Jakobson. Il est énormément davantage :

- 1) tout d'abord, nous savons, depuis Austin, que lorsque nous communiquons nous produisons de véritables *actes de langage* et que donc *dire* c'est aussi *faire*⁸ ;
- 2) nous savons par là que le langage participe des activités manipulativo-transformatrices de l'homme et que donc la langue de la communication humaine non seulement désigne un espace et des sujets/objets mais agit sur eux, les modifie et en est modifié à son tour – idée fondatrice sur laquelle Lafont a bâti au fil des années sa linguistique praxématique⁹ ;

européen : le volume, bien connu, d'Uriel WEINREICH, *Languages in contact*, Linguistic Circle of New York, New York 1953 ; et l'article, peu connu mais précédent par rapport au premier, de Robert LAFONT, « Remarques sur les conditions et les méthodes d'une étude rationnelle du comportement linguistique des Occitans », in *Annales de l'IEO*, 11 (1952), pp. 41-45. Article réédité in Robert LAFONT, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997, pp. 11-17. Pour une lecture dynamique de la sociolinguistique on remarquera le passage évolutif « De la sociolinguistique à la linguistique de la parole », ID., « Trente ans de sociolinguistique occitane (sauvage ou institutionnelle) », in *Lengas*, 25 (1989), pp. 13-25. Article réédité in ID., *Quarante ans [...]*, cit.

⁸ Cfr. John Langshaw AUSTIN, *How to do Things with Words*, Oxford University Press, Oxford 1962.

⁹ Pour une connaissance approfondie de la praxématique on s'appuiera sur la bibliographie suivante : Robert LAFONT, *La Phrase Occitane : Essai d'analyse systématique*, PUF, Paris 1967 ; ID. (en coll. avec Françoise GARDÈS-MADRAY), *Introduction à l'analyse textuelle*, Larousse, Paris 1976 ; ID., *Le Travail et la Langue*, Flammarion, Paris 1978 ; ID. (en coll. avec Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT), *Pratiques praxématiques*, Cahiers de linguistique sociale, Rouen 1983 ; ID. (en coll. avec Henri BOYER, Françoise GARDÈS-MADRAY, Philippe GARDY, Jean-Marie MARCONOT et Isabelle RIEUSSET), *Anthropologie de l'Écriture*, Éditions du Centre Georges-Pompidou, Paris 1984 ; ID. (en coll. avec Henri BOYER, Philippe GARDY, Jean-Marie MARCONOT et Paul SIBLOT), *Questions sur les Mots*, Didier, Paris 1987 ; ID. (en coll. avec Jeanne-Marie BARBERIS, Jacques BRES, Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT), *Concepts de la praxématique*, Langue et praxis, Montpellier 1989 ; ID., *Le Dire et le Faire*, Praxiling, Montpellier 1990 ; ID., *Il y a quelqu'un : La Parole et le Corps*, Praxiling, Montpellier 1994 ; ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, cit. ; ID., *Schémas et motivations : Le lexique du latin classique*, L'Harmattan, Paris 2000 ; ID., *Praxématique du latin classique*, L'Harmattan, Paris 2001 ; ID., *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Lambert-Lucas, Limoges 2004 .

- 3) de plus, d'après la psychanalyse, nous savons que la parole du sujet se racontant recèle les secrets de la personne, souvent lisibles dans la faille de ratages et de récursivités de l'expression (ratages dus, en bonne mesure, à la pression de la norme – la *langue*);
- 4) nous savons également, d'après des études en analyse du discours, que toute locution est en réalité une inter-locution et que nous sommes toujours en relation avec quelqu'un – qu'il soit présent, absent ou latent (d'abord par le fait que l'on partage la même *langue*) –, un *autre* à même d'influencer notre *parole* à notre insu.¹⁰

Finalement, tous ces acquis (et d'autres dont on fait l'économie ici) nous prouvent une évidence désormais acquise : que l'on ne saurait vraiment séparer la *parole* individuelle de la *langue* collective, ne serait-ce que par une abstraction méthodologique de linguistique. En effet, tant l'une que l'autre participent de systèmes configurationnels nécessaires se recombinaut à tout moment, où tout acte de langage, en se réglant sur la *langue*, est en mesure de modifier temporairement les architectures des groupes sociaux (à partir de deux personnes) et le signe des rapports inter-locuteurs¹¹. Tout cela pose le sujet au cœur du « maillage du sens » et lui assigne un certain pouvoir (pourvu qu'il le sache et qu'il le sache maîtriser) : celui de se situer volontairement, voire de créer de nouvelles configurations relationnelles, avec des qualités nouvelles de relation et avec, également, un accroissement de ses capacités de mise en relation. Or,

¹⁰ V. *infra*, n. 11.

¹¹ Nous proposons un cadre théorique concernant l'approche configurationnelle in Giovanni AGRESTI, *Lingua e Polis. Configurazioni linguistiche e configurazioni sociali nel francese contemporaneo*, Préface de Robert Lafont, Aracne (« Quaderni di linguistica e linguaggi specialistici dell'Università di Teramo », 1), Roma 2005. Observe Lafont dans la préface (p. 13) : « pensons à la structure du sujet dans la communication. Il est acquis pour nous que celle-ci n'existe que par un "appel d'autre". Primitivement et universellement, le sujet n'existe et ne se construit que de sa schise, c'est-à-dire qu'il se fonde sur une part d'autre, qui apparaît très grossièrement dans le *tu* de la parole solitaire. Dans le dialogue, en disant *je*, le communicant ouvre la place du *tu* qu'il instaure en lui à un autre objectif, à une non-personne "prise à partie". Dans *tu*, *il est* ramené à l'autre du *je* ». Ailleurs, « le langage effectif n'est que parole et lieu de perpétuels conflits et réglages », Robert LAFONT, « Trente ans de sociolinguistique occitane (sauvage ou institutionnelle) », cit., p. 40 (le numéro de la page se réfère à la réédition in ID., *Quarante ans* [...], cit.).

nous pensons que cette chance d'amélioration de la qualité des relations entre le *je* et les *autres* via la conscience de la langue de la part du locuteur peut être multipliée en misant sur le *plurilinguisme* : non seulement parce que l'apprentissage et la pratique d'une nouvelle langue permettent au sujet d'avoir accès à de nouveaux réseaux de relations ; bien au-delà, parce que toute expérience d'apprentissage (ou, au sens large, de découverte) d'une nouvelle langue constitue une chance énorme pour que s'éveille, chez le sujet apprenant, la conscience de la nature du langage. La formation du *sujet plurilingue conscient* est donc un des soucis constants ainsi qu'un des objectifs ultimes de notre démarche.

2.2 Dépasser le « marché linguistique » et atteindre une « écologie linguistique » : le nouveau rôle des langues minoritaires d'Europe ?

De ce point de vue cognitif, le poids sur le marché linguistique d'une langue minoritaire a tendance à se rapprocher de celui d'une langue de grande communication, voire (malgré la « réduction sociale »¹² et les spécialisations des usages) à le dépasser parfois à cause de la banalisation des emplois de la seconde (ce que savent bien nombre de jeunes écrivains en LRM, notamment des poètes, toujours en quête de langages renouvelés¹³). Voici que du déchirement linguistique on peut tâcher d'emprunter une voie de résolution, de mettre en œuvre des projets de développement des LRM ayant des retombées positives même en deçà et au-delà du domaine minoritaire en question. Cette approche linguistique post-structurale et profondément humaniste est loin d'être simple, car elle appelle à la collaboration le so-

¹² Cfr. René MERLE, *Culture occitane per avançar*, Éditions sociales, Paris 1977, pp. 56 et suivv.

¹³ Le questionnement concernant les motivations de l'écriture en LRM a fait l'objet de quelques études d'un certain relief, dont on retiendra, pour le domaine occitan, au moins celle de Georg KREMnitz, « Conditions psycholinguistiques et sociolinguistiques de l'écriture occitane actuelle », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. Actes du Colloque International au Château de Castries* (25-28 octobre 1989), Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1990, ainsi que celle de Philippe GARDY, « Le "lien à la langue" dans l'écriture occitane, 1965-1994 », in ID., *L'écriture occitane contemporaine. Une quête des mots*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1996. Nous-mêmes nous nous sommes penché sur ce sujet et comptons dans un article prochain résumer les données acquises au fil des dix dernières années d'enquête [Cfr. Chapitre 3, note 20].

ciologue aussi bien que l'historien outre que le géographe etc... chaque discipline éclairant un pan de la grande mosaïque socioculturelle en évolution permanente où l'« être de langage »¹⁴ est à tout moment enveloppé. Cependant, s'il choisit de s'acheminer le long d'une quête d'une telle envergure et complexité, c'est que finalement le chercheur est mû par une ambition si possible plus grande encore – qui est la nôtre : passer de la simple analyse de faits de langue liés aux contacts d'entre deux ou plusieurs langues-cultures, à la patiente et rationnelle construction d'une stratégie culturelle visant à *valoriser* tout langage et toute langue-culture, pour que leur *dévalorisation* ne soit plus à l'origine de conflits ou de frustrations – individuels aussi bien que collectifs. Ce qui nous a amenés, aussi, à nous rapprocher des thèses soutenues par le Cercle de Mannheim¹⁵. Cela devrait revenir, à notre avis, à postuler une sorte d'*écologie linguistique* dépassant à la fois les déterminismes et les tyrannies imposées par une valeur purement instrumentale du « marché linguistique » ainsi que le cadre étroit de la sociolinguistique, de la même manière où celle-ci a permis de dépasser jadis les limites de la dialectologie en greffant sur les données de terrain une ambition herméneutique, à même de solliciter l'attention d'autres disciplines – et d'abord des sciences sociales.

D'où l'intérêt tout particulier que revêtent, à nos yeux, les LRM. Car le membre d'une communauté linguistique minoritaire (et l'immigré d'abord), si d'un côté se heurte sans cesse aux mille problèmes d'existence sociale de sa langue-culture au sein d'une langue-culture dominante, par ailleurs par ce malaise même se trouve sans doute dans la condition la meilleure pour s'éveiller à la conscience de la langue. En effet, l'outil linguistique qui était le sien chez lui et jadis, ici et maintenant, dans la société étrangère dominante, ne sert plus comme avant et ailleurs et doit forcément être remplacé par l'outil le plus avantageux du point de vue du marché linguistique : la langue de l'autre, la langue de l'État, la langue interna-

¹⁴ Nous empruntons cette désignation à Robert LAFONT, *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, cit. Nous préparons actuellement l'édition italienne de ce précieux ouvrage résumant les nœuds conceptuels majeurs de l'approche praxématique.

¹⁵ Cette ambition rejoint en effet la thèse n° 12 du manifeste de Pouchkine de l'Eurolinguistique : « With its Europe-wide programme Eurolinguistics will promote an understanding of the inner causes of cultural, religious and political conflicts both between major languages, and between major and minority languages, in Europe, thereby serving peace research (cf. *The European Charter for Regional or Minority Languages of 1992*) », ELAMA, « The Pouchkin Manifesto », in *Eurolinguistics Newsletter*, 1 (avril 2005).

tionale. Mais c'est justement de cette cassure, de ce déchirement, de cette diglossie encombrante que peuvent naître des questions, que le sujet commence à *prendre conscience* de ce qu'est une langue – et d'abord la sienne. L'étude des « textes » réflexes qu'il saura et voudra produire pourra révéler alors quelques surprises. Voilà pourquoi notre idée d'écologie linguistique est moins liée à la défense du Patrimoine¹⁶ qu'à un souci constant d'ouverture de la conscience individuelle. Voilà pourquoi, aussi, au sein du CILRE nous parlerons de moins en moins d'« héritage » et de plus en plus de « choix » de la langue – ce à quoi d'ailleurs nous sommes malheureusement obligés par l'affaiblissement des relais intergénérationnels, qui aujourd'hui, dans la plupart des cas en Europe, assurent de moins en moins la transmission directe des LRM.

C'est une démarche, c'est également un pari.

¹⁶ Cependant, l'argument en faveur de la défense des LRM en tant qu'éléments du Patrimoine national et européen a aujourd'hui, et déjà dans la *Charte européenne des langues régionales ou minoritaires* (1992), un certain succès. Pour ce qui concerne le débat français, Cfr. Guy CARCASSONNE, *Étude sur la compatibilité entre la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires et la Constitution. Rapport au Premier Ministre*, La Documentation française, octobre 1998 ; Bernard CERQUIGLINI, *Les langues de la France. Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication*, avril 1999 ; DGLFLF, *Rapport au Parlement sur l'emploi de la langue française 2004* (1^{er} octobre 2004) ; Violaine EYSSERIC, *Le corpus juridique des langues de France*, DGLFLF, avril 2005.

DEUXIÈME PARTIE

TROIS NOTES SUR LA TRADUCTION

Traduction et volontarisme linguistique : le statut de la langue d'oc à travers les dictionnaires occitans (2000)

1.

Dans sa remarquable *Introduction à l'analyse textuelle*¹ Robert Lafont, qui avec cet ouvrage pose les jalons de sa praxématique, définit la culture, au sens anthropologique du terme, comme l'union de praxis sociale et de praxis technique ayant incidence sur le réel. Dans cette optique la langue entre de plain-pied dans la dimension de la « production », puisque responsable de manipulations, de transformations du réel. Aussi, les dichotomies traditionnelles – structuraliste (*langue vs parole, signifiant vs signifié, synchronie vs diachronie*), générativiste (*compétence vs performance*) et celles qui en dérivent – seraient-elles dépassées en raison d'une praxis réunissant forcément, d'un côté le sujet en tant qu'« être travaillant », et de l'autre sa participation même au sein des activités sociales et culturelles, réglées bien entendu par des normes organisées en systèmes.

Or, parmi les produits les plus intéressants de la langue figure sans aucun doute le discours *sur* la langue : chaque langue-culture crée en effet « sa » linguistique. Pour justifier cette affirmation, à l'air quelque peu idéaliste, il nous paraît utile de suggérer que la théorie praxématique elle-même ne serait point née sans et en dehors de la volonté d'un intellectuel occitan – à savoir, d'un intellectuel non seulement pleinement conscient des déséquilibres posés par toute diglossie, mais également, et surtout, désireux de restituer une implantation à sa langue-culture – minoritaire au sein d'un état fortement centralisé comme la France.

Quoiqu'elle ne soit pas mesurable, chaque culture possède une structure qui est la sienne, variable dans le temps, au gré de l'histoire ; or, une des causes et un des moteurs majeurs de ces variations est sans aucun doute l'innovation technologique, transformatrice de pratiques sociales exerçant souvent une influence décisive sur le statut du sujet, et notamment sur son positionnement spatio-temporel. Cette influence a des re-

¹ Robert LAFONT (en coll. avec Françoise GARDÈS-MADRAY), *Introduction à l'analyse textuelle*, Larousse, Paris 1976.

tombées sur la communication humaine, qui dépend étroitement de ces coordonnées de temps et d'espace dans la mesure où celles-ci modifient le cadre relationnel. En effet, si les avions ont révolutionné le voyage, et avec lui le sens de la distance, avec l'Internet le voyage s'enrichit d'une nouvelle dimension, à l'heure où les registres épistolaires ont également changé, de plus en plus à la lisière entre l'écrit et l'oral ; et comment ne pas évoquer les retombées sur notre sens de positionnement dans le monde impliquées par la banalisation de l'emploi des téléphones portables, ou bien les modifications de notre corps même, dont depuis quelques temps une science telle que la cybernétique a commencé à nous parler.

Or, ces expériences perceptives relèvent de notre époque, par le passé on ne pouvait que les imaginer et à la limite les restituer sous forme de littérature fantastique, le rêve de la nouvelle perception précédant, voire provoquant la réalisation du nouvel instrument nécessaire à celle-ci (c'est l'idée dont parle le célèbre texte d'Apollinaire *L'Esprit nouveau et les poètes*²). Cependant, si notre époque nous éblouit avec l'étalage au quotidien de nouveaux matériaux, de nouveaux produits technologiques, auxquels il faut bien évidemment donner un nom, on observera que, en réalité, depuis toujours l'instrument nouveau a créé l'emploi nouveau (à savoir une retombée partiellement ou complètement inattendue, au niveau de la pratique sociale, de telle découverte ou invention), et donc influencé, modifié la perception même – analyse et construction – de la réalité. La langue suit, accompagne, parfois précède ces modifications culturelles.

L'ensemble de ces transformations, agencées en réseau, dessine les contours des flux économiques et des courants de développement dont on mesure aisément l'importance, car ils orientent et polarisent le « village global ». En revanche, on mesure avec un peu moins d'aisance les processus de différenciation culturelle (parfois dramatiques) se produisant en réaction à ces forces homologuant les modèles et les formes, outre que les besoins des individus.

En résumant, ces considérations à caractère général nous poussent à étudier, à mesurer et à analyser, via la langue, les tensions à la participation ou au contraire les réflexes protectionnistes à l'égard des flux technologiques et culturels de la « contemporanéité » de la part d'un contexte,

² Guillaume APOLLINAIRE, *L'Esprit nouveau et les poètes*, conférence donnée au Vieux Colombier le 26 novembre 1917, Altamira, Paris 1994.

l'occitan, que, toute complexité terminologique gardée, nous pouvons assurément qualifier de « minoritaire » puisque fondé sur des présupposés fragiles d'existence et de positionnement dans le présent, dans l'histoire. Il s'agit d'un cadre culturel mis en question tous les jours puisque pas tout à fait reconnu, et très souvent d'ailleurs d'abord par ceux qui le composent, les occitanophones primaires. En général, nous nous demandons si les minorités linguistico-culturelles sont davantage minoritaires aujourd'hui, c'est-à-dire à l'âge de la mondialisation, ou bien si, d'accord avec Gusmani, elles sont davantage « marginales », en marge des flux économiques et des principaux processus de développement industriel et technologique, justement parce que « coupées » (Salvi) de et par les langues-cultures officielles, les langues-cultures de grande communication...

2.

La langue-culture occitane souffre donc de la difficulté à s'inscrire à juste titre dans l'histoire, l'histoire de la « grande » langue-culture ayant des siècles durant écrasé celle de la « petite ». De ce point de vue nous tâcherons de considérer dans une courte série d'articles la praxis de traduction en domaine occitan, qui nous paraît d'ores et déjà une praxis éminemment volontariste – pour bien des raisons, dont quelques-unes sont tout à fait évidentes. Le point de départ que l'on se choisit concerne un aspect apparemment secondaire, marginal, voire banal, mais qui en fait est à notre sens fort significatif, que nous appellerons très simplement la « direction de la traduction », d'abord dans les ouvrages lexicographiques. Dans ce premier article il nous faut établir, en référence à un *corpus* de dictionnaires en diachronie aussi bien qu'en synchronie, quand et pourquoi l'occitan a été ou est « langue de départ » et quand et pourquoi il a été ou est plutôt « langue cible » par rapport à la langue française. Ce recensement est très parlant, comme nous le verrons.

Peut-être renoncerons-nous un jour à chercher de l'idéologie dans les coulisses de toute manifestation en langue « dominée », censée être marquée par une amplification des conditionnements de parole (ceux notamment qui relèvent de la diglossie) à l'égard d'une langue « dominante », conditionnements dont une bibliographie sociolinguistique désormais ri-

che rend compte³. Peut-être. Pourtant, si *normalement* (c'est-à-dire lorsqu'il est question de deux langues officielles et de grande communication) la direction de la traduction dans les ouvrages lexicographiques ne présente *en soi* aucun intérêt spécial, dans le cadre qui est le nôtre elle est bien conditionnée en amont par quelques éléments incontournables :

- 1) il convient d'abord d'observer que l'espace linguistique occitan, malgré ses péninsules italienne et espagnole, est *interne* à l'État français ;
- 2) deuxièmement, les deux langues ont des statuts fort différents : le français est la langue officielle de l'État, l'occitan est encore loin d'être officiellement reconnu⁴. De plus, encore aujourd'hui les locuteurs primaires souvent méprisent leur langue, estimant qu'il ne s'agit finalement que d'un *patois*⁵.

Bien entendu, nous ferons ici l'économie de toute considération à caractère historique ou sociolinguistique concernant la langue-culture d'oc depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui, ce sur quoi nous nous sommes arrêté ailleurs, quoique synthétiquement⁶. Tout simplement, il nous suffit de remarquer que, dans les dictionnaires, la direction

occitan > français

a traditionnellement reflété – et notamment depuis la Révolution⁷ jusqu'aux années 70 du XIX^{ème} siècle – la représentation de l'occitan en tant

³ [On se reportera aux ouvrages de Robert Lafont, Georg Kremnitz, Philippe Gardy et autres, et d'abord à la riche bibliographie publiée in Henri BOYER - PHILIPPE GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001, pp. 431-462].

⁴ [On fait bien évidemment allusion ici à la ratification, encore en suspens, des principes de la *Charte européenne des langues Régionales ou minoritaires de la part de la France* de la part du gouvernement français].

⁵ [Cfr. Chapitre 4].

⁶ [Cfr. Chapitre 3].

⁷ La Révolution constitue en effet un repère important *a quo* puisqu'elle a représenté, après une phase initiale caractérisée par l'ouverture à l'égard des altérités linguistiques de la France (à cause de la nécessité d'obtenir un consensus généralisé pour abattre l'Ancien Régime), une réalité par la suite finalement très contraire aux dialectes ainsi qu'aux *patois* de l'Hexagone. On se doit d'évoquer un des derniers dictionnaires pré-révo-

qu'objet d'étude philologique, le dictionnaire fonctionnant d'abord et surtout en clé pour accéder à la lecture de textes anciens. Or, toute représentation étant non seulement un reflet d'un état présent mais également une projection dans le présent et dans le futur, ces ouvrages ont sans doute apporté leur contribution à la relégation de la langue-culture occitane dans le passé – celui, par ailleurs glorieux, de la littérature des troubadours. Cela est d'autant plus vrai que l'on n'a pas encore complètement éradiqué le lieu commun « académique » enfermant la langue et la littérature occitane (souvent encore appelée « provençale », notamment en Italie) dans l'âge médiéval, au point que l'on s'étonne parfois, à l'université, de son existence même à notre époque⁸.

Dans cette perspective déformée, la langue occitane se présente sous la forme d'un objet de musée, pour comprendre lequel il est nécessaire de se doter d'un glossaire, un *lexique* – le *Lexique* par excellence étant celui de Raynouard, rédigé pour sceller les intérêts romantiques par rapport à la langue des troubadours⁹. Quant au problème de la normalisation graphique de l'occitan¹⁰, en ce temps-là quelques ouvrages fort différents ressortent : il s'agit d'une espèce de grammaire, *La Langue d'Oc rétablie* (1820) de Fabre d'Olivet¹¹ (qui, comme l'a écrit Lafont, « contient sa part de dé-

lutionnaires (signé par une « Société de gens de lettres ») de 1785, en deux volumes, dont seulement un (français-provençal, qui d'ailleurs nous intéresse le plus ici, l'occitan étant la « langue cible ») est actuellement conservé à la bibliothèque de l'Università Cattolica del Sacro Cuore de Milan (Gh PROV D5 Cons.).

⁸ [À ce sujet, le problème du choix et de l'emploi des désignants de la langue d'oc est un problème non seulement linguistique mais également « politique », car c'est aussi sur ce terrain que se joue la possibilité de libérer la culture occitane du poids de son passé en vue de son inscription dans le présent. Pour un approfondissement des enjeux posés par cette question on se reportera au Chapitre 7].

⁹ François RAYNOUARD, *Lexique Roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, 6 volumes, Silvestre, Paris 1838-1844, pp. IX-XI.

¹⁰ [Le problème de la normalisation graphique de l'occitan a été longtemps débattu, et le questionnement se poursuit de nos jours. On se reportera utilement à l'article de synthèse de Georg KREMnitz, « Le travail normatif en occitan », in Henri BOYER - PHILIPPE GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan, cit., pp. 21-42].

¹¹ Antonie FABRE D'OLIVET, *La Langue d'Oc rétablie* [1820]. Publié par l'Association Fabre d'Olivet. Steinfeld, Ganges 1989.

lire »¹² et représente cependant un curieux exemple de mysticisme « philologique ») et surtout du dictionnaire de Honnorat¹³, étant celui-ci sensible à un élargissement de la lexicographie occitane aux états de langue contemporains. Pourtant le nœud du problème ne change guère, et ne changera pas la direction de la traduction avec le Félibrige.

On a beaucoup écrit sur la renaissance félibréenne, dont le chef de file universellement reconnu fut Mistral, à qui l'on décerna le quatrième Prix Nobel de Littérature, en 1904¹⁴, et qui fit longtemps l'objet d'un véritable culte de la part des félibres – de son vivant aussi bien que *post mortem*¹⁵. Scribe de l'âme de la Provence, comme parfois il arrive en poésie avec ces personnages quasi mythiques, ces espèces de *trous noirs* (pour reprendre l'expression d'Étiemble), de par sa grandeur même Mistral a fini par empêcher son propre dépassement en engendrant plutôt une kyrielle d'imitateurs qui se prolonge jusqu'à nos jours. Mistral réussit, dans son époque, une entreprise formidable : la *maintenènço*, c'est-à-dire le « maintien » (« maintenance » étant aujourd'hui un mot peu usité) de la langue-culture provençale. La stratégie de ce maintien fut certes complexe et mériterait tout autre espace que ne le consent ce court article. Nous nous bornerons à souligner alors quelques éléments importants, voire emblématiques : le Félibrige a institué des cérémonies (et d'abord la fête de Sainte-Estelle, le 21 mai, à savoir le jour de la fondation, en 1854, du Groupe) et établi des hiérarchies (du « Majoral » au « Capoulié » jusqu'à la

¹² [« Fabre croit voir dans l'occitan une forme de la langue mère de l'humanité ; il le compare aux langues sémitiques ; il fait un jeu de mots sur osque, oscare (euskara, basque) pour écrire Oscitanie. Entre breton, basque, hébreu, etc... il trouve les étymologies des mots occitans. », Robert LAFONT – Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 volumes, PUF (« Publications de l'Institut d'Études Occitanes »), Paris 1970, pp. 519-520].

¹³ Simon-Jude HONNORAT, *Projet d'un dictionnaire provençal-français, ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne*, Repos, Digne 1840 ; ID., *Dictionnaire provençal-français ou dictionnaire de la langue d'oc, ancienne et moderne*, 2 volumes, Repos, Digne 1846-47.

¹⁴ [ex aequo avec José Echegaray].

¹⁵ On raconte plusieurs anecdotes à ce sujet, ce qui est tangible et documenté concerne de véritables pèlerinages – célèbre celui, international, de 1930 à l'occasion du Centenaire de la naissance du poète – ou itinéraires, comme les parcours des scénarios littéraires de *Mirèio* et de *Calendal*, jalonnés par des plaques, monuments, inscriptions et autres tâchant parfois de susciter chez le visiteur un respect presque sacré à l'égard de Mistral (que l'on songe au panneau situé à côté du berceau du poète de Maillane, conservé au Museon Arlaten à Arles).

« Reine » etc.), outre que, bien entendu, élaboré des symboles (tels que l'étoile à sept branches, une pour chaque félibre fondateur, ou la coupe en or offerte à la Provence par la « sœur » Catalogne etc.) et endossé des « uniformes » (spécialement les femmes : il s'agissait de coiffures, de robes traditionnelles et des célèbres rubans d'Arles). Encore, le Félibrige assignait de véritables diplômes, des certificats en tout genre, parmi lesquels ressort celui de *Felibre mantènèire* (« félibre mainteneur »)¹⁶ – un papier orné du dessin d'une branche d'olivier signé par Mistral lui-même. Déjà le mot *felibre* [dont l'origine reste assez obscure, l'étymologie latine (*fellebris* = « nourrisson ») ne paraissant pas tout à fait convaincante, les compositions provençales (« faiseur de livres ») et française (« fier et libre ») ne l'étant pas non plus : finalement il se peut que l'obscurité et la polysémie, propres à tout symbole, soient expressément recherchées] désignerait en substance le gardien du savoir (« Les Sept félibres de la Loi »), un savoir d'abord linguistique représenté en tant que *tesor* (v. *infra*), une sorte de temple l'accès duquel n'est permis qu'à ceux qui en ont la clé (« cu ten la lèngo ten la clau »)¹⁷, écrivait Mistral.

Quoiqu'il en soit, et malgré la rapidité de cet aperçu, de l'ensemble de ces considérations concernant la logique de ces stratégies culturelles-identitaires ressort une tension, une architecture religieuse, transcendante qui finit par gagner la langue provençale, projetée dans une dimension absolue, intemporelle – devenant ainsi, chez Mistral, l'*Empèri d'ou soulèn* (« L'Empire du Soleil »). Dans l'avant-propos de l'édition (1930) dite du Centenaire du célèbre *Lou Tesor d'ou Felibrige*, le dictionnaire monumental à la rédaction duquel Mistral travailla pendant vingt ans¹⁸, la veuve Marie Frédéric Mistral écrit : « Dans la pensée du Poète de Maillane il devenait urgent de fixer la langue du terroir par un travail philologique aussi consciencieux que complet ». Langue-musée, comparable aux objets exposés dans le Museon Arlaten¹⁹.

¹⁶ [Il se peut que ce titre s'inspire de celui que portait le Dignitaire des Jeux Floraux de Toulouse, depuis 1323].

¹⁷ « Qui a la langue, a la clé ».

¹⁸ Frédéric MISTRAL, *Lou Tesor d'ou Felibrige* [dictionnaire provençal-français, 2 volumes], Remondet Aubin-Roumanille-Champion, Aix-Avignon-Paris 1878-1886. [Il est important de remarquer que, vraisemblablement, ce fut justement la publication de ce Dictionnaire qui valut à Mistral le Prix Nobel].

¹⁹ [C'est le musée des traditions et des objets de vie provençaux que Mistral lui-même voulut et réalisa].

Les ouvrages, successifs, de Louis Alibert ne parviendront pas non plus à inverser le sens, la direction de la traduction. Que l'on pense au *Dictionnaire occitan-français, d'après les parlers languedociens*²⁰, qui, quoiqu'il soit peu systématique et donc parfois peu scientifique, reste encore aujourd'hui un outil assez utile et de toutes façons important (puisqu'il applique les principes linguistiques et orthographiques exposés dans la *Gramatica occitana, segon los parlars lengadocians*²¹ du même auteur, et puisqu'il définit la position centrale – et, dans une certaine mesure, *standard* – du languedocien au sein de l'ensemble des variétés d'oc). Il est donc permis, de toute évidence, de considérer la direction

français > occitan

comme étant celle de la contemporanéité. Contemporanéité dont le début, si ailleurs nous l'avons aisément fait remonter à la fondation (1945) de l'IEO (Institut d'Estudis Occitans) – dont le sigle déjà (en tant que sigle et en tant que dénomination) se veut sans doute une sorte d'emblème de la stratégie d'ouverture panoccitane censée gouverner l'Institut par rapport à l'opacité félibréenne centrée sur Arles et Avignon – en ce qui concerne de près notre discours devra être avancé vers des années plus récentes.

En effet, en 1970 paraît le lexique français-occitan de Barthe²², suivi par des ouvrages de plus en plus nombreux – portant sur une variété particulière ou bien sur l'ensemble des dialectes d'oc – dont on rappellera au moins (sans prétention d'exhaustivité, l'édition occitane étant souvent atomisée et difficilement saisissable d'une manière unitaire) : le *Pichon Diccionari francés-occitan* de Jacques Taupiac²³, le *Dictionnaire français-occitan provençal* de Robert Rourret²⁴, le *Dictionnaire français-gascon. Des notions aux mots* de Jean-François d'Estalens²⁵,

²⁰ Louis ALIBERT, *Dictionnaire occitan-français, d'après les parlers languedociens*, IEO, Toulouse 1965. Il s'agit de l'édition posthume du manuscrit achevé à la fin des années 50.

²¹ ID., *Gramatica occitana, segon los parlars lengadocians*, Societat d'Estudis Occitans, Toulouse 1935 [Deuxième édition : CEO, Montpellier 1976].

²² Roger BARTHE, *Lexique Français-occitan*, Les Amis de la Langue d'oc, Paris 1970.

²³ Jacques TAUPIAC, *Pichon Diccionari francés-occitan*, IEO, Toulouse 1977.

²⁴ Robert ROURRET, *Dictionnaire français-occitan provençal*, IEO/Alpes-Maritimes 1981.

²⁵ Jean-François D'ESTALENS, *Dictionnaire français-gascon. Des notions aux mots*, 2 volumes, EUS, Toulouse 1993.

le *Dictionnaire Français-Occitan Languedocien Central* de Christian Laux²⁶, le *Dictionnaire Français-Occitan* d'Yves Lavalade²⁷ et le *Lexique occitan/français-français/occitan* de Jean-Claude Serres²⁸. Ces textes, cependant, ont plus l'air d'outils pédagogiques pour parvenir à l'occitan via le français que de véritables « manifestes » programmatiques. Sans doute faudra-t-il rappeler ici que la Loi Deixonne, concernant l'enseignement des langues régionales, bien qu'approuvée en 1951, n'est finalement entrée en vigueur qu'en 1972, rendant enfin possible l'enseignement de l'occitan et indispensable l'impression ainsi que la circulation de tels ouvrages²⁹.

3.

Ce mouvement pédagogique a pourtant entraîné, ou du moins s'est doublé d'un mouvement pour ainsi dire plus « militant ». Cela a permis un changement foncier de perspective :

- a) de la *langue-objet* – objet de conservation, d'étude, de curiosité : c'est la langue qui s'est perdue, la langue du passé qu'aujourd'hui nous pouvons, en bons francophones, regarder et fouiller si besoin en est – ;
- a') à la *langue-sujet* – sujet de production langagière, voire de création littéraire : c'est la langue qui va se retrouver, la langue du présent et du futur que l'on peut apprendre ou réapprendre et, surtout, *choisir*.

²⁶ Christian LAUX *Dictionnaire Français-Occitan Languedocien Central*, IEO/Tarn 1989.

²⁷ Yves LAVALADE, *Dictionnaire Français-Occitan* [dictionnaire portant sur la variété limousine de l'occitan], Presses Universitaires, Limoges 1997. Cet ouvrage a été par la suite complété par ID., *Dictionnaire Occitan-Français. Limousin - Marche - Périgord*, Lucien Souny, s.l. 1999.

²⁸ Jean-Claude SERRES, *Lexique occitan/français-français/occitan*, IEO, s.l. 1997.

²⁹ [Parmi les dictionnaires publiés par la suite, on remarquera notamment (surtout pour l'approche nouvelle) celui de Florian VERNET, *Vocabulaire thématique français-occitan*, Préface de Patrick Sauzet, CEO (« Publications Montpellier 3 / Lo gat ros »), Montpellier 2005. Tout récemment on remarquera également un outil de poche : Erwan LELIÈVRE-Jean-Baptiste LELIÈVRE, *Mini-dictionnaire occitan français & français-occitan. Dictionarelet occitan-francés & francés-occitan*, Yoran Embanner, 2005. Enfin on signalera l'entreprise d'envergure représentée par Thesoc (base de données linguistiques) : <http://thesaurus.unice.fr>.

C'est à partir de 1991 que Christian Rapin a commencé à publier les volumes de son *Diccionari Francés/Occitan*³⁰, édition *in fieri* parvenue aujourd'hui à la lettre « G »³¹. Cette publication marque un tournant en ce qui concerne ce que nous avons appelé, au début de notre article, l'« inscription historique » de la langue. S'il revient toujours à la société et aux emplois langagiers (praxis de communication) d'établir le degré et la qualité de cette inscription, de cet enracinement, cet ouvrage ambitieux les rend d'abord possibles – ne serait-ce que sur un plan idéal, virtuel. Voici le « manifeste » de Rapin :

Aqueste obratge es, ara per ara, lo mai complet del genre.

Ambe sas innombrablas intradas concernint tan plan lo còrpus tradicional coma los domènis mai actuals, porgís a los que o desiran la possibilitat de viure en occitan e, subretot, d'incorporar a la cultura d'òc totis los concèptes e las realitats del monde actual e venidor.

Al delai de la lenga, pausa las basas d'una societat entrepreneira, autonòma e pòstmodèrna.

Lo diccionari [...] es lo signe d'un saut qualitatiu en abans de la comunitat occitana. Ambe el, los òmes e las femnas de progrès an d'ara enlà la possibilitat de passar d'un monolingüisme de fach a un vertadièr bilingüisme, evolutiu e obèrt.³²

Ce programme sollicite une fois de plus un problème tout à fait central : si d'un côté les détracteurs des langues régionales continuent de soutenir que l'« on ne fera jamais de science, de philosophie, d'économie po-

³⁰ Christian RAPIN, *Diccionari Francés-Occitan segon lo lengadocian*, Institut d'Estudis Occitans & Escòla Occitana d'Estiu, Mayenne 1991.

³¹ [Pour toute mise à jour et pour un élargissement de la bibliographie portant sur les dictionnaires et sur les méthodes pédagogiques pour l'apprentissage de l'occitan, cfr. <http://www.culture.gouv.fr/culture/dglf/lang-reg/methodes-apprentissage/Occitan.htm>].

³² « Cet ouvrage est, à l'heure actuelle, le plus complet dans son genre.

Avec ses innombrables entrées concernant aussi bien le *corpus* traditionnel que les domaines contemporains, il offre à ceux qui le désirent la possibilité de vivre en occitan et, surtout, d'incorporer dans la culture d'oc tous les concepts et les réalités du monde contemporain et à venir.

Au-delà de la langue il pose les jalons d'une société entreprenante, autonome et postmoderne.

Ce dictionnaire [...] est le signe d'un saut de qualité en avant de la communauté occitane. Avec lui, les hommes et les femmes de progrès ont dorénavant la chance de passer d'un monolingüisme à un bilingüisme effectif, évolutif et ouvert ». Texte tiré de la quatrième de couverture.

litique en patois » (Renan), de l'autre, le volontarisme linguistique ne peut que se fonder sur des stratégies néologiques (et, plus en général, sur l'ingénierie linguistique), argument ô combien délicat en France. Si ailleurs³³ nous avons tâché d'éclaircir la signification (étymologique ainsi qu'idéologique) du terme *patois*, en dénonçant la confusion et le flou terminologiques affectant cette « spécialité » franco-française, ce sur quoi, à notre sens, il faut bien s'arrêter ici est justement l'aspect du « volontarisme linguistique ». Ce volontarisme concerne en premier lieu le lexique, et notamment les mots relatifs à la science et aux nouvelles technologies³⁴. Dans le contexte d'une langue dominée, et pourtant désireuse d'émancipation comme l'occitan, il est facile de comprendre jusqu'à quel point la néologie et la praxis de traduction (de la langue dominante à la langue dominée) sont en rapport nécessaire, même si, au cours de ce processus d'émancipation linguistico-culturelle, il faut également et surtout (puisqu'il se situe en amont du travail des lexicographes) tenir compte du renouvellement de la langue et du style dû au travail des littéraires³⁵ – les auteurs étant d'ailleurs le plus souvent les sources principales de ces dernières générations de dictionnaires. Cela dit, en conclusion de notre discours, c'est la première considération qui va être développée. En particulier, on soulignera le fait que la praxis de traduction (notamment celle concernant la langue d'oc en tant que langue-cible), soutenue depuis quelques décennies d'une manière assez systématique par Yves Rouquette et son entourage, outre que par Alem Surre-Garcia dans ce creuset de culture occitane qu'est Toulouse, représente une des plus importantes manifestations témoignant de la volonté de la culture d'oc de participer

³³ [Cfr. Chapitre 4].

³⁴ Rappelons les outils traditionnels pour l'enrichissement du vocabulaire : emprunt savant, interne (depuis la langue maternelle) aussi bien qu'externe (depuis une ancienne langue de prestige ou bien depuis une langue étrangère) ; création autochtone, par composition ou par dérivation (notamment l'affixation, outre que la troncation ou la suppression de la partie initiale ou finale du mot), et finalement l'extension, ou l'ajout d'un sens nouveau à un ou plusieurs sens déjà associés à une forme existante. Nous tâcherons de développer dans une étude prochaine une analyse portant sur le renouvellement du lexique occitan au cours des dernières décennies, afin d'intégrer le présent discours sur le volontarisme linguistique.

³⁵ Ce renouvellement s'est produit notamment au lendemain de la dernière guerre [un texte qui nous paraît significatif en ce sens est la *Vida de Joan Larsinbac* de Robert Lafont (1951)].

aux processus culturels et scientifiques de la contemporanéité. Et pourtant, comme le remarque Yves Rouquette dans une lettre inédite,

J'attache la plus grande importance à la traduction de textes étrangers à l'occitan – ce qui ne semble pas avoir intéressé les tenants de la langue d'oc (sauf exception : Mistral, Charloun Rieu, Cubaynes pour les anciens).³⁶

Yves Rouquette n'a pas encore publié énormément de traductions (Delteil, Maureau, Ruzzante e Valéry), mais il en a bien d'autres de prêtes : parmi les auteurs les plus fréquentés on rappellera Guillevic, Follain, Apollinaire, Villon, Rutebeuf, Cros, Malrieu, Steinbeck, Proust, Sciascia, Cerami, Vittorini, Giono, Truffaut, Césaire, Berger e d'autres encore. Si nous reviendrons dans un article prochain sur l'importance non seulement linguistique mais également théorique de la traduction en occitan, nous nous devons de souligner – comme d'ailleurs le fait Rouquette lui-même – un certain désintérêt généralisé à l'égard de ces traductions contemporaines en oc, désintérêt encouragé par une objection d'ailleurs légitime : pourquoi lire du Proust en occitan alors que, à quelques rarissimes exceptions près, tous les occitanophones, aujourd'hui, sont d'abord des francophones ? A-t-on affaire là à une forme de volontarisme, voire de militance, déraisonnable ? Le questionnement demeure ouvert.

Pour terminer, en nous rattachant au discours concernant l'inscription dans l'histoire et la société de la part de la langue-culture occitane – et donc des locuteurs occitanophones –, il nous paraît que, malgré de bonnes intentions, les tentatives visant à y parvenir ont généralement été des cas isolés, ou alors n'ont pas vraiment réussi à franchir le seuil de la théorie. C'est que ces actions et projets, souvent le fruit de la pensée et de la recherche de personnages parfois très cultivés, suscitent encore aujourd'hui du scepticisme ou de la curiosité – sans doute la nôtre aussi, si nous avons cru utile d'y consacrer une étude, si courte soit-elle. Et pourtant, il est toujours possible de changer de perspective, et apercevoir, au-delà de toute perplexité ou objection, la flamme audacieuse et toujours vive de l'utopie.

³⁶ Cette lettre ne porte pas de date, mais elle a été vraisemblablement rédigée à peu près le 27 novembre 1997.

1.

La *culture* occitane, et donc l'Occitanie (jamais il n'y eut d'*état* ou de *nation* proprement « occitans »), fleurit et se caractérise au Moyen Âge en tant que communauté de langue (comme d'ailleurs le témoigne son nom même), due à la continuité de l'intercompréhension dialectale, réalité et langue-pont / pivot entre la péninsule ibérique, la *Frantia*, la péninsule italienne et l'Europe centrale. Le prestige littéraire des troubadours, dont l'est-hétique fut exportée dans l'Europe occidentale romane avec quelques prolongements de relief dans le monde germanique, dut sans doute beaucoup de sa fortune au caractère intermédiaire de la langue d'oc, qui en réalité recouvre une complexité linguistique se résolvant et se mesurant sur la marge d'intercompréhension unissant les différentes variétés dialectales.

C'est sur la notion de « variante » que notre discours va se déployer : d'ailleurs, toute traduction est d'abord, d'un point de vue abstrait, une variante par rapport au texte original, un autre possible texte original. Au-delà du cliché de l'œuvre « recrée » on fait ici allusion à la virtualité ainsi qu'à la multiplicité internes à la traduction en tant qu'acte, compte tenu des limites historico-culturelles de toute traduction¹. Ainsi, cette nouvelle exploration occitane finit (commence !) par se rapprocher, jusqu'à la toucher, d'une dimension théorique, donc générale. Comme nous le verrons dans un article prochain (« La traduction comme motif littéraire dans la littérature occitane contemporaine »), dans le sillage de l'esthétique borgésienne du paradoxe (à l'œuvre notamment dans *La Biblioteca de Babel* et dans *Pierre Menard, autor del Quijote*²), l'écrivain occitan « d'adoption » Jean-Claude Forêt (Lyon, 1950) dans son dernier livre, *Lo Libre dels Grands nombres*³ (et notamment dans la nouvelle « Un Caladon al Lac »),

¹ Cfr. Francesco MARRONI, « La Grande Macchina della Traduzione : l'uno e il molteplice della cultura », in *Traduttologia*, I, 1, pp. 7-14.

² Jorge Luis BORGES, *Ficciones*, Sur, Buenos Aires 1955.

³ Jean-Claude FORÊT, *Lo Libre dels Grands Nombres. O falses e us de fals*, Llibres del Traucaire (« Prôsa Occitana », 5), Perpignan 1998.

comme d'ailleurs dans l'œuvre précédente *La Pèira d'asard*⁴, insiste beaucoup sur la notion-opération de réécriture de l'œuvre littéraire via la traduction. Rien d'étonnant, bien évidemment, en ce que la réécriture, impliquant un écart non seulement linguistique mais également temporel (et donc, plus largement, culturel), puisse en arriver à une transformation *significative* du texte originel : c'est l'histoire de la transmission de tout savoir. N'empêche que dans certains cas ces transformations dues à l'acte de traduction ont des retombées particulièrement importantes ou délicates : que l'on songe par exemple aux ambiguïtés voire aux contradictions des interprétations, orthodoxes ou apocryphes, de nombreux passages (sinon de la totalité) des Écritures⁵ ; ou bien, que l'on songe à la « généalogie » des manuscrits médiévaux, où la faute du copiste et / ou l'idéologie qui gouverne son travail (les deux sont d'ailleurs souvent liées) modifient parfois radicalement un texte et donc le trahissent au lieu de le traduire. Pour sa part, Forêt, à travers ses réflexions sur le sujet (qui sont une partie intégrante de ses textes créatifs) évoque plutôt les altérations du message dues à la traduction automatique ou aux procédés de reconnaissance vocalique pour ordinateur : il suffit de deux passages seulement (de la L1 à la L2 et à nouveau de celle-ci à la L1) pour compromettre le message originel. Au-delà du culturel, il doit y avoir quelques chose *dans* la langue, sa « plasticité » sans doute, qui justement permet, via la traduction, la déformation partielle ou totale du message. Il en va de la traduction automatique par ordinateur comme du bouche-à-oreille, à cela près que ce qui se passe avec la machine est quelque chose de plus (ou de moins) qu'un simple malentendu : il s'agit en effet d'une sorte de création linguistique indépendante de l'humain, automatique et pourtant imprévisible. Une variante presque toujours peu ou pas du tout admissible (au fur et à mesure que l'on s'éloigne du terme pour le mot, la parole, le syntagme

⁴ ID., *La Pèira d'asard / La Pierre de basard* (Traduction en français de l'auteur), IEO (« A tots-Oc/Oil », 112), Toulouse 1990.

⁵ Tout à fait exemplaire, à ce sujet, l'étude que Elémire Zolla fait de la célèbre phrase tirée de l'Évangile (*Mathieu*, 5, 3),

Μαχαριοι, οι πρωχοι τω πνευματι, οτι αυτων εστιν η βασιλεια των ουρανων
 et de ses possibles traductions. Cfr. Elémire ZOLLA, *I Mistici dell'Occidente* (« Perché non vi sono passi delle scritture e degli apostoli »), vol. II (« Mondo antico cristiano »), Rizzoli (« BUR »), Milano 1976, pp. 219-224.

etc.) et pourtant possible voire « cohérente » questionne le statut et le sens de toute la « littérature potentielle ».

Ce discours à l'air spéculatif renvoie en fait à un argument absolument central, celui de la *variante* et de la *variabilité*, qui à son tour, en relation aux enjeux posés par la pratique du traducteur, sollicite le problème de la valeur de l'*adéquation*, de la *pertinence* de la variante elle-même. En effet, il est raisonnable de penser que celle-ci n'en est une que lorsqu'elle est acceptable⁶, c'est-à-dire lorsqu'elle rentre dans le cadre – jamais rigide mais toujours nuancé et mouvant – tracé de *quelque manière* par les extensions des champs sémantiques propres aux constituants du message – pris isolément et dans leur ensemble⁷. Or, définir, identifier et décrire ce que nous venons d'appeler par commodité « cadre », et qu'il serait sans doute plus correct d'appeler « seuil », est une entreprise dont l'envergure nous effarouche et qui finalement nous paraît vouée à l'échec – à moins d'œuvrer en mécanicien ou en faussaire. D'ailleurs, ce qui compte le plus est, à notre avis, moins décrire une réalisation particulière que saisir un principe général.

2.

Pour saisir ce principe de variabilité rien ne nous empêche de considérer la langue-littérature occitane, par exemple, en tant que variante de la langue-littérature humaine. Celle-ci, bien évidemment, n'existe guère en soi, elle serait un peu ce que la *langue* était chez Saussure : un principe abstrait et informe et pourtant nécessaire pour qu'il y ait de la *parole*, de la forme. On appliquera donc ce principe aux productions linguistico-littéraires des différentes communautés culturelles : chaque langue-littérature (notion qui précise celle de « langue-culture ») et, plus en détail, chaque œuvre littéraire, représente une manifestation particulière du principe abstrait, potentiel de la langue-littérature humaine ; et, en tant que telle, elle ne peut que représenter une variante, le résultat de déterminismes et de choix libres. Parmi les premiers, fort nombreux, on soulignera les conditionnements liés à la compétence linguistique : l'auteur, d'abord et surtout, aura

⁶ Nous faisons ici l'économie de tout discours concernant la « traduction libre », qui pour l'instant ne nous intéresse pas.

⁷ Cfr. Henri MESCHONNIC, *Poétique du traduire*, Verdier, Paris 1999.

tendance à écrire dans sa langue maternelle⁸, car c'est celle qu'il maîtrise le mieux, à quelques exceptions près (dans le chapitre précédent nous avons parlé de « volontarisme linguistique ») qui finalement relèvent déjà de véritables *choix* (et la littérature occitane est un excellent laboratoire pour étudier ces phénomènes de réappropriation et choix, parfois paradoxal, de la langue⁹). Chaque texte se réalise donc à travers une dialectique originale et unique de choix et de nécessités, de liberté et de déterminisme, et l'*achèvement* de l'œuvre marque finalement le choix de la variante, la consécration de cette variante excluant normalement les autres [cela dit, cette consécration n'est pas forcément toujours définitive : que l'on songe, dans la littérature italienne, à la *labeur*, emblématique, accompagnant l'élaboration des *Fiancés* (*I Promessi Sposi*) de Manzoni]. La philologie explore cette genèse, et c'est grâce à elle que nous pouvons lire le *corpus* complet d'une œuvre comme une sorte de compte rendu ou trace, embrouillés certes, de la difficulté ressentie par cet auteur au moment de donner forme à l'informe (idée, vision etc.) – ou, si l'on veut, comme le signe, ou le symptôme, de l'instabilité de la forme.

Sur la base de ces quelques réflexions, nous en venons maintenant à considérer le sens et la portée de ce que nous appellerons « autotraduction », à savoir la traduction d'un texte littéraire faite par l'auteur lui-même – en privilégiant bien sûr le cadre occitan. Cette pratique est parfois indispensable, incontournable, par exemple lorsque l'auteur concerné écrit dans un idiolecte abérrant, non seulement à cause de l'originalité stylistique de sa plume mais, en amont, à cause de la spécificité du parler qui est le sien, issu d'un localisme très marqué. C'est le cas de Bernard Manciet, écrivant le parler *negue* (« noir ») de ses Landes de Gascogne, et notamment la variété de son village natal, Sabres. La langue employée par Manciet, comme ailleurs nous l'avons souligné, « specchio della sua indole

⁸ [Bien évidemment, il faudrait nuancer ce discours en tenant compte de nombreux éléments, que l'on peut pour la plupart ramener aux notions de bilinguisme et de diglossie, celles-ci réglant l'emploi de deux (ou plus, si cela était vraiment possible) langues maternelles (encore faudrait-il comprendre bien de quoi il est ici question, sur la notion de « langue maternelle » les linguistes n'étant pas tout à fait d'accord) : dans un cas comme dans l'autre il s'agit d'un choix délibéré d'une langue, par l'auteur estimée être la plus adéquate à fonctionner en langue littéraire].

⁹ [Cfr. Giovanni AGRESTI, *De l'héritage à l'altermondialisme: enquête sociolinguistique et sociolittéraire concernant le choix de la langue occitane, aujourd'hui*, Aracne (« Quaderni di Linguistica e Linguaggi specialistici dell'Università di Teramo », 7), Roma (à paraître en 2007)].

provocatoria, è un'isola all'interno dell'isola Occitania »¹⁰, et cela au point que « Quelques détracteurs soutiennent même que sa langue est inventée de toutes pièces »¹¹. De Manciet on lira en particulier *L'Enterrament a Sabres*¹², et l'on comparera pour notre plus grand intérêt à l'original gascon le texte français en regard¹³. Chez cet auteur landais l'autotraduction est plutôt une nécessité, pourtant jamais absolue¹⁴ – ce qui suggère que derrière cette pratique se cache une volonté et une tension esthétique précises. Restent pourtant :

- 1) d'une part le problème de l'intercompréhension entre les différentes variétés d'occitan, qui n'est pas toujours acquise de l'est à l'ouest ;
- 2) d'autre part, le problème d'une certaine atomisation culturelle de l'Occitanie,

le second problème étant au premier lié, même s'il faut également considérer que cette atomisation est due en bonne mesure aux faiblesses d'une politique culturelle panoccitane. Souvent l'« autotraducteur » n'a pas d'alternative : il est parfois isolé, il entre généralement en contact avec une maison d'édition très petite (qui parfois n'en est pas une...) et finalement a peu ou aucun contact avec d'autres auteurs ou des librairies spécialisées (en littérature occitane contemporaine... qui ne sont certes pas légion !) censées diffuser son œuvre – ce qui peut-être, d'ailleurs, l'intéresse

¹⁰ [« reflet de son esprit provocateur, est une île à l'intérieur de l'île Occitanie », Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio* [...], cit., p. 58].

¹¹ [Cfr. Chapitre 2].

¹² Bernard MANCIET, *L'Enterrament a Sabres / L'Enterrement à Sabres* (édition établie par Guy Latry. Avec texte en français traduit par l'auteur), Mollat, Bordeaux 1996. Première édition : Ultrèia, Garein 1989.

¹³ Une lecture de cette œuvre sous cet angle comparatif a été proposée dans le chapitre « La densità del vuoto ne *Lo Gojat de Noveme* e le Lande in liturgia dell'*Enterrament a Sabres* di Bernard Manciet », Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio* [...], cit., pp. 58-69.

¹⁴ [Preuve en sont, bien évidemment, les traductions de textes mancietiennes faites par d'autres écrivains ou spécialistes, comme dans le cas de Bernard MANCIET, *Roncesvals*, UPPA-Éditions Covedi, Pau 1997, poème quadrilingue où la traduction en français a été faite par Guy Latry, celle en espagnol par Annick Allaigne-Duny et Elvire Gomez Vidal et celle en basque par Lucien Etchezaharreta].

relativement, cette œuvre étant souvent à compte d’auteur. Bref, la pratique de l’autotraduction est en Occitanie tantôt le résultat d’un amateurisme généralisé (qui se double souvent de la préférence accordée par l’auteur à une variété fortement locale, à un *patois* donc¹⁵, par rapport à la variété normalisée standard de référence¹⁶), tantôt une forme d’isolement et de complaisance narcissiques. Sous cet angle, l’autotraduction est une pratique à contrecarrer, comme l’a remarqué l’écrivain occitan Alem Surre-Garcia¹⁷, qui est également l’un des traducteurs de littérature occitane en français les plus conscients des enjeux posés par cette pratique. Isolement et complaisance certes encouragés par la difficulté d’établir un rapport solide, étroit, entre l’auteur et son (potentiel) public, latence qui fait que l’œuvre littéraire, loin de toute dialogalité, se réduit souvent à œuvre monogale – exercice esthétique. Ce problème, impliquant les conditions de production, diffusion et réception-réponse d’un texte, est sans aucun doute un des plus urgents pour la communauté linguistico-culturelle occitane d’aujourd’hui. Car, comme l’écrit Roland Pécout,

Dans tout ce que font les humains à destination des autres – entre autres, les livres –, ils ont – nous avons – besoin d’une *réponse*. Pas spécialement d’une reconnaissance sociale (ni son contraire), mais quelque chose d’autre : comment ça touche les gens, qu’est-ce que c’est qui passe bien ou pas bien, qu’est-ce que c’est qui *dialogue* le plus avec le lecteur dans un livre, et quelles sont les corrections de trajectoire qu’on fera, et qu’est-ce qu’on intégrera de *nouveau* pour la suite. Il s’agit tout simplement d’interactions, il s’agit tout simplement de la vie.

Ces interactions sont plus limitées dans une langue minoritaire, ou plus simplistes, ou plus piégées... Mais elles existent quand même, et de toutes façons, contribuer à les faire exister, ça fait partie de notre travail, quand on écrit (« travail » au sens de « efforts que fait la femme en couches »). Ce qui compte, là-dedans, ce n’est pas le côté personnalisé (« qui » est l’écrivain)... Ce qui compte, c’est le produit, le texte, le livre, qui est, comme la toile pour le peintre, un *espace de partage*.¹⁸

¹⁵ [Preuve en est que souvent ces autotraducteurs se disent eux-mêmes des « patoisants »].

¹⁶ [« de référence », car en occitan sont admises plusieurs variétés standard, une pour chacun des cinq ou six macroensembles dialectaux généralement reconnus].

¹⁷ Cfr. Alem SURRE-GARCIA, « À propos de la traduction de *Vert Paradis* de Max Rouquette et du *Livre des Grands Jours* de Jean Boudou », in *Europe* (« Littérature occitane »), 669/670 (janvier-février 1985).

¹⁸ Texte tiré d’une lettre (19 novembre 1997) que l’auteur nous a envoyée.

Considérations qui nous amènent à aborder le texte pécoutien *Mastrabelè*¹⁹, récemment publié en édition bilingue avec la traduction en français en regard.

3.

La pratique de l'autotraduction, dont nous avons jusqu'ici mis en évidence surtout les limites, peut en revanche représenter, donner du corps à une exigence. Nous avons déjà évoqué un texte tel que *L'Enterrament a Sabres* ; or, en revenant à la terminologie proposée plus haut, on peut suggérer que, du moins d'un point de vue synchronique, toute traduction est avant tout la mise en contact et la comparaison de deux variantes de la langue-littérature humaine. Le texte de départ (T1) n'est en effet qu'une version de l'informe, qu'une première actualisation du principe linguistico-créatif. Le texte d'arrivée (T2), dans la perspective de l'autotraduction, avant d'être une variante dépendant de T1 est une deuxième actualisation de ce principe, à savoir une variante « parallèle » (T1 // T2). Une édition bilingue permet en outre cette mise en parallèle via la juxtaposition des variantes imposée notamment par les éditions présentant la traduction en regard. Ces conditions sont favorables à la création, lors de la lecture, d'une troisième variante, ou troisième lecture, pourtant de nature différente par rapport aux deux premières : « da una prospettiva non solo linguistica, il nostro itinerario nell'*Enterrament* è passato per tre testi diversi, tre poemi : l'originale gascone, la traduzione francese (dello stesso Manciet, è significativo precisarlo), e infine la risultante della "sovrapposizione" dei primi due, a volte sorprendentemente rivelatrice di una *démarche* non certo fine a se stessa, ma propriamente creativa »²⁰. La troisième lecture est plus qu'une synthèse : conditionnée à son tour par d'innombrables facteurs linguistiques et culturels, elle peut conduire le lecteur à une appréhension

¹⁹ Roland PÉCOUT, *Mastrabelè*, Jorn, Montpeyroux 1999.

²⁰ [« selon un perspective non seulement linguistique, notre itinéraire dans l'*Enterrament* est passé par trois différents textes, trois poèmes : l'original gascon, la traduction française (de Manciet lui-même, il est important de le souligner) et finalement la résultante de la superposition des deux premiers, révélatrice parfois d'une *démarche* nullement gratuite mais, bien au contraire, sciemment créative », Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio* [...], cit., pp. 65-66].

plus profonde du message poétique justement en vertu du redoublement du point de vue : on dirait que les deux langues-textes s'éclairent et se relativisent l'une l'autre, en suggérant par là le principe même de toute poésie, sans forme et en amont de toute actualisation linguistico-culturelle.

Cela dit, qu'est-ce qui caractériserait, dans cette optique, l'autotraduction, notamment par rapport à la traduction *tout court* ? Naturellement, on ne peut pas, là non plus, donner de réponses sûres outre que valables pour tous les autotraducteurs. Mais qu'une spécificité existe qui concerne le domaine occitan, et notamment lorsque le français est la seule langue d'arrivée, est fort probable vu le régime diglossique sous-jacent fonctionnant plus ou moins chez tous les auteurs ou presque – car finalement il est souvent le moteur même de l'œuvre. Ce régime implique que l'autotraduction est, aussi et surtout, une expérience délicate d'ordre psycholinguistique et psychoculturel – outre que la trace d'une dialectique linguistico-culturelle déséquilibrée, dont on soulignera une fois de plus la fécondité. Cela dit, avant d'arriver à une sorte de conclusion, mieux vaut laisser la place à une de ces autotraductions, et à son examen.

Le mince volume de Roland Pécout, *Mastrabelè*, qui recueille quelques poèmes sur deux décennies (1978-1998), nous paraît particulièrement intéressant pour étoffer notre discours concernant notamment l'occitan dans ses rapports avec le français. Il est difficile de choisir les exemples les plus significatifs ; pourtant, certains passages nous semblent très parlants en termes de fonctionnements stylistico-linguistiques. Ceux-ci émergent surtout grâce à l'édition bilingue, puisque la version « seconde » (c'est-à-dire, celle en français),

- 1) en revenant sur l'original occitan, revient sur le dire et exprime, avec des nuances particulières, quelque chose qui n'avait peut-être pas pu s'exprimer dans la version première (ou *princeps*) ; ou bien, au contraire,
- 2) résulte plus contrôlée et inhibée, ou davantage liée à des tournures propres à la langue (le français, justement) dans laquelle, ne l'oublions pas, on a le plus écrit en littérature.

Aussi, notre courte étude (le sujet demanderait bien plus d'espace pour être développé d'une manière adéquate) tâchera de mettre en évidence – à partir des transformations jugées « non (strictement) motivées » voire

« forcées » (à savoir, près ou au-delà du seuil d'acceptabilité ou de pertinence) façonnant la version d'arrivée –, quelques structures et réalisations d'une *conscience linguistique complexe*, celle de l'écrivain Pécout.

Tout d'abord, notre auteur écrit dans la variété provençale (graphie occitane, non mistralienne), et n'a donc pas cette sorte de « couverture » ou « écran » qu'a par exemple le gascon Manciet : le provençal est sans doute la plus connue et pour ainsi dire homologuée des variétés d'occitan, sacrée même au-delà des frontières d'oc et françaises par l'œuvre de Mistral et par la renommée du Félibrige – bien qu'aujourd'hui les occitans aient plutôt tendance à considérer le languedocien comme la variété *standard* de l'occitan. Il est évident que toute citation trahit forcément l'unité, la continuité de l'œuvre, et en compromet la compréhension ; voilà pourquoi nous nous bornerons à quelques observations linguistico-littéraires, sans aucune prétention d'embrasser l'œuvre tout entière.

La mar montava a la còrda
La mer montait à la corde

la mar montava a la testa
La mer montait à la tête

– sang negra, vida sens uelhs,
– *sang noir, peuple d'yeux,*

pòble d'ombras –
vies de l'ombre –

bronzinejava ai labras, ais ausidors
elle bourdonnait près des mots,

escalava cap la Ciutat dau saupre
elle montait vers la conscience

coma l'èrsa sus la sabla.
comme la vague sur le sable.

Escafava lei camins de l'escriure,
Elle effaçait les chemins d'insectes

lei camins d'escaravats de l'escritura.
De l'écriture.

[pp. 20-21]

Dans ce premier passage nous remarquons au moins quatre points à notre sens significatifs : à la troisième et quatrième ligne figurent, dans la version en français, quelques traductions assez curieuses – « peuple

d'yeux » traduisant « pòble d'ombras » et « vies de l'ombre » traduisant « vida sens uelhs » –, comme si vraiment l'auteur, en recombinaut de mêmes mots de la *princeps* voulait en français, en véritable contre-chant, compléter son dire (ou l'articuler davantage). Tout de suite après, à la cinquième ligne, l'expression, fort *abstraite*, « près des mots » résout la plus complète, descriptive et *concrète* construction occitane « ai labras, ais ausidors », de même qu'à la sixième ligne, où la « Ciutat dau saupre », expression imagée qui sent le mythe et l'allégorie (que l'on songe aux « splendides villes » rimbaudiennes) est traduite tout simplement (et, une fois de plus, de manière abstraite) par « conscience », dans le sillage d'une orientation psychologique et rationaliste typiquement française. Enfin, dans les deux derniers vers semble affleurer une sorte de « pudeur » à propos de l'emploi du mot « écriture », non doublé par l'attendu « écrire » (« escriure » en occitan).

Un autre passage significatif se trouve juste quelques lignes plus bas :

Tu, lo viatjaire

Toi, le voyageur

[...]

dins lo bordilher dei varatges,

dans l'entassement des épaves,

te viutas dins la baudra, menimós

immergé dans la vase, minutieusement

enebriat

froidement

e freg

et avec ivresse

per semenar l'aur deis eiretatges.

pour dépenser l'or des héritages.

Destoscas e escampilhas la memoria

Tu délivres et tu éparpilles la mémoire

Dins lei brians d'aiga, d'aire, e d'oblidança.

Dans les courants d'eau, d'air, et de silence.

[pp. 22-25]

L'inversion (presque un chiasme...) du couple occitan « enebriat / e freg » en « froidement / et avec ivresse » nous paraît répondre à deux contraintes, à la fois sonores et rythmiques :

1. la variante alternative « freg / e enebriat » a dû être facilement rejetée à cause des deux /e/ se succédant dans le même vers ;
2. l'autre variante alternative « avec ivresse / et froidement » a également dû être rejetée en raison de la majeure quantité syllabique du premier membre par rapport au second, qui donc pousse naturellement celui-là vers la fin de la phrase. On remarquera en outre qu'il s'agit là en réalité d'une séquence de trois éléments – ce qui ne fait qu'affermir cette sorte de loi rythmique : « minutieusement / froidement / et avec ivresse ».

Si donc ces déplacements n'ont rien de spécial, vu qu'ils ont plutôt l'air d'ajustements dus à des contraintes définies, reconnaissables, ce qui frappe est par contre la transformation des *adjectifs* occitans en *adverbes* français. Cette transformation n'est pas innocente, l'adverbe correspondant à un niveau d'abstraction plus poussé par rapport à l'adjectif – qui est encore relatif, plus étroitement lié au *sujet*. Une fois de plus, l'auteur semble donc assigner au français une valeur davantage « abstraite », voire « cognitive », par rapport à l'occitan, censé être davantage « concret », « affectif » – ce qui ne fait qu'inscrire les choix pécoutiens dans une démarche linguistique et littéraire depuis longtemps reconnue (d'ailleurs jusqu'au poncif) et qui est sans doute le résultat de dysfonctionnements diglossiques²¹. Dans ce cas-là, pourtant, l'impression est que l'auteur, en autotraducteur, ne sortant pas du cliché du « génie de la langue », utilise ces registres différents pour multiplier la lecture de son poème : poème de terre, poème de tête aussi.

En ce qui concerne le dernier vers du morceau que l'on vient de citer, on remarquera la traduction de « e d'oblidança » par « et de silence ». Cette variante (déjà, son statut même de « variante » n'est pas du tout acquis) Pécout la préfère à la plus correcte « et d'oubli », vraisemblablement en raison de deux éléments :

²¹ [Cfr. Chapitre 7].

1. si on accepte une lecture « lente », scandée, proche d'ailleurs de la dimension *écrite*, et que l'on en rejette une plus rapide, plus *orale*, nous avons un nombre égal de syllabes en occitan et en français : [edubli'danso] = 5 syllabes ; [edəsi'lās(ə)] = 4 syllabes + (1) ;
2. de plus, l'accent se trouve sur la même syllabe (la quatrième) des deux chaînes sonores, et la morphologie est fort pareille – ce qui ne serait nullement donné avec la variante, pourtant sémantiquement plus pertinente, « et d'oubli ».

Finalement, ce choix de traduction semble suggérer que pour l'auteur (et l'autotraducteur) ce qui compte le plus est une proximité esthétique et rythmique entre les deux variantes T1 et T2, la signification pouvant circuler assez librement de l'une à l'autre, peut-être en vue, encore une fois, d'un enrichissement du message.

Ailleurs, il faudra plutôt considérer certaines modifications en T2 d'un point de vue plus structurel, interne, c'est-à-dire lié plus à l'usage généralisé et à l'architecture grammaticale de la langue française et moins à des effets de style – donc individuels. On connaît bien la plus large liberté dont l'occitan standard (comme d'ailleurs l'italien) jouit par rapport au français standard, notamment en ce qui relève de la composition des noms et des adjectifs – traduits parfois en français moyennant une phrase qui finalement fragmente la perception (en italique) :

...dins la vila-isclas, la vila-cais, *amarinada* de canaus, un batèu passa sota lo pònt levadis.

...dans la ville-îles, la ville-quais, où la mer entre par *les canaux*, un bateau franchit le pont levant.

Ou bien, la composition occitane [« desempèira » est formé à partir de « pèira » (« pierre ») plus les affixes à valeur opposée « em », intériorisant (« en »), et « des » (« dé »), extériorisant] peut être traduite par une sorte d'explication psychologique de celle-ci :

Mas aquò *desempèira* la cara, de saupre / que sei ferniments venon dau mond

Mais le visage s'anime, quand il sait / que ses frémissements viennent du monde

[pp. 28-29]

Cet exemple, comme d'autres, impose de considérer, dans l'analyse du texte littéraire, l'élément de « plasticité » linguistique, la marge d'invention et de créativité qu'une *langue* donnée (et, bien sûr, en amont, la culture qui l'engendre) accorde aux *paroles* qui l'actualisent.

Il est évident que les éléments jusqu'ici mis en évidence – et bien d'autres encore d'ailleurs – ne fonctionnent pratiquement jamais seuls; au contraire, ils agissent en véritables composantes co-occurentes jusqu'à influencer peu ou prou la qualité et la subjectivité de la version d'arrivée (T2), ces composantes dépendant les unes des autres ou, ce qui revient au même, les unes engendrant les autres. En dernier ressort, il nous paraît que la nécessité de transformer une phrase donnée peut engendrer à son tour une transformation ultérieure pour des raisons diverses : un jeu euphonique, une régularité rythmique etc., bref, des exigences proprement poétiques (au sens jakobsonien du terme) suggérées par la nécessité de trouver une sorte d'escamotage pour résoudre l'intraduisible. À ce sujet, le vers qui suit nous semble assez parlant :

Lo mond va au mond, e 'quò's sa tòca. (littéralement : « le monde va au monde, et ça c'est son but »)

[pp. 30-31]

Un obstacle majeur en vue d'une traduction en français de la seconde partie de ce vers qui n'en trahisse pas le rythme, découle du caractère synthétique de l'occitan, qui peut se permettre ici deux élisions (le texte serait en effet « e aquò es sa tòca », mais sa prononciation effective est [ekòssa'tòko] : difficile alors d'accepter la variante « et ça c'est son but » [esasesõ'by(t)], où résonne, de plus, une allitération assez fastidieuse). Il est ensuite un problème d'ordre sémantique qui concerne la traduction du mot *tòca*, qui signifie certes *but* mais également *tâche*, et d'ailleurs peut-être davantage *tâche* que *but*, car il indique finalement « ce qu'il faut faire ». Il se peut que ce problème ait poussé l'auteur lors de sa traduction à renoncer à toute ressemblance morphologique et littérale en transformant ce vers

en entier sous l'influence d'un proverbe (« qui se ressemble, s'assemble »), à savoir d'une unité sémantico-expressive forte :

Le monde se ressemble, et il s'assemble.

Dans la version occitane la valeur finaliste est plus évidente, alors qu'en français prévaut plutôt le sens holistique, grâce aussi à la paronomase *ressemble / assemble*.

Pour conclure, si on peut bien admettre qu'il existe des formes de déterminisme linguistique à l'œuvre dans la praxis de traduction – dans les termes indiqués par Hagège : les langues diffèrent moins pour leur capacité d'exprimer que pour l'obligation de dire quoi que ce soit d'une certaine manière²² – et que cette praxis est également influencée par les conditionnements découlant de la diglossie, il faut néanmoins observer que ce déterminisme est, en premier lieu, toujours relatif, imprévisible, et que, en second lieu, il faut bien se réjouir de ces contraintes-là : car elles sont en mesure de multiplier les variantes d'un texte originel, potentiel (T0) qui ne demande qu'à se réaliser en langage sur la page, d'un avatar l'autre, et donc d'en multiplier les lectures. Ce qui amplifie le dialogue, et sollicite d'autres voix. On peut croire que les écrivains occitans d'aujourd'hui sont très sensibles à ça.

²² Cfr. Claude HAGÈGE, *L'homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, Paris 1985 [Éd. it. : *L'uomo di parole. Linguaggio e scienze umane*, Traduction de Franco Brioschi, Einaudi, Torino 1989, pp. 41].

***Medelha-Medea. Parole et sens de la pièce de Max Rouquette
traduite de l'occitan en italien (2002)***

Avec cette communication nous vous présentons la première traduction en italien de *Medelha*, faite en collaboration avec Katia Caporrella – qui, il y a deux ans, envisagea la première ce travail. En particulier, nous tâcherons d'illustrer le cheminement méthodologique suivi, à la base d'un certain nombre de choix linguistiques et stylistiques faits au moment de la traduction.

0. Préliminaires

On sait bien que, toute construction linguistique étant l'actualisation d'une intention poético-communicative profonde, préverbale, une traduction doit se fonder nécessairement sur une approche herméneutique de l'œuvre à traduire. Le traducteur est en effet poussé à saisir le(s) noyau(x) du texte à traduire, afin d'en restituer ce qu'on pourrait appeler le « signe de l'œuvre ». Ce « signe », mot par ailleurs fort incommode à cause de la multiplicité des renvois qu'il pose, en est en quelque sorte l'essence, cet indicible qui rend possible la permanence du signifié profond par delà l'impermanence, le relativisme de l'*hic et nunc* linguistico-culturel – ce relativisme qui caractérise, notamment, les traductions d'un même texte en diachronie – ainsi que, au niveau strictement littéraire, poétique, l'homogénéité du ton, le microtexte restituant la même énergie, à quelques nuances près, que le macrotexte, ou texte tout court. Notre démarche a donc privilégié la compréhension, à la fois globale et analytique, de la tragédie écrite par Max Rouquette, afin de pouvoir en tirer les composantes majeures – qui, considérées dans leurs agencements et implications réciproques, constitueraient le « signe de l'œuvre ».

Pour ce faire, nous avons d'abord observé que *Medelha* s'inscrit dans la filière d'un mythe littéraire, ce qui ne va pas sans conséquences : tout auteur se lançant dans l'entreprise de renouvellement – ou simplement de reprise – d'un mythe littéraire doit évidemment tenir compte de quelques éléments incontournables, tels l'origine du mythe et le rôle « historique »

des personnages impliqués, l'évolution et l'actualité du mythe lui-même etc. L'auteur penche donc à la fois pour l'aspect pour ainsi dire philologique du mythe et pour ses instances personnelles, liées à son époque, à sa culture et, naturellement, à son individualité. Cela dit, il ne peut pas non plus défigurer trop les personnages – qui sont de plus, dans le présent cas, des figures mythologiques. On a l'impression que, plus un mythe littéraire s'ancre dans le passé, moins il est susceptible de bouleversements littéraires. Quoiqu'il en soit, on peut dire que l'originalité de l'auteur se concentre sur le plan de l'interprétation des gestes et des figures, ne pouvant pas, lui, toucher à la structure originelle de l'histoire. Voilà donc que, en mesurant et en s'appropriant à chaque pas la distance entre les mots et les choses, le dit et la réalité des contenus, l'auteur réécrivant un mythe littéraire penche en définitive du côté du psychisme des actants – ou de l'action.

1. Signe et psychisme

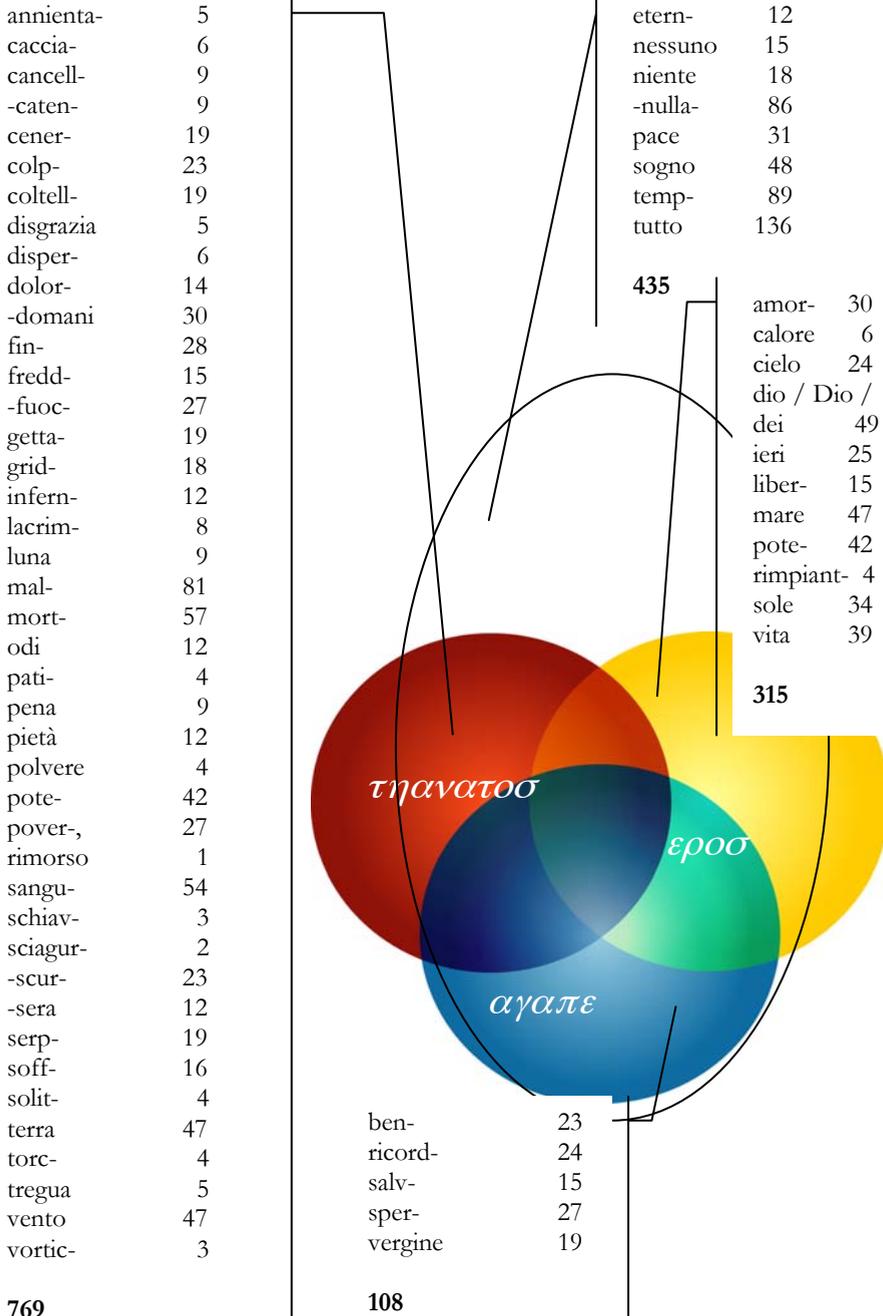
Ce psychisme profond enveloppe en fait toute la tragédie rouquettienne. L'auteur puise au mythe pour raconter le déploiement d'une grosse masse d'énergie psychique humaine, et les résultats qu'elle produit. C'est cette masse, et ses mouvements, ses déplacements, ses latences, ses chocs, qui est en définitive le « signe de l'œuvre ». Le personnage de Medelha est le protagoniste absolu. Il ne cesse de hanter la scène, et il est d'ailleurs presque toujours sur scène. De Medelha dépend le futur de tout le monde : si sa vengeance s'abat sur Jason, tout Corinthe, ainsi que ses enfants à elle et Jason, périront. C'est donc le psychisme de la protagoniste qu'il faut retracer, pour comprendre la dramatisation elle-même. Medelha est en effet au centre de toutes les relations ou, du moins, toutes les relations humaines de la pièce la traversent, et elle est en mesure de les perturber, voire de les briser – comme elle le fera. On pourrait en arriver à dire que la structure psychique de Medelha est le modèle structurel de l'œuvre tout entière, si une méthode d'analyse fiable nous confirmait cette analogie. Or, la seule méthode fiable est probablement celle qui soit apte à répertorier, à classer de quelque manière que ce soit les éléments qui expriment ce que nous avons appelé une « grosse masse d'énergie psychique humaine ». Au niveau linguistique, qu'est-ce qui engendre de l'énergie psychique ? Des mots marqués, bien sûr, des mots presque magiques à

même de consolider une pensée, un sentiment – des mots sanctionnant des pensées, des sentiments. Avant le dénouement, qui est malgré tout une libération, il y a l'accumulation énergétique, à travers – aussi – la répétition de formules et de mots (et grâce à un blocage-barrage dont on parlera par la suite), et cela d'autant plus qu'il s'agit d'un texte théâtral, vraiment pensé pour la mise en scène et donc pour l'oral. Ainsi, nous avons cru devoir passer par une analyse d'abord statistique. Pour que cette analyse ne soit pas stérile, il faut bien sûr la limiter à des coupes particulières et en même temps fondamentales ; l'analyse lexicale en est sans aucun doute une. S'il est possible d'affirmer, avec bien entendu des réserves, que le mot est un microcosme du macrocosme texte, dans le sens que les significations particulières sont orientées d'après *une* inférence générale, foncière, certains mots deviennent pour ainsi dire l'emblème et le point de repère du sens de l'œuvre. Voilà pourquoi nous avons en même temps ouvert le mot en en tirant sa racine, et plaçant ainsi sur un même plan des verbes, des substantifs, des adjectifs, des adverbes etc.

Les racines fortes, à même de structurer l'inférence de la pièce, s'organisent en quatre noyaux fondamentaux (dont une schématisation est donnée par la fig. 1) :

1. le noyau de la destruction, de la vengeance, de la haine – $\tau\eta\alpha\nu\alpha\tau\omicron\sigma$ (τ);
2. le noyau du rêve et du souvenir, de l'amour-passion – $\epsilon\rho\omicron\sigma$ (ϵ) ;
3. le noyau de la pitié et de la douceur maternelle – $\alpha\gamma\alpha\pi\epsilon$ (α);
4. le noyau du silence et de l'annulation (\emptyset).

Fig. 1



Le chiffre figurant à côté du radical représentant le nombre des occurrences, ce schéma nous permet déjà tel qu'il est de faire quelques observations :

- a) le noyau du mal (τ) est bien plus consistant que les autres, et en effet il donne le ton dominant à la pièce ;
- b) le noyau du mal est exprimé par un nombre très élevé de racines, ce qui s'explique par le fait que, par delà sa dominance, le mal est *actuel*, présent ;
- c) ces quatre noyaux représentent en effet aussi un échelonnement temporel : à l'époque de l'enfance, de la virginité de Medelha (α), succède celle de l'amour charnel et de l'union avec Jason (ϵ), jusqu'à l'éclosion de la haine (τ) et à l'annulation de tout (\emptyset) ;
- d) ces noyaux présentent des paysages spécifiques, avec de curieuses équivalences : la mer est le paysage dominant en (ϵ) (47 occurrences), car c'est sur un bateau que Jason arriva en Colchide et c'est toujours sur un bateau qu'il repartit avec Medelha ; par contre, la terre (47) et le vent (47) sont des paysages liés au vagabondage de Medelha, donc à l'accumulation de la haine ;
- e) (ϵ) est non seulement le règne de l'amour-passion, mais également celui du divin (49), du ciel (24), du soleil (34), de la vie (39). (\emptyset) est bien le domaine de l'annulation, se configurant comme une transcendance sans dieu(x), où le tout (136) tend à coïncider en poids et en évocations avec les mots de l'absence et du vide (119).

Bien entendu, on pourrait prolonger cette série d'observations, mais il faut se garder de la tentation de leur attribuer une importance excessive. Plus que les détails vaut l'ensemble : et l'ensemble trace une partition qui illustre bien les « mouvements » de la pièce.

2. La restriction

Venons-en enfin à l'aspect linguistique qui, dans la traduction en italien, nous a paru le plus intéressant. Si partition il y a, on peut s'autoriser à dégager un sens des séparations mêmes. Ce sens est bien celui d'une *restriction négative*, vu les frontières plutôt nettes et exclusives d'entre les domai-

nes mentionnés. Or, si au sujet des constructions restrictives la langue française et l'occitane se comportent de façon analogue, à l'heure de la traduction en italien (qui n'adopte que rarement la restriction négative, perçue parfois comme un gallicisme) l'emploi ou le remplacement de cette structure, si caractérisant la signification globale de l'œuvre, deviennent tout à fait cruciaux.

On a vu les quatre domaines expressifs/sémantiques, ou noyaux de l'œuvre. Or, il est aisé d'affirmer que l'un exclut l'autre. (τ), le désir de vengeance et de mort exclut (ϵ), pulsion vitale et reproductive, ainsi qu'(α), amour domestique et familial. Le passage de la protagoniste, mais de tout ce monde tragique, de la possibilité d'être ce domaine plutôt qu'un autre implique justement une restriction, une négation de l'autre. Nous nous en expliquons. Jason veut faire de ses enfants des rois. Or il établit, par sa conduite, une séparation entre lui-même et Medelha. De fait, ses enfants *ne* seront plus *que* les fils de Medelha – qui, à son tour, *n'est* plus *qu'*une mendicante – ; Jason prétend alors avoir ses enfants pour les mener au palais royal. Celui-ci, du point de vue de Medelha, est un univers à son tour séparé du monde ouvert du vent de la mer et des plaines, du monde aux horizons chaque jour renouvelés. Le Palais, avec tout le répertoire de rites, titres, formes etc. bref son appareil, est représenté donc comme un monde fermé, figé, cristallisé, véritable restriction de la vie libre à l'air libre. Pour Medelha Jason y cessera d'être un demi-dieu, pour *ne* devenir *qu'*un homme fragile, prisonnier de son château. Partout où l'on se penche, on s'aperçoit que la pièce tout entière se base et tourne autour de cette restriction, cette limitation voire amputation fondamentale qui *ne* fait *qu'*exaspérer les énergies qui, de façon destructive, conduiront au dénouement de l'œuvre. Dénouement qui sera en fait une réouverture, débouchant sur ce tout-néant au-delà du bien et du mal.

De plus près, on observera que 47 fois l'auteur fait recours à la construction restrictive négative, dont trois fois de façon dirions-nous « emblématique » (1-2, 4/6, 36/43). Dans le tableau ci-dessous la liste des occurrences, avec notre traduction en italien :

1-2	Perdequé nàisser? [...] quand deman ten pas qu'una cara [...] Quand tota vida es pas qu'un clapàs de malur, de malor, d'assassin.	13 ¹	Perché nascere ? [...] <i>quando il domani ha un solo volto</i> [...] Quando la vita non è che un mucchio di disgrazie, dolori e crimini.
3	Siám pas mai qu'una caucida derrabada a sa tèrra	14	Non siamo che un cardo strappato alla propria terra
4-5-6	I a pas qu'un dieu : lo nòstre, l'avi de la raça : lo soleh ; pas qu'una patria : lo vent sens cara ; pas qu'una lei : nòstre voler.	21	Non c'è che un dio : il nostro, l'avo della razza ; <i>una sola patria : il vento senza volto ; una sola legge : il nostro volere</i>
7	Pavòts [...] Vòle pas pus conóisser que vòstre agach de chòt	25	Papaveri [...] Non voglio conoscere altro che il vostro sguardo di gufo
8	Ara, sabe qu'avèm pas viscut que matins e que ròsas.	26	<i>Ora so che abbiamo vissuto solo le rose senza le spine.</i>
9	Se parlava pas que d'aquò.	27	Non si parlava d'altro
10	Mar de plomb, unida per son pes ; qu'es pas que pes e que se cala	30	Mare di piombo compattato dal suo peso, <i>che è solo peso e che tace</i>
11	quand tota la tèrra, alentorn, seriá pas qu'un ermàs gigant.	35	quando la terra intera, attorno a noi, non sarebbe stata che un immenso deserto.
12	Se te demorava pas qu'un jorn [...] per la veire encara davant tu...	38	Se non ti restasse che un solo giorno [...] per vederla ancora davanti a te...
13	I a pas que los mercants per discutir dau prètz.	46	<i>Solo i mercanti discutono il prezzo</i>
14	Mas [...] poiràs pas pus atrobar quicòm mai que l'agach caput, que la cara grèva de Medelha.	48	Ma [...] non potrai più trovare altra cosa che lo sguardo insistente, che la faccia pesante di Medea.
15	A tu n'as qu'a te'n prene.	50	Non hai che da prendertela con te stessa.
16	Siám pas aici e pertot qu'estrangièrs	51	Qui e ovunque non siamo che stranieri
17	de la lei de la sang [...] servaràn pas coma sol recòrd que lo roge d'aquel mantèl ;	55	della legge del sangue [...] non conserveranno come solo ricordo che il rosso di quel mantello
18-19	quand foguèsse pas que coma un pauc de recaliu ; quand fogueusse qu'una beluga prèsta a s'amorçar dins la suja de ton recòrd ;	56	quand'anche non fosse che pezzetti di brace sotto le ceneri ; quand'anche non fosse che una scintilla pronta a spegnersi nella fuggine del tuo ricordo ;

¹ Les chiffres figurant sur la colonne de gauche numérotent les occurrences, alors que ceux qui figurent sur la colonne de droite (ou centrale) renvoient au numéro de la page de l'édition occitane (Fédérop, « Jorn », 1989).

20	e que n'an servat au còr que la gruma e l'amarum	59	<i>e che han conservato nel cuore solo la schiuma e l'amaro</i>
21	E per quau tot lendeman es pas qu'un desert sens fin ;	59	e per le quali il domani non è che un deserto senza fine ;
22	e que, de tota una mar, demòre pas sus las bocas que lo vent dau gost de sau.	60	e che, di tutto un mare, non resti sulle labbra che il vento dal gusto di sale.
23	Quand sabiái pas que garir e qu'aconsolar	65	Quando non sapevo che guarire e consolare
24	Qu'avèm pas qu'un jorn estrech	68	Poiché non abbiamo che un giorno corto
25-26	Sabe pas de l'èrba que la poison. Sabe pas dau mond que lo verin.	71	<i>Conosco delle erbe solo il veleno. Conosco solo il veleno del mondo.</i>
27	Veson pas lo mond qu'au tràvers de ieu.	71	Non vedono il mondo che attraverso me.
28	Quand ai pas pus qu'a udolar a la luna	72	Quando non mi resta che urlare alla luna
29	aquela qu'avant tu aviá pas dubert sas cuòissas qu'au fust dels arbres ont escalava	82	quella che, prima di te, <i>avene aperto le sue cosce solo al fusto degli alberi che scalava</i>
31	Mas venas, amb aquelas dau metau son pas qu'una.	88	<i>Le mie e quelle del metallo sono una vena sola.</i>
30	lo Palais tot, lèu, serà pas pus que cendre...	96	il Palazzo intero, presto non sarà altro che cenere...
32	Aquò es pas quicòm mai qu'un escach d'estafièrs abestits virant coma tant de baudufas !	98	Non è molto di più di un drappello di soldati abbruttiti che girano come trottole !
33	E que servisson pas qu'a l'èspandiment de mon empèri.	100	E che non servono che all'espansione del mio impero.
34-35	Res, ara, per me sompartir de la causa terribla, res que l'espés d'aquela lana. Tant qu'èra pas que deman, l'ira e la votz se podían faire tempèsta,	102	Nulla, ora, per dividermi dalla cosa terribile, nulla se non lo spessore di questa lana. <i>Finché era domani</i> , l'ira e la voce potevano farsi tempesta,
36-37-38-39-40-41-42-43	ara que siá pus que plaga, que siá pus qu'una sola dolor, que siá pas que la font d'un etèrn planhum, que sos uòlhs sián pas qu'una mar de lagremas, sos uòlhs negats d'esglaris e de sang, que sa lenga siá pas qu'una sansonha de repentitge sus lo remenar d'una vida avalida, que sa tèsta siá pas qu'una nèbla de tempèris, qu'un òrre revolum sens fin, qu'una perdicion sens estela,	103	che ora non sia più che una piaga, un dolore, la fonte di un lamento eterno, che i suoi occhi non siano più che un mare di lacrime, occhi annegati di terrore e sangue, che la sua lingua non sia che una litania di rimpianti sul rimuginare di una vita annientata, che la sua testa non sia che una nebbia di tempeste, un terribile vortice senza fine, un naufragio senza stelle,

44	Lo Rei e sa filha mesclats son pas pus qu'un sol cendre !	107	Il Re e sua figlia, avvinghiati, non sono che cenere !
45	Raça maldicha que sap pas qu'arrapar !	108	<i>Razza maledetta che sa solo mordere !</i>
46	Seràs pas pus aquí que per esperar.	111	<i>Starai qui solo ad aspettare.</i>
47	De tos manits te demorà que l'abséncia.	111	Dei tuoi bambini, non ti resterà che l'assenza.

Nous avons souligné en italique les occurrences où, dans la traduction en italien, il nous a été impossible (ou bien incommode) de garder la restriction négative occitano-française. Ce que les langues n'obligent pas à dire, elles ont parfois du mal à le laisser dire d'une certaine façon. Quoiqu'il en soit, nous avons deux possibilités en envisageant cette entreprise de traduction : ou bien forcer la langue italienne en vue du plein respect du « signe » de l'œuvre, où les constructions restrictives (négatives) jouent bien un rôle important, sinon fondamental ; ou bien renoncer à ces mêmes constructions, là où ce respect deviendrait excessif, linguistiquement lourd. Nous avons surtout penché pour la seconde possibilité ; il ne nous en reste pas moins, cependant, la conscience de ce qu'on risque de perdre, au niveau du sens, dans cette traduction plus « correcte ». Notamment, de ce qu'on perd de cette négation, restriction de l'humain dans ce chef d'œuvre du poète d'Argelliers.

TROISIÈME PARTIE

PORTRAITS, COMPTES RENDUS

« Je ne saurais me figurer un savoir plus heureux
que celui de devenir un débutant.
Quelqu'un qui écrit le premier mot après un silence
long de siècles »

Rainer Maria Rilke, *De la mélodie des choses*

Invité par Paul Castela¹ je suis parti en train à destination du monde d'Oc qui, deux jours durant, se concentrerait sur Nice à l'occasion, samedi 27 janvier au matin, de la soutenance de thèse d'Yves Toti² à la Faculté des Lettres. C'est l'attente du contact direct, réel, après tant de lectures et d'études.

Déjà en voyage tout appelle et évoque le sens de la rencontre : de la neige en Lombardie, de la pluie sur la mer ligurienne, mais en sortant d'un tunnel de la Côte d'Azur à l'improviste Cap Ferrat éblouissant salue le jour de l'arrivée dans la nouvelle ville. Ainsi Nice pour moi, une réalité inédite, non pas confinée mais de frontière – et non seulement géographique. L'oasis de beau temps, reflétant l'enthousiasme qui m'habite, encadre et se correspond avec l'hôtel où je loge : *L'Oasis*, qui jadis accueillit Cechov et Lenin, et ces jours-ci des protagonistes et de véritables monuments de l'occitanisme tels que Max Rouquette, Félix-Marcel Castan, Robert Lafont et Bernard Manciet.

À Nice il n'y a pas de librairie spécialisée en littérature occitane. Je m'en aperçois le 25 après-midi au cours d'une exploration des quartiers centraux de la ville, enquête rapide et pourtant parlante. Je rencontre cependant un libraire, à l'accent nissart³ plus marqué, qui me fait part de

¹ [Ancien directeur de la revue *Oc. Revista de las letras e de la pensada occitanas*, créée en 1923 et actuellement dirigée par Marie-Louise Gourdon].

² Yves TOTI, *Oc, pèlerin de l'absolu. 1924-1964, un bout du chemin*. Thèse de Doctorat, Université de Nice. [Cette thèse a été tout récemment publiée par la Revue *Oc*, 445 pp.].

³ [Au moment de traduire notre original « nizzardo » nous avons préféré cette forme au lieu de « niçois », sûrement plus française mais vraisemblablement moins... nissarte].

son amertume à l'égard d'un système où les lois de marché déterminent les choix des maisons d'édition. Cette insatisfaction motive un itinéraire de recherche plus en profondeur, l'itinéraire dans la « microphysique » de la culture d'Oc, résiduelle dans les étagères d'un brocanteur, cachée dans les recoins du vieux Nice, lumière pourtant qui éclaire des rencontres. D'ici, en éventail, prennent leur essor de multiples parcours à la recherche du signe occitan. À la recherche et à la découverte, plus en général, non pas de l'*inconnu*, mais plutôt du *méconnu*. Or, le statut de voyageur et d'étranger est fort propice pour cette rencontre.

La rencontre. La découverte de l'« autre » signifie un regard inédit, un choix plus qu'une occasion. Comme le choix d'entreprendre ce voyage en Provence. La rencontre du sujet avec une langue mène provoque au début l'étude des mots, de l'étymologie à la morphologie à la syntaxe etc., mais elle devrait renvoyer, en ultime ressort, à la conscience de la parole. Aujourd'hui la langue d'oc on ne peut que la « rencontrer », apprendre à l'âge adulte dans l'éventuelle insatisfaction à l'égard de notre langue maternelle que nous percevons parfois comme insuffisante – parce que banalisée par trop d'usage et par là trop automatique – à *traduire* nos visions les plus rares, notre désir de nouveaux espaces, de nouvelles conceptions, configurations de la réalité. C'est peut-être pour cette raison que nombre d'écrivains, formés à la langue-culture française, ont chiosi l'occitan pour traduire leurs pensées sur la page – car ils ont ressenti l'urgence d'être consciemment présents jusqu'à la moelle des mots, creusant vigoureusement jusqu'au significatif et exprimant ainsi souvent une poésie de la « révélation » (Jean-Claude Forêt) ou bien de la « faille » (Robert Lafont). De la France à l'Occitanie, car il faut sortir de soi-même, s'éloigner et se taire pour arriver à se voir, exactement comme on regarde un tableau, ou comme on se regarde dans une glace.

Les anthologies et les revues, en littérature, sont les lieux privilégiés de la rencontre, du collectif, et pour cela toutes les deux scandent des moments particulièrement significatifs de l'histoire occitane. J'évoquerai quelques aboutissements internationaux, par exemple le numéro spécial des *Cahiers du Sud* de 1942 sur « Le Génie d'Oc et l'Homme Méditerranéen » ou le numéro double de *Europe* consacré à la « Littérature occitane » de janvier-février 1985. Côté revues occitanes il faudra se concentrer sur le caractère

fondateur, la *condicio sine qua non* pour qu'une revue en soit une : la périodicité. L'écrivain occitan doit en effet relancer sans relâche le débat, se remettre en question, s'il veut conquérir et avoir droit à revendiquer son identité, en faisant de ce choix même un trait fort distinctif, vu que l'histoire – le Moyen Âge étant trop éloigné dans le temps – lui nie une pleine reconnaissance, de même que l'autorité de l'État. Plus d'une fois au cours des journées niçoises Félix Castan a rappelé que, dans l'occitanisme, « chaque génération se croyait la dernière », comme pour souligner l'irréductibilité de ces rêves face à une destinée de doute, d'incertitude, voire d'extinction, l'irréductibilité d'une conquête qui est tout d'abord celle de l'homme à l'égard de lui-même. Cette conquête a fait, et continue à le faire aujourd'hui, de chaque occitaniste une sorte de pionnier, un écrivain en deçà et au-delà de la page – chaque acte d'écriture devenant un acte de vie, s'il est vrai que « écrire en occitan c'est prolonger cette civilisation » (Castan) – ; et de *Oc*, la revue occitane la plus prestigieuse, un courageux « pèlerin de l'absolu »⁴.

Tout livre devrait être un voyage. Tout livre devrait représenter une rencontre. La différence culturelle entre la France et l'Occitanie apparaît pleinement et se résume sans doute dans la production littéraire, où, par delà l'immense variété des formes et des substances, côté français le roman semble l'emporter sur d'autres genres tels le conte ou la poésie, florissants côté occitan. Pourquoi, comme le remarque Florian Vernet, un poète sait que normalement il sera lu par un public plus large s'il écrit en occitan au lieu de le faire en français ? C'est que, très souvent, auteur et lecteur occitans sont, bien que marginalisés, motivés par des instances semblables ; or, ce fond commun, étroitement partagé, s'inscrit en faux contre tout hermétisme déroutant. Métaphores, symboles, visions ne sont obscurs et inaccessibles que pour ceux qui ne participent pas du même « rythme » que celui qui écrit, et sont en même temps les outils pour la concentration du langage. En effet, il n'est guère de préciosité ni de complaisance, mais il est bien question de concentration à propos du texte occitan contemporain, véhiculant la rugosité des mots bien plus que leur musicalité enchanteresse – car l'enjeu est important. La forme courte par sa nature est propice aux questionnements – n'importe lesquels – qui demandent au lecteur de bien vouloir y répondre, ce qui le pousse à la re-

⁴ [Cette expression est tirée du titre de la thèse soutenue par Toti, à son tour de toute évidence inspiré du célèbre ouvrage (1914) de Léon Bloy].

cherche : le débat animé par les revues en résulte enrichi et fortifié. Par contre, un roman est un ensemble bien défini, achevé, clos, où les questionnements trouvent généralement leurs solutions au fil et dans l'économie de la narration. L'indéterminé, l'horizon indéfini et incertain qui gouvernent aujourd'hui l'imaginaire occitan se traduisent alors bien à travers le conte et la poésie, plus directement connectés à la vie : « La vie n'est ni conte ni poème; le poème ni le conte ne sont la vie. Mais le conte est dans la vie d'abord comme pacte »⁵. Et lorsque conte et poésie occitans dégagent paradoxes à foisons, c'est la vie qui sollicite notre attention pour que nous puissions nous éveiller et surmonter l'*impasse*. Et repartir.

Le matin, dans le train du retour, j'écris dans mon carnet les dernières notes de voyage, quelques lignes sur l'accueil et l'amabilité de Nice et des gens rencontrés pendant mon court séjour. C'est probablement l'aspect le plus important, celui qui vérifie une dimension, l'occitane contemporaine, affranchie des castes intellectuelles ainsi que de toute forme d'impérialisme culturel et qui se reflète à tout moment et dans tous les regards de la journée. Voilà pourquoi je préfère parler de « dimension » (et non de « réalité virtuelle », qui nous confond et éloigne) en tant que chance de se rencontrer même ailleurs que dans le lieu présent. Voilà l'espace visionnaire de l'Occitanie, voilà cette ouverture à l'universel souhaitée dès les années 40 :

nostre país renaisserà que dins lo cas que se cargarà d'una responsabilitat universal, que se farà fecondar per lo corrent de vida de l'univers, tala aici es nostra prepausicion.⁶

Ouverture qui s'enracine dans la conscience profonde de notre propre « demeure », qui est ici un espace résumant et condensant tous les paysages, depuis les sommets des Alpes et des Pyrénées jusqu'à la côte illimitée et sauvage des Landes ; depuis les volcans d'Auvergne jusqu'aux étangs de la Camargue ; de l'Atlantique à la Méditerranée ; mais, également, tous

⁵ Pierre CANIVENC, « Préface », in Jean BOUDOU, *Contes*, Éditions du Rouergue, Rodez 1989, p. 7.

⁶ « notre pays ne renâtra que s'il prendra en charge une responsabilité universelle, que s'il se laissera féconder par le courant de vie de l'univers, voilà notre proposition. », Félix-Marcel CASTAN, « Miegjorn », in *Oc*, numéro spécial, 1946-47-48, p. 58.

les signes, du latin au germanique, du mysticisme provenant d'orient au rationalisme occidental, de l'urbain au rural. Un univers dans une région : comme Borges l'enseigne, il suffirait de bien connaître celle-ci pour comprendre le sens de celui-là.

Poétique d'un début permanent, poétique de la rencontre, du *méconnu* ; redécouverte de mythes ancestraux et vecteur d'utopies sociales : voilà le signe de l'Occitanie que j'ai trouvée à Nice au bout de mon itinéraire, l'Occitanie qui m'a fasciné et que j'ai bien *choisie*.

« tudo é diferente de nós, e por isso é que tudo existe »

Fernando Pessoa (Álvaro de Campos)

Notas para a recordação do meu mestre Caeiro

Je cherche chaque jour une écriture qui soit moins une nécessité qu'une exigence – exigence également le voyage, la rencontre, le travail aussi. Différence substantielle : très souvent les inventions scientifiques sont motivées par des urgences pratiques (de la subsistance à la compétition économique), mais quand elles sont nées du désir d'exploration elles n'ont fait qu'un avec le rêve poétique. Même les rapports humains devraient naître d'une exigence de communication et découverte, et les affections ne devraient pas survivre exclusivement pour la nécessité ou la crainte de porter de nouveaux vêtements – pour les troubadours cette exigence représentait le désir amoureux, désir dont la flamme ne devait jamais s'éteindre ou s'affaiblir, continuellement nourrie depuis les phases initiales de l'exploration, du voyage : tomber amoureux et courtiser, *toujours à nouveau*.

Du sujet à la, aux communautés. Du point de vue socioculturel, il faudra faire en sorte que le futur grand métissage de cultures – qui intéressera surtout l'Europe, mais qui se produira à l'échelle mondiale –, préparé et engendré par des mouvements migratoires de nécessité économique, se transforme en une grande occasion – bien que pour certains aspects ça sera, comme ça l'est déjà, une expérience difficile, douloureuse et traumatique – : l'occasion de remettre en question ou, mieux encore, de se débarrasser des désormais corrodés systèmes de valeurs avec quoi on se rapporte à l'« autre ». Celui qui s'adaptera à l'« autre » vivra mieux que celui qui le refusera ; celui qui le rencontrera vivra encore mieux. D'ailleurs, c'est « il suo sguardo [...] che ci definisce e ci forma »¹.

Si les nécessités imposées par le marché mondialisé ont déjà conduit à l'adoption de l'anglais comme langue franque – nouveau *sabir* –, et celles

¹ « son regard [...] qui nous définit et qui nous donne forme », Umberto ECO, *Cinque scritti morali*, Bompiani (« pasSaggi Bompiani »), Milano 1998, p. 85.

de persuasion globale (en vérité étroitement liées aux premières) plus en général semblent encourager un langage élémentaire de communication visant à diffuser une *lectio faciliior* du monde, l'exigence de connaissance et de communication profondeur épousera toujours la différence, la culture de la différence. Et l'intimité de la pensée, de la parole. Dans le voyage silencieux en première personne toute langue peut être découverte, rencontre, moyen pour la relation et la création, chemin pour l'expression, l'extériorisation de notre signe individuel et l'accueil de celui d'autrui. Différence et analogie.

Une langue est une identité. Mais que l'identité ne devienne pas une marchandise à disposition des plus réactionnaires, les fascistes de toujours camouflés sous des habits les plus fourvoyants, changeants et opportunistes. Notre identité sera « relationnelle » (Saïd Bouamama), en rapport avec les autres, avec les étrangers de partout – aussi et surtout nos « voisins » ! On ne sait pas que faire de l'identité qui nous rend esclaves, c'est-à-dire celle qui nous empêche de voir et d'apprécier la multiplicité, le contradictoire et la beauté du monde. Pareillement, une langue devrait toujours pouvoir se frotter à la vie, au lieu de survivre dans un musée, dans un dictionnaire, dans la philologie, dans une réserve, dans un cercle – car un cercle est fermé, parce qu'il tourne en rond et n'implique pas les autres dans son mouvement. L'exigence de connaissance et communication profondes ne devrait pas rester confinée dans la caste intellectuelle. Les intellectuels toujours moins dans une caste et les castes devraient disparaître.

Mais la fermeture, partout, est aux aguets. Sournoise et multiforme : du point de vue social, aujourd'hui nous vivons dramatiquement le « crime d'indifférence » (Hermann Broch) du monde occidental² ; sur le plan individuel, la fermeture est dans les idées, dans toutes les rhétoriques que nous construisons et renforçons en nous-mêmes. Ensuite, elle est dans la morbidité et dans la lâcheté de ne pas s'en débarrasser. Chaque métier a la sienne, ceux qui parlent et qui écrivent ne sont certainement pas moins exposés que les autres, mais peut-être ils sont davantage poussés à en prendre conscience. Ses manifestations sont innombrables : qui en devient victime est incapable de considérer les migrations différemment des invasions barbares, ni le contact entre cultures différemment d'un choc ; il est incapable de résister à l'uniformisation culturelle sans

² Cfr. André GLUCKSMANN, *Le Bien et le Mal. Lettres immorales d'Allemagne et de France*, Laffont, Paris 1997.

devenir, consciemment ou non, réactionnaire ; il vit toute innovation technologique, moins comme une nouvelle possibilité de traverser et lire le monde, que comme une nouvelle façon de se renfermer – pour celui qui, effrayé, s'en enfuit, ainsi que pour celui qui, privé de liberté, ne sait plus s'en passer (augmentant sournoisement son seuil de nécessité/dépendance quotidienne...). Or, dans la fermeture chaque discours, chaque lecture, chaque opinion sont ramenés – condamnés ou justifiés – au tribunal des censures et des hommages de sa rhétorique...

Le sens le meilleur, de toute façon édifiant de l'Avant-garde, la vraie, celle des débuts –, est essentiellement une bordée, une brèche – organisée, déclarée, et souvent spectaculaire – qui blesse tous les raidissements de pensées, proposant ou moins de nouvelles configurations de la réalité, de nouvelles lectures et de nouvelles « écritures ». C'est dans cette perspective de dynamisme que j'ai toujours voulu diriger mon regard sur la culture d'Oc, qui pour toute une série de raisons (qui ne sont pas toujours évidentes) est une culture fortement imprégnée de passé : perspective paradoxale, puisque le passé, la mémoire, sont des « lieux » moins visionnaires que nostalgiques. Entre les deux dimensions, le mythe : les survivances (linguistiques, culturelles, anthropologiques) créent dans l'imaginaire de celui qui creuse, qui recherche, un scénario humain, culturel ; pour celui qui ne recherche plus, ce scénario peut être également fascinant, mais il s'est déjà cristallisé et est devenu un *trompe l'œil*. Bien souvent, et même dans le domaine occitan, j'ai vu prendre ce *trompe l'œil* pour le tant invoqué sens d'identité, à l'échelle personnelle ainsi que collective. A la *mythification* devra suivre une *démystification*, enlevant le masque de ce folklore et de cette rhétorique qui n'appartiennent pas seulement aux mistraliens *rubans d'Arles* ou aux paroles des discours officiels.

*

Moi je l'ai démasquée, ma rhétorique. À Nîmes, pendant les journées de la XXI^{ème} Universitat Occitana d'Estiu (Collège du Mont Duplan, 25-29 août [1997]). J'y arrivai par un long itinéraire français : Savoie, Bourgogne, Paris, Auvergne, à bord d'une voiture chargée de bagages et quelques perplexités. Arriver en Occitanie depuis la France du Nord n'est pas comme y arriver de l'Italie – en réalité depuis quelques temps je me sentais emprisonné dans un labyrinthe logique : une fois de plus je

m'interrogeais sur le rôle de l'occitan, sur sa présence réelle dans les espaces sociaux et de communication au quotidien, sur son poids et sa signification au-delà du domaine, quelques fois étroit, de la création littéraire, sur son avenir et sur ma posture à moi en tant que chercheur, sur mon extranéité foncière malgré mon engagement dans la recherche. Je craignais que l'Universitat se serait révélée un simple moment de conversation *inter nos* autour de questions usées par le temps et les mots, sans un authentique et vigoureux élan innovateur. Miser sur les difficultés d'implantation de la langue-culture d'oc dans la vie et dans la société pour s'en servir consciemment : sans doute, ma réponse, ma proposition était-elle au fond encore possible ; mais ça ne me suffisait plus. L'amertume cache parfois un désir plus grand. Le désir de se libérer des carcasses, des discours creux et *prêt-à-porter*, de l'inertie de l'intelligence ; le désir des poètes de tous les temps, le regard nouveau, les yeux nouveaux, la parole nouvelle.

A Nîmes il y a eu surtout Robert Lafont, encore lui. Il n'est pas discutable d'affirmer que, si le mouvement occitaniste a déployé ses ailes et a obtenu d'importantes conquêtes culturelles et politiques, ça a été dû à des personnages comme lui, infatigables travailleurs (*horribles travailleurs*, dirait Rimbaud) qui, dans chaque conjoncture, ont eu la conscience de leur temps et ont su donc proposer et vivre de nouvelles configurations de ce monde d'Oc contemporain non moins mobile et changeant, non moins complexe et contradictoire que celui, que ceux qui l'entourent, de la France à l'Europe. Je ne m'arrêterai pas en détail sur *Per tornar pausar la question dei relacions occitanò-catalanas*³ : les idées déjà développées en *Temps tres*⁴, et que Lafont a proposées à Nîmes avec une vigueur renouvelée, si elles ont une grande valeur en soi pour la solidité scientifique qui les soutient, elles en possèdent, à mon sens, une autre non moins importante, et c'est sur ça que je veux m'arrêter. Ces idées (portant, faut-il le rappeler ? sur une « restructuration de l'espace européen » et notamment de l'« Arc méditerranéen nord-occidental »⁵), témoignent de la nécessité historique

³ C'est le titre de la conférence tenue par Lafont à l'Universitat le jeudi 28 aout.

⁴ Robert LAFONT, *Temps tres*, Llibres del Trabucaire, Perpignan 1991.

⁵ Robert LAFONT, « Permanence des espaces et transitivité des territoires: entre Loire, Meseta et Arc Méditerranéen », in AA.VV., *Le discours sur la nation en Catalogne aux XIXe et XXe siècles. Actes du Colloque international*, Éditions Hispaniques (« Thèses, mémoires et travaux »), Paris 1995, p. 95.

de changer les coordonnées et le langage occitans encore valables dans le passé récent, et répondent également à l'exigence d'un nouveau paradigme et d'une nouvelle façon de penser – de situer – la culture d'Oc. *Temps tres* est la dernière architecture du kaléidoscope Occitanie, qui demain sera remplacée par une autre, et une autre encore. La valeur à laquelle je fais allusion est éminemment étique : l'Occitanie est un kaléidoscope, le Monde est un kaléidoscope, nous sommes des kaléidoscopes. Renversant la carte d'Europe, Lafont a changé notre habitude de regarder un continent, il a redonné de nouveaux reflets à des yeux engourdis. C'est comme cela que ça marche : si je devais citer quelques personnages du passé, sans pour cela confondre les instances et les publics respectifs, j'aimerais comparer la performance de Lafont à l'*Eureka* d'Edgar Allan Poe (cette historique et bizarre conférence de quatre heures ou le poète stupéfia la bourgeoisie de Boston en la désorientant avec les mesures et les dimensions d'un univers kaléidoscopique), ou à l'*Étude sur les moyens de communication avec les planètes* de Charles Cros, autre grand explorateur, autre admirable fusion de science et poésie.

*

Donner de nouvelles configurations et lectures possibles au monde où nous vivons. C'est ça qui compte. C'est la fin et la signification (et la meilleure partie) d'une discipline comme l'esthétique ; ça doit impérativement l'être aussi de l'étique, malgré le sens commun (continuellement démenti par le quotidien et par l'analyse socioculturelle) nous amène à la concevoir plutôt comme un système statique basé sur des valeur immuables⁶. Une éthique qui intéresse la pensée et la création. À présent je suis encore plus conscient et distingue encore mieux un passage qui caractérise l'exploration poétique actuelle et celle à venir, par rapport à celle qui nous a précédés et formés. Si hier le but du poète était l'*inconnu*, aujourd'hui ça devient toujours plutôt le *méconnu* – à considérer non comme une revisitation nostalgique ou discours sur le passé, mais, justement, comme une exploration dans le présent de tout ce que nous considérons comme acquis et que nous refusons de connaître, de tout ce qui est proche mais infiniment distant (même le voyage a changé !). Originalité et profondeur,

⁶ [Depuis l'été 2003 cette instance a pris la forme d'un mouvement altermondialiste très occitanisé, Gardarem la tèrra].

profondeur plus qu'originalité. Et la grande méconnue, en France (du nord au sud), est, aujourd'hui encore, la langue-culture d'Oc : c'est dans ce sens que l'acte de choix de l'occitan – le mien aussi, celui des jeunes étudiants (étrangers et non) rencontrés à l'Universitat également – assume une valeur éthique ; c'est dans ce sens que l'éthique dépasse les limitations de l'engagement, de la militance, pour atteindre l'esthétique au cœur d'une sensibilité nouvelle.

C'est une joie sincère, pour moi, que de pouvoir partager quelques pensées au sujet de Robert Lafont, qui sans aucun doute m'a permis de connaître d'une manière directe la réalité occitane contemporaine. Lui, et d'autres, tellement nombreux qu'il est impossible d'en établir une liste.

Il faut bien, d'ailleurs, que je me borne ici à Lafont que, comme il arrive le plus souvent j'imagine, j'ai d'abord lu et ensuite connu personnellement. Permettez-moi de remarquer alors que Lafont n'est pas de ces artistes qu'il vaudrait peut-être mieux ne jamais rencontrer, dans le sens que, du moins à en juger par ma très personnelle expérience, on est souvent déçu par le manque de foi de nombre d'auteurs à l'égard de ce qu'ils arrivent à dire parfois de façon très efficace, ou très sonore, sur le papier. Ce qui ne signifie pas que l'écriture de Lafont se fasse avec facilité ou qu'elle soit le paisible reflet d'une vie paisible. Bien au contraire.

Mais je ne voudrais pas ici emprunter le chemin des analyses de l'étrange et dangereuse, et pourtant essentielle dimension qui relie l'art à la vie – essentielle car, en domaine occitan, ce rapport est tout à fait incontournable, pour bien des raisons. Je me bornerai alors à évoquer la visite de Lafont à Pescara, il y a deux ans, toujours au printemps, pour tenir à l'Université « Gabriele d'Annunzio » une conférence (*Écrire le siècle en langue d'oc*) et présenter, pour la première fois, celui qui était à l'époque son dernier livre de poésie : *La Gacha a la Cistèrna*. Nous eûmes bien sûr le temps de visiter un peu le pays, de nous ouvrir à la *fèsta* de la nature, mais plus encore que la parenté de paysage, un mot fit la liaison entre nos régions d'origine. Pendant la lecture de la *Gacha*, à la librairie Campus de Pescara, je m'arrêtai, on s'arrêta sur un mot qui est toute une scène et une célébration : la *lèscà* de pain attendant de se marier avec l'huile d'olive et le sel, ça c'était aussi mon enfance à moi, avec le même mot (dialectal panabruzzain) par delà la différence d'âge et la distance, finalement pas si importantes que ça. Des détails arrivent à nous émouvoir plus que tant de connaissances. Quelques lieux, quelques mots, quelques lumières ouvrent des passages et établissent des rapports en profondeur.

Tout cela simplement pour dire que, en ce qui me concerne, la découverte de la culture occitane (contemporaine) m'a tout naturellement ame-

né à redécouvrir celle qui m'était le plus près, depuis toujours. Excusez-moi donc si cette modeste contribution a pris une allure affective plus que scientifique. Ce que je ne regrette point, bien au contraire : car il faut déjà remarquer que l'approche de la culture et littérature occitanes est une approche le plus souvent différente par rapport à bien d'autres objets d'étude dans le domaine littéraire et culturel. Le mythe d'Antigone, sans aucun doute parmi les figures les plus chéries par les occitans – on en a fait le prix littéraire le plus prestigieux d'Occitanie¹ – signifie, par-delà les avatars du mythe, cet élément « personnel », cette profonde humanité à la base de tout rapport – le côté concret, si vous voulez, face au côté abstrait des interactions sociales ; le côté « féminin », voire érotique, la *matria*, face au côté « masculin », celui du pouvoir et de la structure étatiques, c'est-à-dire impersonnel, la *patria*². Cette opposition on la trouve très clairement exprimée dans *Insularas*³, par exemple, où le personnage de La Regenta, gouverneure de l'île de Ischia (une île à chaque utopie, chez Lafont) est une femme de pouvoir « pas comme les autres », car elle ne vise aucune expansion ou accroissement pour son pays. Elle aime l'amour, elle en jouit, elle est libérale envers ses « sujets », elle fait son travail.

Ce sont déjà des signes du jeu que ces personnages lafontiens qui ne se prennent pas trop au sérieux, ne collant pas tout à fait, si vous voulez, au masque du « personnage », du rôle, empressé de suivre une biographie – si ce n'est celle que leur impose l'auteur, bien sûr – plus que soi-même, et quand ils y adhèrent, ils débouchent sur des paradoxes, se teintant souvent d'ironie et, moins souvent, de grotesque. En fait, il me semble qu'il y a toujours une partie de « jeu » dans ce que Lafont fait de littéraire, en occitan notamment – nous savons bien d'ailleurs que la presque totalité de son œuvre à proprement parler « créative » s'est faite et continue de se faire en occitan. Je ne veux pas dire par là qu'il y a toujours du plaisir et de l'amusement dans les histoires de notre écrivain. Ce n'est pas de cette sorte de jeu que je veux parler. Bien sûr, une aventure littéraire d'environ un demi siècle ne peut pas ne pas toucher plusieurs touches du clavier des genres, des tons, des registres etc. Mais que l'on songe à un texte tel que

¹ Prix décerné par la ville de Montpellier tous les deux ans.

² Cfr. Sergio SALVI, *Patria e matris*, Vallecchi (« Documenti e interventi »), Firenze 1978. [Cfr. aussi Chapitre 4].

³ Robert LAFONT, *Insularas. Doas faulas*, IEO (« A Tots », 128), Toulouse 1996.

*L'Icona dins l'iscla*⁴, par exemple, où l'on ressent toute la gravité d'une crise, d'une cassure, et toute la radicalité des sentiments, et voilà que c'est juste dans la gueule du lion que l'on peut retracer d'importants signes du jeu. On connaît l'histoire (le contexte de ce Colloque me permet de faire l'économie de nombre d'explications et d'introductions – et en outre Jean Arrouye nous a déjà proposé une analyse ponctuelle de ce texte⁵) de ces personnages livrés à la fin par la « mòrt cosmica » déclenchée par la guerre atomique qui abolit la Méditerranée. Histoire qui n'est que le journal du narrateur qui, pour survivre sur cette île, d'abord mentalement, commence à écrire sur du papier comme on écrirait sur du sable. Et bien, cette inutilité (apparente), plus que précarité, de l'écrit, cette expression, voire cette célébration du transitoire, cette trace qui n'en est pas une, renvoient au statut du jeu qui se moque bien de tout résultat obtenu, car, au bout, il les annule tous. Ce qui, bien évidemment, ne va pas sans de lourdes conséquences sur le plan de la production du sens. Tout cela, Lafont l'écrit très clairement, dès l'*incipit* :

A cima de rega se revira l'atalatge e se tòrna començar la conquista paciènta dau tèmps. Antau s'escriu pèr laurar lis oras. Pèr durar. [...] Tòrne a la rega. Ai abenat un gredon, mai n'aviáu tres de resèrva. Amb tot lo papier qu'ai recampat, farai tirar de tèmps encara. Sabe qu'escriurai après qu'aguèsse plus rên pèr brifar, de tant que ma man aurà pron de fôrça, l'esperit pron de clartat. [...]

Durar, se viure. Vejaire m'es que dins toti li tèmps, es aquò que volián li gènts en chimarrant lo papirús, lo pergamin, lo papier, fôrça mai que de parlar a la posteritat. E balhe ieu un sentit definitiu a aqueu grand solaç d'èstre de tota l'espècia, ara que l'espècia se morís dins mis espèrras. Adonc prene lo gredon e entièrre de mots, queti que sián. [...]

Segur que l'idèa de la botelha a la mar, l'aguère. [...]

M'imaginave que quauqu'un trobèsse mon messatge; tafurave entre li ròcas en cerca d'un tap ò de quicòm que semblèsse. De tap n'i aviá ges. Auriá servit a rên, la rason me o diguèt. [...] La terra desvestida d'èr tornariá puèi au non-sens de l'univèrs. Poguèsse tenir fins aquí, faire fin d'escriure au descadenar de la catastrofal! Me pagariáu l'espectacle coma un revenge pèr toti. La darrièra paraula d'un lengatge pichòt, pastat d'istòria e d'anecdòtas ortograficas, se fariá la consciéncia de que s'acaba una aventura de sièis cent mila annadas. Victòria inutila, verai, mai ai après de me mesurar a l'inutil. Sabiàm pron que l'espècia umana èra mortala, e mai la vida, e mai la terra. Mai d'aquela veritat ne fasiàm pas experiéncia. Ieu, ne

⁴ Robert LAFONT, *L'Icona dins l'iscla*, IEO, Toulouse 1971.

⁵ Jean ARROUYE, « Méditerranée d'oc ».

fau. E me quilhe coma pòde. Li darriers òmes vius an lo ròtle de s'acarar au non-rèn, d'avesinar li temporadas de l'eternitat.⁶

Essayons d'aborder cet aspect du jeu sous un angle plus ample, celui de la littérature occitane contemporaine prise dans son ensemble. La question que tous nous nous posons ; la question sous-jacente à toutes les autres questions ; le problème qui engendre tous les autres problèmes est, de près ou de loin : y aura-t-il un avenir des lettres d'oc – et, d'abord, de l'occitan ? On sait bien que, le plus souvent, plus une culture, une langue, sont menacés de disparition, plus les gens concernés par la survie de cette culture et de cette langue essaieront de réagir, et d'abord par une accentuation, quelque part, de leur caractérisation. On assiste alors, à des moments critiques de l'histoire, à des démarches qui, qu'elles soient « de droite » ou « de gauche », ont en commun la radicalisation des attitudes, des manifestations. Du point de vue linguistique, je dirais qu'on est là en présence de forts conditionnements de « parole », les messages se constituant à partir d'un cadre social marqué et s'imbriquant avec de fortes charges affectives, personnelles – mais aussi, pour cette raison même, isolées. Pour ce qui est de la culture/littérature occitane (c'est peut-être une banalité que de dire que culture, langue, littérature sont aujourd'hui en Occitanie vraiment la même chose, à quelques miettes près...), il y a quelques décennies l'on entendait dire que « notre génération est la dernière ». Dès lors, et déjà jadis, l'aventure occitane est une aventure au sens étymologique du terme, car on ne peut vraiment pas prévoir ce qu'il lui arrivera, ce qu'il en sera – mais elle continue, malgré tout, *contra suberna*. Lafont lui-même, à la conclusion d'une interview aujourd'hui publiée, a dit que

La grande réussite, ce fut, ce serait encore un peu de flanquer la culture d'oc en plein sur les retraites intimes de l'enfance. C'est ainsi que s'est faite la vocation du nouvel écrivain d'oc, jusqu'à une date récente. Maintenant, de façon plus massive, il faut accepter qu'il en aille autrement. Cela, comme dit l'écrivain, c'est une autre histoire. L'histoire qui change et continue...⁷

⁶ *Ibid.*, pp. 7-9.

⁷ « Incontro con Robert Lafont (Montpellier, 5 settembre 1996) », in Giovanni AGRE-
STI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, Ousitanio vivo, Venasca
1999, p. 176.

Dans la langue littérature occitane les dimensions diachronique et synchronique se chargent de significations particulières en agissant l'une sur l'autre. Mistral eût voulu arrêter la marche de l'histoire de par la *mantenènço*, bloquer l'écoulement du temps et des générations dans son Musée Arlaten, alors même que le temps de l'histoire prenait une brusque accélération et qu'il s'empressait d'effacer la civilisation occitane. Néanmoins, par delà toute tentation passéiste la référence des troubadours est, et vraisemblablement sera toujours présente pour tous les occitans, et Lafont y puise abondamment, et d'abord les scénarios, avec la compétence qui est la sienne et qu'on lui reconnaît. Bref : le temps est suspendu, d'un côté ; de l'autre, il coule sans merci. Lisons *Chronique de l'éternité*⁸, dont le titre déjà exprime cet *oxymoron* qui ne cesse d'en être un qu'au niveau du spirituel. Le plaisir semble se définir dans la faille du temps, de l'histoire. Plaisir d'écrire, aussi. Aussi et surtout. Et Robert Lafont joint, dans ses écrits, une nécessité psychologique de dédoublement, de prise de distance et d'*aire liure*, à une nécessité psychophysiologique d'inscription dans le temps, via l'écriture...

*

Nous avons choisi de parler, de nous rencontrer, pardon, sur le plan du jeu. Et sur ce plan on peut bien se poser les suprêmes questions, et on le fait, et Lafont le fait (peut-être plus que tout autre occitan – il y a d'ailleurs des gens qui se sont mépris sur ce point), mais, finalement, lorsqu'on joue, on accepte à la limite de ne rien gagner, on accepte, aussi, d'être dépassé par les autres, par soi-même, par l'histoire. Car au bout du match, au bout du questionnement, on sait d'avance que tout est à la case départ, toute complexification aboutissant nécessairement, tôt ou tard, aujourd'hui ou demain, à une simplification radicale, comme les couleurs des grands peintres parvenus à l'âge mûr, Picasso, Miró, Mondrian, Kandiskij etc., retrouvant la pureté élémentaire – « Aquò se ditz la gacha a la cistèrna. / Per nuech terrèstra agafa la lanterna / a la figuiera. E l'univers perit / vèi que lo velha au finit que l'encleda / lo quasi rèn que concèp l'infinít »⁹. Le jeu vaut en soi, l'annulation qui suit l'action creuse la faille

⁸ Robert LAFONT, *Chronique de l'éternité*, Fédérop, L'Église-Neuve-d'Issac 1991.

⁹ Robert LAFONT, *La Gacha a la Cistèrna / Le Guetteur à la Citerne*, Jorn, Montpeyroux 1998.

entre le temps relatif et le plaisir absolu. De même qu'au Moyen Age, un fond utopique se cache derrière le jeu et ses représentations, une vision harmonieuse de la vie. C'est un peu comme dans la fable zen de l'homme poursuivi par le tigre, qui tombe dans un gouffre mais qui arrive à se tenir à une branche par un bras, suspendu dans le vide. En bas, un autre tigre attend patient son repas et, comble de la chance, une souris s'est mise à ronger la branche. Pendant qu'il vit cette situation, l'homme aperçoit une fraise bien rouge et mûre tout près de lui et, pour un instant, il oublie son terrassement et parvient à goûter le fruit avec un plaisir jamais éprouvé, car il a découvert le plaisir absolu. Bon, c'est une histoire extrême, bien sûr, mais ce qui compte dans tout cela, en songeant maintenant à la réalité occitane d'aujourd'hui, en littérature notamment, c'est qu'elle signifie le désir de vivre le présent, d'habiter le présent, de donner une épaisseur à l'instant, du concret à cette langue qui se décharne, et cela en une certaine mesure, pour paradoxal que cela puisse paraître, même indépendamment des transformations de l'histoire et de l'environnement, car nous ne pouvons pas prétendre les maîtriser à notre gré. Bien évidemment, on connaît les multiples engagements de Lafont sur le plan civique et culturel. Mais dans le domaine de la « libre république de la langue », comme le dit Rushdie, s'expriment et s'imposent également d'autres exigences : le plaisir d'écrire, de communiquer, de (se) lire, de (se) trouver, de s'égarer, souvent, et de (se) surprendre ; et le plaisir de jouer, aussi, au sens que j'ai essayé de préciser au cours de cette communication. Une œuvre littéraire, en tant que jeu, *teatro del mundo*, théâtre de la vie, peut bien signifier notre existence même, avec ses *incipit* et ses *explicit*, et la légèreté n'en est pas une, pas toujours – qu'on n'en soit pas dupes.

C'est peut-être de cela, de cette permanence sur le fil du rasoir, que me vient, que nous vient l'attrait très fort, et tout à fait original, pour la littérature occitane contemporaine. Et notamment pour l'œuvre de Robert Lafont, un des écrivains majeurs d'aujourd'hui – sans aucun doute un des plus conscients des en-dedans et des en-dehors de l'histoire.

Bonjour à toutes, bonjour à tous,
ne pouvant être présent à cette estivade, je vous transmets ce texte en hommage à l'écrivain Jean Boudou. Je pense avec de plus en plus de conviction qu'aucun critique ne peut se faire le médiateur entre l'œuvre et son public. Je serai donc court, n'étant au juste qu'une partie du public, un lecteur d'abord.

Contrairement à ce que l'on pense aujourd'hui, le dicton latin *verba volant, scripta manent* attribue le vrai pouvoir de la parole à l'oralité, capable justement de *volare*, alors que ce qui est écrit *manet*, c'est-à-dire « ne bouge pas ». Toute évolution linguistique a son vecteur dans la langue orale, la langue du vécu ou, mieux, la *parole* du vécu. Cette force affective, sociale en même temps qu'individuelle, familiale, berceau du sujet s'accommodant plutôt mal des grands espaces et des masses ne peut se retrouver que mal et par fragments dans la langue écrite, où une distance est toujours présente et qui, même, est déjà elle-même une trace du passé. Une certaine nostalgie serait donc censée habiter *a priori* et de toutes façons l'écriture : le monde y est dit par des mots qui n'ont pas de voix, le monde y est dit non plus par une voix, mais par des signes silencieux, qui *renvoient* à des sons, des timbres si possibles, si l'on s'en souvient consciemment, des rythmes, hors donc de l'*hic et nunc*, du présent du dialogue, de la présence.

Ces signes-là, des écrivains comme Jean Boudou ont essayé de les faire parler. C'est l'aura du conte qu'il s'agit de restituer : pour le nôtre, vraisemblablement, la continuité des générations, le souvenir de ce dont on peut plus se souvenir, notre origine – de l'individu et de la communauté –, inscrite dans un flux ininterrompu d'histoires-vie. À propos de ses *Contes*¹, nous savons bien, notamment par sa correspondance, que Boudou non seulement rejetait son rôle d'auteur-inventeur, mais qu'il tenait à rappeler (même, parfois, en exagérant son effacement littéraire) qu'« Aqueles contes n'i a pas cap d'inventat. Çaque là son estats contats

¹ [Jean BOUDOU, *Contes*, Éditions du Rouergue, Rodez 1989].

per d'autres que ieu, cadun de son biais »². Boudou plongeait donc avec désir et plaisir, outre qu'amertume, dans ce réservoir traditionnel qui l'avait nourri et formé, en préférant ne pas s'en séparer de par la subjectivité d'écrivain. L'aventure littéraire des *Contes* dure et embrasse en effet toute la vie de l'écrivain, jusqu'en 1975, année de la publication des *Contes del Drac*, dont Boudou avait entrepris la rédaction dès 1941.

L'impression la plus forte que j'ai eue après et pendant la lecture des œuvres de Boudou c'est qu'il travaille sans cesse à un grand livre, dont les textes qui jalonnent sa bibliographie en constitueraient les chapitres. Ce retour au conte, cette continuité profonde même dans les ruptures volontaires et cette permanente référence à la langue qui habite sa vie, outre que, bien entendu, le style boudouien qu'on reconnaît immédiatement, font la grande unité de son œuvre et font de son œuvre une œuvre-vie.

Je ne suis pas naïf au point d'oublier que tout écrivain, et tout artiste d'ailleurs, est toujours autobiographique, quoiqu'il fasse ou écrive. De là son originalité, tout simplement. Il ne faut pas non plus insister trop, à mon avis, sur la spécificité occitane de Boudou : elle y est, bien entendu, mais une spécificité est partout, chez tout le monde, nous sommes tous fils de parents, d'un endroit, d'une langue etc. Si l'italien Cesare Pavese disait qu'il ne pourrait parler, dans ses livres, que du Piémont, sa région d'origine, et non pas des pierres lunaires, qu'il ne connaîtrait jamais, de même Boudou a dit que « vos pòdi pas que parlar que de çò que sabi e coma çò que sabi lo mai es encara lo país ont siái nascut, vos vau parlar d'aquel país de Viaur »³.

Le conte, donc. Le conte pour conter la vie. Pour renouer avec elle. Toute vie est un récit, comme l'a récemment exposé l'anthropologue Marc Augé, mais le conte ne vit que dans et de sa transmission. Or, c'est aussi sur la disparition du moyen vocal de transmission, la langue d'oc, que le « conte » boudouien s'est construit, sur le plan du contenu, au fil des années de la vie de l'auteur. Le problème de la compréhension entre les gens est un problème de langage mais, en amont, de langue. Il se double de l'exclusion sociale, ou de la solitude de l'ego. Quelques citations en désordre : dans sa poésie *Tolosa* on lit ce vers : « mas passarai per caluc : degun compren lo meu conte » ; dans l'*incipit* de *La Quimèra* : « Me mandí çò que soi. Degun me pren pas pus per un òme. » ; dans *Lo Libre*

² ID., Lettre à Mouly, août 1962.

³ [ID., *Contes del Drac*, disque 33 tours].

de *Catòia* : « Mas perque èri ieu Catòia ? Me virèri contra la paret e plorèri » ; dans *La Grava sul Camin* : « L'amor ! Perqué disi l'amor, quand aimi pas degun ? Dempuèi que soi nascut la vida me maca lo còr. [...] Mas me plangerai pas, plangerai pas degun. *Cadun se leca coma pòt*. Que cadun pòrte la sia pena »...⁴

La vie séparée c'est aussi le conte brisé. La langue « coupée », pour citer Sergio Salvi. Et l'esclavage, c'est d'abord l'impossibilité de pouvoir communiquer, de sortir de l'endroit où l'on a été enfermé, bon gré, mal gré. L'esclavage c'est l'impossibilité de jeter des ponts à l'extérieur, et donc de les parcourir. Dans les textes de Boudou bon nombre voire la totalité des protagonistes, toujours à la première personne, sont des personnages mal dans leur peau, parfois à la dérive, exclus ou rejetés, parfois dans un corps qui n'est plus le leur (*Las Domaisèlas* ; *L'Òme que èri ien*) ou bien volontairement aux marges de la société, comme pour le protagoniste de *Lo libre dels Grands Jorns*. Ce livre, que je viens de relire pour l'occasion, je l'ai reçu d'une manière assez différente par rapport à la première lecture d'il y a quelques ans. D'où les considérations qui suivent au sujet du texte boudouien qui illustre, qui trace le mieux ce parcours parallèle de la fin du sujet et de la fin de la langue.

Je me passerai bien évidemment de raconter ce livre, je suppose que l'histoire en est connue par le public occitan. Je reprendrai plutôt les considérations faites au sujet du conte-vie et au sujet du statut de l'écriture en ce qu'elle a de pouvoir cristallisant du dire. Le problème de la cristallisation est en effet au cœur du problème littéraire et, en amont, du problème linguistique. D'ailleurs, biologiquement, rien ne vit sans mutation, et la seule permanence possible est celle de l'impermanence. Toute continuité est possible, moyennant des crises. Récemment, dans une interview publiée dans un quotidien italien, le Prix Nobel de littérature de 1992 Derek Walcott a exprimé des idées discutables à propos de la mort des langues. Pour lui la langue ne fait pas l'identité, et il affirme qu'il se sent antillais tout en parlant, tout en écrivant, tout en pensant en anglais.

Opinion discutable, celle de Walcott. Opinion légitime, cependant. Pour lui, inutile de regretter la mort d'une langue, mort naturelle elle aussi. En effet, il se peut que nous soyons trop liés à une idée romantique de la langue, à savoir la langue en tant qu'être vivant, idée à succès prônée

⁴ Tous les livres de Jean Boudou ont été réédités en occitan ainsi qu'en français aux Éditions du Rouergue, Rodez.

jadis par le philologue Vossler, ou la langue en tant qu'archives de la mémoire d'une civilisation, voire en tant qu'âme d'une civilisation. Si la mutation et l'impermanence sont la règle même de la vie, à quoi bon s'efforcer de bloquer ces transformations-là ?

Boudou, bien sûr, ne se faisait point d'illusion sur ce point. Il a dit et écrit la fin, la mort de la langue, tout en manifestant sa douleur, son amertume pour ce trépas. Toutefois, prolonger la vie après la mort ne peut se faire qu'au niveau de l'image ou de l'artifice – ce qui revient au même – : d'où, dans la narration des *Grands Jorns*, les statues cristallisées du monument à Vercingétorix, celles surtout de la fontaine pétrifiante à Clermont ou encore les têtes coupées et maintenues en vie du château de Marxilhat. Le rêve d'éternité est là, mais face à la mort il se réalise en caricature.

Le rêve y est, pourtant. Quand le rêve s'entrechoque contre la réalité, la souffrance naît. Quoiqu'on en dise ou analyse de l'œuvre de Boudou, il est évident que beaucoup de souffrance la nourrit et la pousse à se manifester au ras de la page. La solitude des *Grands Jorns* revient obsessionnelle, il s'agit de la solitude d'un sujet abandonné par l'histoire, un sujet dont les références culturelles et affectives se dérobent ou se sont déjà dérobées.

Mais ça ne pourrait être qu'un trompe l'œil, dicté par la vraie maladie. La maladie, le cancer est l'égoïsme, comme le rappelle, dans la fiction romanesque, le berger de Marxilhat. Même la personne qui souffre en prenant soi-même et sa souffrance pour le centre du monde est égoïste. Dans les *Grands Jorns* la solitude du protagoniste est le point de départ et d'arrivée du livre, mais toute solitude est choisie. En fait, la vérité est qu'on est dans le monde, mais pas au centre. Le rêve d'éternité fait jour alors là-même où on ne la chercherait pas, dans la marginalité volontaire – la *talvera*, ailleurs. Il peut alors mener l'homme à une conscience supérieure de soi-même, de sa nature. La « fôrça del temps » est dans l'écoulement perpétuel de l'eau de la fontaine. Écoulement, justement : mutation permanente, permanente impermanence *versus* la cristallisation mortelle. L'image sociale est bannie, ainsi que son respect – elle ne ferait que cristalliser le mouvement, et l'eau de l'étang stagnerait et puerait. Hors de toute sécurité, la fuite du beau et la recherche du bas, du mauvais de la part du protagoniste des *Grands Jorns*, aboutissent spontanément à des rencontres humaines, notamment avec un curé défroqué mêlé à des prostituées (le curé de Foncoutut) et avec une prostituée (la fille verte) :

de l'amitié, de l'amour, « encara ». C'est la fleur qui naît sur un tronc d'arbre desséché...

Pour se libérer de l'esclavage une grosse perte est nécessaire. Pour continuer il faut mourir au passé, pour la vie il faut renoncer aux beaux semblants de vie. On continue à s'interroger aujourd'hui sur la nature de l'Occitanie, sur le sens de la littérature occitane. Boudou a sans aucun doute vu mourir une époque, mais cela n'empêche pas cette langue de continuer à vivre : différemment, avec de nouveaux locuteurs – moins nombreux peut-être mais plus conscients, je crois. Merci à Boudou pour son témoignage et pour son œuvre, qui ce témoignage dépasse pour se ressourcer aux archétypes linguistiques et littéraires. C'est surtout pour cette dernière raison que, en ce moment, je suis en train d'écouter en séance d'examen quelques dizaines d'étudiants de l'université de Pescara au sujet, aussi, de l'œuvre de Jean Boudou.

Bona fèsta, a totes ! Grandmercé per la vòstra atencion.

1. La reconnaissance et l'actualité

Depuis bientôt plus de dix ans Max Rouquette, un des pères de l'occitanisme contemporain, poète, prosateur, dramaturge en langue occitane et française, jouit d'une grande considération en France. Malgré quelques importantes publications et quelques remarquables comptes rendus qui avaient paru précédemment¹, c'est seulement en des temps tout récents que son nom, référence constante depuis les années 30 dans le domaine de la florissante littérature occitane contemporaine, est devenu plutôt familier même au public franco-français, grâce à la presse et aux autres médias (radio, surtout) – aux institutions culturelles françaises qui lui réservent aujourd'hui un espace toujours croissant et toujours plus influent.

Dans le but de faire connaître aussi en Italie cet auteur (dont l'histoire biographico-littéraire s'inscrit d'ailleurs à l'intérieur d'importantes pages

¹ Il faut mentionner au moins la publication de 1957 de la version française du *Mège de Cucuban* (*Le Médecin de Cucugnan*) dans la revue *l'Avant-scène* ; le long compte rendu de *Verd Paradis* dans *Les Lettres françaises* (28 juin-4 juillet 1962) signée par Charles Camproux, et celle de la première édition en français (*Vert Paradis*, édition établie par Alem Surre-Garcia, Le Chemin Vert, Paris 1980) de la même œuvre par Yvon Bourdet dans *La Quinzaine littéraire* (n° 388, 16 décembre 1980) ; la publication du conte *Le Haut-bois de neige* chez Gallimard (1981). Pour tout approfondissement, ici comme plus bas, nous vous renvoyons à l'excellent répertoire bibliographique édité par François PIC, « Essai de bibliographie de l'œuvre imprimée et inédite de Max Rouquette », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette. Actes du Colloque International (Montpellier, Espace République, 8 octobre 1993)*, Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1994, pp. 100-134. Ce répertoire arrive pourtant seulement aux débuts des années 90. En ce qui concerne spécifiquement le théâtre de Rouquette, référence obligée est le travail de Philippe GARDY, « Bibliographie théâtrale », in *Auteurs en scène. Théâtres d'oc et d'ailleurs*, I, 1 (« Max Rouquette ou la tentation théâtrale »), Les Presses du Languedoc (décembre 1996), pp. 141-143. Cette bibliographie (qui s'arrête à 1996) inclut les huit *pièces* inédites et présente, pour chaque information, le schéma de l'œuvre, les personnages et un court commentaire.

de la culture transalpine trop peu connues chez nous²), plus que par scrupule ou zèle académique on rappellera brièvement les dernières étapes d'un itinéraire décidément long, riche, articulé qu'il est très difficile d'embrasser dans son ensemble. Tout en tenant compte de la nécessité d'opérer une synthèse rigoureuse, certains moments et événements significatifs s'imposent : en 1990 la revue marseillaise *Sud* réserve à Max Rouquette le numéro 91³, en 1993 on lui a dédié à Montpellier un colloque international⁴. Dans la même année, un long article du *Quotidien de Paris* en occasion de la lecture par Nada Strancar de trois nouvelles de Rouquette pendant le Festival d'Avignon souligne la grandeur d'un « écrivain occitan à l'ampleur magnifique. Mais trop peu édité en français »⁵. Deux fois *Le Figaro* (1995 et 2002) consacre un espace considérable (jusqu'à une demi page) à celui qui, non sans un goût romantique (ou, pour mieux dire, pittoresque), est défini « le dernier troubadour »⁶, et l'autre grand journal français, *Le Monde*, à travers son supplément « Le Monde des Lettres » en trois occasions (1997 et 2000²) publie des comptes rendus de ses

² Rares sont les recherches d'ensemble sur la littérature occitane moderne et contemporaine éditées en Italie, et d'ailleurs elles sont soit datées, soit difficilement trouvables, voir épuisées. Il faut rappeler, en ordre chronologique: Alberto DEL MONTE, *Storia della letteratura provenzale moderna*, Nuova Accademia (« Storia delle letterature di tutto il mondo »), Milano 1958 ; Fausta GARAVINI, *L'Empèri d'òu soulèn. La ragione dialettale nella Francia d'oc*, Ricciardi, Milano-Napoli 1967 et *La letteratura occitanica moderna*, Sansoni-Accademia (« Le letterature del mondo », 50), Firenze-Milano 1970 ; Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, Venasca, Ousitanio vivo, 1999. Il ne faut pas non plus oublier l'importante contribution à la connaissance de la littérature de nos jours représentée par le dossier (plus de cent pages) établi par Philippe GARDY et publié dans la revue *Bérénice. Rivista quadrimestrale di studi comparati e ricerche sulle avanguardie*, VI, 17 (« Speciale letteratura occitana. Inchieste, inediti, codici »), juillet 1998.

³ Cfr. *Sud. Revue littéraire bimestrielle*, dirigée par Yves Broussard, 91 (« Nelson Goodman, Comment prendre une cité. Max Rouquette, *Le vin herbé*, *Cuneo's guard* »), Quatrième trimestre 1990.

⁴ Cfr. Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette*, [...], cit. Ce colloque sur l'œuvre littéraire de Max Rouquette, organisé par la Région Languedoc-Roussillon et par le Centre Régional des Lettres, appartenait à un cycle de manifestations dédiées à Rouquette, conçu et réalisé par Roland Pécout.

⁵ Armelle HÉLIOT, « Nada Strancar, la voix du poète Rouquette », *Le Quotidien de Paris*, n°4266 (lundi 2 août 1993), p. 17.

⁶ ID., « Max Rouquette, le dernier troubadour », *Le Figaro*, 2-3 décembre 1995; ID., « Le dernier des troubadours », *Le Figaro*, 15 février 2002, p. 32.

œuvres⁷. Dans les années 95-96 Les Éditions de Paris rééditent en français les trois premiers volumes des proses de *Vert Paradis*⁸. En décembre 96 est publié le premier numéro d'une revue de théâtre aux ambitions et qualités remarquables, *Auteurs en scène*, numéro monographique dédié à « Max Rouquette ou la tentation théâtrale »⁹. Au début de 1998, pour le festival « Un autre répertoire. Pièces contemporaines inédites », est mis en scène l'acte unique de la comédie *Le Glossaire* au Théâtre du Vieux Colombier dans une *lecture-spectacle* produite par la Comédie Française¹⁰. Dans la même année la revue bimestrielle parisienne *Le Lecteur* publie un long article d'un des plus grands spécialistes de littérature occitane, Philippe Gardy, sur la prose de Rouquette¹¹. Finalement, et surtout, pendant que nous écrivons, à Paris est mise en scène sa *Médée* sous la direction de Jean-Louis Martinelli qui, après une heureuse tournée africaine, se prépare à ouvrir la saison du prestigieux Théâtre Nanterre-Amandiers, dont Martinelli est le Directeur artistique depuis janvier 2002¹².

⁷ Cfr. Philippe GARDY, « De l'Antiquité à l'éternité », in *Le Monde des livres*, 21 novembre 1997 (recension du roman *Tota la sabla de la mar*) ; Philippe-Jean CATINCHI, « L'Étrange tourment de Max Rouquette » et « Le double "je" du poète », in *Le Monde des Lettres*, 14 juillet 2000 (comptes rendus des œuvres *Larzac*, *La Cerca de Pendariès*, *Las Canas de Midàs e Bestiari* de Rouquette et *A paglia è u focu* de Patrizia Gattaceca).

⁸ Le texte occitan a été en effet traduit une première fois en français en 1980 par Alem Surre-Garcia (v. n. 1), et successivement publié à nouveau dans une version établie par Rouquette lui-même. Il s'agit de l'œuvre, parvenue aujourd'hui au sixième volume, plus connue et traduite de Rouquette : en allemand (par Fritz Peter KIRSCH, 1983 et 1996); en anglo-américain (par William MAC GREGOR, 1996); en hollandais (par Tanneke E. UBBINK STOUTHAMER, 1996).

⁹ V. n. 1.

¹⁰ Max ROUQUETTE, *Le Glossaire, ou l'étrange univers du savant mōssieur Pluche. Comédie en un acte traduite de l'occitan par l'auteur*, Montpellier, Éditions Espaces 34, 1995. Ed. orig. : *Lo Glossari*, Montpellier, CRDP, 1984. Le spectacle a été mis en scène à Paris le 31 janvier et le 7 février 1998, sous la direction de Vincent Boussard. La Première a été enregistrée et successivement diffusée par la station radio France Culture.

¹¹ Philippe GARDY, « Le Paradis de Max Rouquette », in *Le Lecteur*, II, 10 (mai-juin 1998), p. 12.

¹² Le spectacle est en scène du 2 octobre au 16 novembre, et prévoit quarante représentations. *Médée* ira ensuite à Marseille (La Criée, 14-18 janvier 2004), Chalon sur Saône (Espace des Arts, 22-23 janvier 2004), Annecy (Scène nationale Bonlieu, 27-29 janvier 2004), Montpellier (Théâtre des Treize Vents, 3-6 février 2004), Toulouse (TNT-Théâtre National, 11-12 février 2004).

La Capitale (qui après tout, malgré l'émergence de nouveaux pôles économique-culturels, reste une des capitales mondiales de la culture) s'aperçoit de Max Rouquette et l'accueille, même si cette pleine reconnaissance est plutôt tardive : Rouquette a aujourd'hui quatre-vingt-quinze ans¹³. L'étonnement et le sens de révélation sont les thèmes qui recourent le plus au fil de la plupart des articles de la presse française de ces derniers dix, quinze ans, au sujet d'un auteur né en 1908 dans le village d'Argelliers, dans les *garrigues* entre Montpellier et le Larzac (Languedoc oriental, aux limites de la Provence). Ces textes laissent transparaître le sens de l'erreur et du manque d'attention à l'égard d'un phénomène littéraire méconnu par la communauté culturelle française et ailleurs reconnu depuis plus d'un demi-siècle – déjà depuis 1934, année de la publication, en occitan, du *Secret de l'erba*¹⁴ – : « C'est un grand écrivain qui aurait pu, on en juge par les traductions qu'il fait lui-même de ses œuvres en occitan, être un immense prosateur et poète de langue française »¹⁵. De ces discours on constate le signe d'une séparation marquée entre une France du Nord et une France du Sud, l'une trop souvent ignorant l'autre. Mais, peut-être encore plus, on constate dans cette restitution médiatique le sens de l'irréversible : la limite, l'horizon des événements pour la tradition / tra-duction d'une langue-culture, l'occitane, qui est sur le point de se dissiper et dont Max Rouquette serait le représentant dernier. Le sens nostalgique, aussi, d'une enfance individuelle et collective, sociale, que Rouquette semble incarner en tant que maillon de transmission directe des valeurs et des signes d'un monde désormais révolu.

Au-delà de ce penchant nostalgique (auquel tout particulièrement la presse périodique s'abandonne facilement), tout ne relève pas de l'exagération journalistique. En effet, on peut affirmer avec certitude que, dans le domaine de la littérature occitane, on se trouve, à ce jour, dans une phase très importante qui précède une période de transition, c'est-à-dire celle où, pour des raisons liées à leurs date de naissance, les maîtres actuels (d'écriture, de conscience historico-civique et d'action militante) souvent au sommet de leur reconnaissance (nationale et internationale) sont en train de devenir extrêmement vieux. De nos jours, outre que

¹³ [Max Rouquette a disparu en 2005].

¹⁴ Max ROUQUETTE, « Secret de l'erba », in *Oï*, 16-17 (janvier-avril 1934), pp. 97-107.

¹⁵ Armelle HÉLIOT, « Nada Strancar, la voix du poète Rouquette », cit.

Rouquette on signalera que Robert Lafont est connu, en France et en Europe, en tant qu'essayiste et homme de grand engagement culturel et politique ; dans le monde (par les spécialistes), comme le linguiste qui a créé la praxématique, et comme écrivain créatif par les occitans ; il faut également signaler Bernard Manciet, écrivain gascon, lui aussi beaucoup traduit en français et véritable révélation, il y a quelques ans, au Festival d'Automne de Paris avec son très singulier chef-d'œuvre, *L'Enterrament a Sabres*, authentique poème épique d'une extraordinaire puissance verbale¹⁶. Félix-Marcel Castan nous a quittés il y a deux ans, et Max Allier l'année dernière. Ces auteurs, nés entre 1908 et 1923, sont les représentants d'un occitanisme qui a gagné quelques batailles de grande importance¹⁷, et qui aujourd'hui demande aux nouvelles générations de prendre la relève. Un sens d'urgence caractérise (encore) la culture occitane, et Rouquette lui-même, consciemment engagé dans une course contre la montre. En lui nous lisons l'urgence de compléter une œuvre-monde, ou *òbra-vida* (œuvre-vie), pleinement conscient de ce qu'il y a ou de ce qui reste à dire¹⁸.

¹⁶ Le spectacle, présenté par le Centre Dramatique National di Bordeaux, a été réalisé par Hermine Karagheuz – qui a aussi interprété la version française de *L'Enterrament*, tandis que le texte original gascon a été lu par Manciet lui-même – et il a été mis en scène à Bordeaux (Théâtre du Port de la Lune, du 26 au 30 novembre 1996, en alternance avec *Per el Yijo*, autre œuvre de Manciet sous la direction de Jean-Louis Thamin) ainsi qu'à Paris (Théâtre Molière/Maison de la poésie), à l'occasion justement du Festival d'Automne. Pour un compte rendu du spectacle de Bordeaux, v. Jacques PRIVAT, « Lo fuòc a las pòstes », in *Oc*, n° CCCXXIII, avril 1997, p. 39.

¹⁷ Comme, pour se limiter à un seul exemple, la loi Deixonne (1951) qui a ouvert la voie à l'enseignement des langues régionales en France.

¹⁸ Au sujet du spectre de la fin de la langue et de la culture d'oc, la réaction de Max Rouquette est pourtant différente par rapport à la plupart des auteurs contemporains : « la situation peut se saisir de manières très différentes. Et il me semble que celle de Max Rouquette fait d'un côté une description implacable de la situation existante, mais de l'autre elle entrevoit les possibilités pour en sortir. La dialectique qui lui interdit de tomber dans une admiration incontrôlée du passé l'empêche également de reprendre la pensée de la fin inéluctable de la langue et de la culture occitanes qui hante, ouvertement ou de manière inconsciente, tant d'intellectuels occitans et tant de représentants d'autres minorités linguistiques », Georg KREMnitz, « Max Rouquette dans la littérature occitane. Mistral, Pons, Rouquette : quelques réflexions », in Philippe GARDY - François PIC, *Max Roqueta / Max Rouquette*[...], cit., p. 90.

2. *Les origines et les coordonnées théorétiques et littéraires*

Peut-être les mots « occitan », « occitanisme », « Occitanie » ne signifient pas grand-chose au public italien, héritier plutôt d'une, du reste, glorieuse tradition philologique qui parlait (et parfois parle encore) d'une langue et d'une littérature « provençales ». En réalité la Provence est seulement une région de la mosaïque linguistique et territoriale qu'est l'Occitanie, cette vaste région dont le périmètre va de Bordeaux à Nice en traversant le Massif Central, quittant à Nord Lyon, pour effleurer les Alpes et arriver, le long de la côte méditerranéenne, aux limites de la Catalogne. De là, suivant la chaîne des Pyrénées, la boucle se referme en correspondance de la frontière naturelle de l'Atlantique, la « Mar Granda ». Le nom provient de la façon dont on dit « oui » (« òc », [ɔ] < /hoc/) dans ce territoire, selon le critère énoncé par Dante dans le *De Vulgari Eloquentia* pour donner un nom à des idiomes qui, à l'époque, ne s'appelaient pas encore « langue italienne » ou « langue française »... L'occitan est la langue néolatine qui, parlée dans le tiers méridional de l'Hexagone (avec quelques péninsules en Italie et en Espagne), a donné lieu à la première littérature en langue vulgaire, notamment à travers le grand chant courtois des troubadours, pères de la *fin'amor* – esthétique de provenance orientale exportée depuis l'Occitanie dans toute l'Europe occidentale. Or cette langue, déchu en ce qui concerne l'utilisation littéraire à partir du XIII^{ème} siècle suite à la très sanglante Croisade contre les Albigeois, en réalité on n'a jamais arrêté de la parler et de l'écrire, et elle a refait surface à certaines occasions, notamment dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle grâce au Félibrige de Frédéric Mistral. Voilà pourquoi les troubadours et Mistral constituent aujourd'hui encore les deux grandes références (non nécessairement des modèles à imiter) pour l'écrivain occitan, les vecteurs d'une découverte – ou d'une révélation. Max Rouquette, lui-même référence à son tour pour les nouvelles générations d'oc, ne fait pas exception : « Un jour mon père m'a récité sept ou huit vers de *Mireille*. J'avais 12-13 ans, j'en ai été ébloui. Il y avait là tout un arc-en-ciel de sentiments, de sensations, d'humeurs. C'est alors que j'ai demandé à lire du Mistral »¹⁹. Avec le poète de Mail-

¹⁹ Armelle HÉLIOT, « Max Rouquette, le dernier troubadour », cit. il ne faut pas oublier que Rouquette a écrit des articles de jeunesse sur Mistral (cfr. François PIC, « Essai de bibliographie de l'œuvre imprimée et inédite de Max Rouquette », dans Philippe

lane, Prix Nobel en 1904, Rouquette a d'ailleurs plus d'un point en commun. Surtout, Rouquette est parmi les fondateurs (1945) de l'IEO (Institut d'Estudis Occitans), institution qui a virtuellement pris la relève du Félibrige (1854) qui, suite à la mort de Mistral (1914), a perdu progressivement de sa poussée créatrice²⁰, cristallisant sa dynamique autour du mythe du maître et de sa Provence intemporelle²¹.

D'autres références occitanes doivent être considérées, si possible, avec encore plus d'attention, car elles concernent de plus près la biographie de Rouquette. En particulier, il faut considérer le catalan Pons et le provençal d'Arbaud, maîtres dont l'influence sur Rouquette est hors discussion, car, comme Rouquette lui-même l'a souligné, ils ont constitué les nouvelles voix dans le désert d'où puiser un nouvel élan et une nouvelle

GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette*[...], cit., p.103), et comme il a d'ailleurs lui-même déclaré avec une grande lucidité « Au commencement était Mistral. Sans lui il n'y aurait probablement pas actuellement de littérature ni de mouvement occitan », Max ROUQUETTE, *Vert Paradis*, traduction de Alem Surre-Garcia, cit. (« L'espace de l'écriture occitane », interview avec Henri Giordan), p. 299.

²⁰ Poussée qui finalement, même au début, n'était qu'une attitude conservatrice. Comme l'a correctement écrit Fausta Garavini, la plus importante spécialiste du Félibrige en Italie, « Plus qu'une légion lancée à la conquête ou à la reconquête d'un pays (pays linguistique, essentiellement), le Félibrige donne l'impression, justement, d'un détachement d'arrière-garde qui couvre la retraite essayant de sauver le sauvable et de négocier une capitulation honorable, s'appuyant sur les structures vacillantes d'un passé dépassé : une stratégie de conservation », Fausta GARAVINI, *Parigi e provincia. Scene della letteratura francese*, Bollati Boringhieri, Torino 1990, pp. 117-118. Traduction nôtre.

²¹ À propos de la dégénération du Félibrige postmistralien, Max Rouquette a utilisé les mots suivants, dans une récente interview : « On ne peut pas dire sincèrement que l'œuvre commencée par Mistral a été continuée correctement, mais probablement Mistral avait déjà compris que les esprits étaient faibles dans une époque où la République Française était au contraire très forte et puissante. [...] Les Félibres étaient des personnes qui n'allaient pas au-delà de la bienheureuse admiration de Mistral ; ils n'étaient pas préparés ou peut-être ils n'avaient pas la volonté ou le courage d'aller plus loin. Ils se contentaient de chanter la *Coupo Santo* et ils reprenaient la vie quotidienne sans bouger un doigt pour réaliser les objectifs qu'ils proclamaient quand-même. La *Coupo Santo* est un appel à une espèce de révolte, une révolte qui finit le soir-même de la Sainte-Estelle, quand on reprépare ses valises et chacun rentre chez soi, sans plus penser à ce qui a été dit ou fait, sinon l'année prochaine », in Barbara DI DOMENICO, *La geopoetica in Mirèio di Frédéric Mistral*, Mémoire de Maîtrise en Langue et Littérature française, Pescara, Università degli Studi « G. d'Annunzio », a.u. 2000-2001, p. 116.

orientation²². Et cela est d'autant plus vrai et concret si l'on considère que la littérature occitane, plutôt circonscrite territorialement et linguistiquement, est profondément fondée sur la rencontre de personnes, sur leur association, sur le groupe qui réalise une identité que peut-être aucun individu n'aurait seul l'obstination de soutenir, et sur les écoles véhiculant ces idées. Si cela est évident dans le cadre de l'histoire (se déroulant principalement entre Avignon et Arles) concernant Mistral, Roumanille, Aubanel et les autres de Font-Ségugne, en des temps plus récents il est bien possible de déceler d'autres filiations qui ont donné lieu à d'importants, bien que pour la plupart méconnus, foyers culturels occitans. Dans ce cadre, Montpellier est une ville importante, aujourd'hui comme au début du XX^{ème} siècle, à l'époque où justement naît Max Rouquette. C'est un moment où les chercheurs universitaires fréquentent la littérature d'oc de leur temps, même si la célèbre *Revue des langues romanes* a « quelque peu abandonné le soutien de la littérature d'oc vivante »²³. Parmi les auteurs actifs en ce temps il y a l'*Escoutaire* (L'« écouteur »), pseudonyme de François Dezeuze (1871-

²² « Aquel sègle darrièr, aquel que venèm de daissar a ras dau camin, fai un parelh d'ans, es estat marcat, passat lo temps de dòu que seguiguèt la partida de Frederic Mistral, temps de barbasta e de silenci, per una respelida, a la muda, primièr, lenta, e paura encara. Mas conscienta, pasmens, que caliá, ara, trapar lo camin d'un renòu. S'i estaquèt pacientament, tant qu'arderosament. Tindavan, ara, soletas, mas que se podían pas delembrar, doas paraulas, en aquel desèrt : la dau Provençau Josèp d'Arbaud, e la dau Catalan Josèp-Sebastià Pons. Aquò es d'elas que nos venguèt [...] la crida nòva de l'espèr que podiam somiar » (« Ce dernier siècle, que nous avons laissé sur le bord du chemin il y a deux ans, a été marqué, une fois passée la période de deuil qui suivit la mort de Frédéric Mistral, période de glaciation et de silence, par une renaissance silencieuse au début, et encore lente et pauvre. Mais consciente pourtant, qu'il fallait maintenant trouver la voie d'un renouvellement. Elle s'y engagea avec autant de patience que d'ardeur. Maintenant, deux voix, seules, mais impossibles à ignorer, résonnaient dans ce désert : celle du provençal Joseph d'Arbaud, et celle du catalan Joseph-Sébastien Pons. C'est de là que nous vient [...] le nouveau cri d'espoir que l'on pouvait rêver »), AA.VV., *Caminant*, préface de Max Rouquette, photographies de Sylvie Berger et de Georges Souche, Cardabelle (« Photo/poésie »), Montpellier 2002, p. 10. Traduction nôtre. Pour tout approfondissement concernant les rapports entre Mistral, Pons et Rouquette, on se reportera aux communications de Claire TORREILLES, « Poétique de la fable chez Joseph-Sébastien Pons et Max Rouquette », e de Georg KREMnitz, « Max Rouquette dans la littérature occitane. Mistral, Pons, Rouquette : quelques réflexions », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette*. [...], cit., pp. 39-46 e pp. 87-94.

²³ Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, 2 volumes, PUF (« Publications de l'Institut d'Études Occitanes »), Paris 1970, p. 757.

1949), qui édite un « journal populari » mensuel, *La Campana de Magalouna* : c'est sur la *Campana* que Rouquette publie ses premiers textes²⁴. Deuzeze organise des rencontres culturelles tous les samedis et parmi les *disabtièrs* il y a l'écrivain catalan Josèp-Sebastià Pons (1886-1962), arrivé à Montpellier au lendemain de la Première Guerre Mondiale, amoureux des paysages et du style de vie languedociens – et fuyant les dictatures anticalanaises de l'époque. C'est Pons qui, au lycée, initie à la poésie le jeune Rouquette, c'est Pons qui appuie chaleureusement et parraine les débuts de l'IEO. Le ton de Pons devient, à cheval sur les années 40 et 50, le ton dominant dans la poésie d'oc, opposé à la rhétorique félibréenne des épigones ainsi qu'à la rhétorique moderniste d'un Sully-André Peyre. En ce qui concerne le rapport littéraire Pons-Rouquette, il a été souligné que le premier, pour qui le paysage était une « géophanie » permanente, a appris au deuxième à voir

le monde, les hommes dans le monde et surtout les bêtes. Non qu'il [Rouquette] écrive un « bestiaire ». Mais une imagerie animale va lui permettre d'atteindre ce qu'il a à dire : la présence souvent douloureuse d'un être vivant au milieu du silence minéral ou de l'ondée végétale.²⁵

Il s'agit du paysage qui entoure, aujourd'hui encore de manière impétueuse, le village natal de Rouquette, Argelliers. Un vert trempé des rochers et cailloux des garrigues, une nature qui prédomine et qui en arrive même à effriter le paysage jadis anthropisé dont il ne reste plus que quelques traces – absence – comme dans le *mas nou* et dans le *mas vièlh*, scénarios rouquettiens. C'est un univers où les règnes animal, végétal et minéral sont l'un composante et, d'une certaine manière, partie intégrante de l'autre – comme le témoigne, du point de vue littéraire, toute l'œuvre de Rouquette, et notamment un titre récent et emblématique : parce qu'en réalité un *Bestiari / Bestiaire*²⁶ Rouquette l'a écrit. Ce mince texte, composé d'un recueil de poésies vieilles et nouvelles, dont quelques-unes inédites,

²⁴ À partir de « Lou paure ome e la Crous », courte prose signée sous le pseudonyme de Max Cantagril (*La Campana de Magalouna*, XXXVIII, 377, 15 décembre 1927, pp. 7-8).

²⁵ Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, cit., pp. 781.

²⁶ Max ROUQUETTE, *Bestiari / Bestiaire*, suivi de « Le miroir des bêtes » de Philippe Gardy, Atlantica-Institut Occitan, Biarritz-Pau 2000. Version française de l'auteur.

résume la trajectoire de Rouquette et en souligne certains aspects saillants – notamment la lumière de l'enfance et de l'adolescence vécues dans les garrigues, et le rapport avec la nature, *in primis* avec les animaux.

Les animaux. De la science des symboles nous savons que les animaux sont, en tant qu'archétypes, des représentations des « couches profondes de l'inconscient et de l'instinct »²⁷, un monde autre qui se confond et ouvre les portes de l'autre monde – monde caché et niveau de la réalité que la poésie peut révéler, comme peuvent également révéler les moments de passage de la vie humaine et, justement, animale. Cette correspondance, on la retrouve plusieurs fois chez Rouquette : « Vegèrè, de tròp, manit, amb d'uòlhs a mand de s'amorçar, un darrièr rebat qu'èra, a la vida que li èra deguda e que veniam d'i la levar, coma, d'un òme, l'a-dieu-siatz desconsolat »²⁸. Homme et animal, liés par une « matèria comuna » et par un « astre parièr »²⁹, comme dans le conte désormais célèbre (car généralement inclus dans les anthologies) de *La Mòrt de Còstasolana* où un chasseur, Còstasolana, se blesse par accident avec les fusil destiné aux perdrix :

Còstasolana esperava los perdigalhs e aquò es la mòrt que venguèt. E la mòrt qu'èra per los perdigalhs serviguèt per el. E los perdigalhs que devián èstre freges e l'uòlh neblat a l'ora que lo solelh trascòla, a nuòch èran encara cauds e vius, e son sang que deviá enrogir las pèiras blavas del gravàs èra encara escondut dins la tenèbra de sas venas e corriasiá jos la pèl a cada còp premsat d'aqueles còrs sarrats coma de ponhs de colèra. Mas las pèiras aguèron sa part de sang roge, lo de Còstasolana, perdequ'èra dich e escrich qu'a aquel jorn lo sacrifici del sang se deviá complir per aquel luòc desèrt de nòstra tèrra jos un cèl morent, e l'alèn d'un vent que n'a vist d'autres.³⁰

²⁷ Jean CHEVALIER - Alain GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Laffont-Jupiter, Paris 1969 (ad vocem « animal »).

²⁸ « je vis, trop souvent, enfant, dans les yeux sur le point de s'éteindre, un dernier reflet qui était, à la vie qui leur était due et que nous venions d'enlever, comme, de la part d'un homme, l'adieu désespéré », Max ROUQUETTE, *Bestiari / Bestiaire*, op. cit., p. 7. Traduction nôtre.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ « Costasolana attendait les perdrix et c'est la mort qui vint. Et la mort qui était pour les perdrix vint pour lui. Et les perdrix qui devaient être froids et les yeux brouillés à l'heure du coucher du soleil, la nuit ils étaient encore chauds et vivants, et leurs sang qui devait rougir les pierres bleues du gravier était encore caché dans les ténèbres de leurs veines et coulait sous la peau à chaque coup poussé par les cœurs serrés comme des poings de colère. Mais les pierres eurent leur part de sang rouge, celui de Costasolana, parce que c'était dit et c'était écrit que ce jour le sacrifice du sang devait s'accomplir

Mais les passages rouquettiens que l'on pourrait citer à ce sujet sont certainement innombrables, tellement ce rapport homme-animal est une constante de son imaginaire. Portant notre regard aux origines, il est important de rappeler, comme le suggère Philippe Gardy, le deuxième texte de Rouquette (1928), *La sourneta dau taban* (« le conte du taon ») : « Las nuòchs d'estiu cau escotar lo cant de las bèstias, e cau lo comprene per-deque las bèstias sabon fòrça causas que li an ensenhat sos devancièrs e que son despuòi longtemps esvanidas de la remembrança dels òmes »³¹. Ce passage suggère qu'au sens de révélation, ou dévoilement de la réalité, correspond un autre noyau important de la pensée de Rouquette – et donc de son œuvre. Ce noyau est celui du souvenir, et surtout de son opposé, l'oubli, sur quoi Rouquette insiste beaucoup. Oubli spirituel, sommeil de l'homme qui oublie son origine – chute – et souvenir profond, tourné vers cette origine – élévation. L'auteur revient volontiers sur le sujet, ce qu'il a fait avec nous pendant une interview d'il y a quelques années (dont l'accès est bien difficile, sinon impossible, pour cela nous en rapportons ici et plus bas d'assez longs passages) :

ce que dénonce le texte auquel vous faites allusion [*Déserts*] – et [...] ce que je constate le plus actuellement dans l'évolution intellectuelle des hommes – c'est une tendance fâcheuse à l'oubli rapide du monde minéral dont nous émergeons, dont nous avons émergé et, plus proches de nous, du monde animal et du monde végétal. Alors, actuellement, sous le nom d'humanisme, je suppose, on fabrique un homme qui serait quelque chose de flottant, immatériellement, dans un monde plutôt de chiffre, ou d'algèbre que de réalité profonde. Et ça je l'ai ressenti très très fortement [...]. Cette relation, que j'estime capitale, est équilibrante pour l'homme, entre le monde d'où il est émergé et le monde intellectuel où la parole l'a conduit au-delà même de son aspect physique. Je ne sais pas si je m'exprime clairement...³²

dans ce lieu désert de notre terre sous un ciel mourant, et dans le souffle d'un vent qui en a vu d'autres », Max ROUQUETTE, *Verd Paradís I*, édition établie par Patric Sauzet e Philippe Gardy, Centre Régional de Documentation Pédagogique, Montpellier 1993³, p. 114. Traduction nôtre.

³¹ « Les nuits d'été, il faut écouter le chant des animaux, et il faut le comprendre car les animaux savent beaucoup de choses que leurs prédécesseurs leur ont appris, et qui depuis longtemps ont disparu du souvenir des hommes », Max ROUQUETTE, « La sourneta dau taban », courte prose signée sous le pseudonyme de Max Cantagril (*La Campana de Magalouna*, XXXIX, 389, 15 décembre 1928, pp. 3-4). La traduction est nôtre.

³² Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, cit., p. 152.

Il est significatif d'observer que *La sourneta dau taban* Rouquette la dédie à son autre grand maître reconnu, le provençal Joseph d'Arbaud (1872-1950), à qui la littérature occitane doit quelques œuvres importantes, notamment *La Bèstio dóu Vacarès*, présentée par Maurras et publiée à peine deux ans avant le court texte de Rouquette³³. Il s'agit du conte, situé au XV^{ème} siècle dans la Camargue des grands étangs, de la *quête* d'un gardian sur les traces d'un animal fabuleux. Il s'agit finalement d'un satyre, dernière survivance du monde païen, capable de rassembler et enchanter avec sa musique des centaines de taureaux. C'est un animal bienveillant, beaucoup plus proche du cerf blanc du Moyen-Âge français que de la féroce et sanguinaire Bête du Gévaudan auvergnate³⁴. L'animal (mythologique) devient rapidement objet de hantise pour le protagoniste, êtres solitaires tous les deux et miroir l'un de l'autre, homme et *bèstio* participant d'une même dimension de la réalité.

L'homme confronté à l'animal et à la mort, immergé dans un espace naturel imprégné du sens de l'au-delà et avec des portes sur le surnaturel, dans une temporalité indéfinie : ces éléments sont autant de composantes de l'héritage, proche ou lointain, qui forme l'écrivain Max Rouquette, lequel pourtant les emprunte et actualise à sa façon, dans le respect sans hommages à l'égard des modèles de référence. Cela lui permet d'être le plus occitan des occitans en même temps qu'écrivain « universel ». Par exemple, le sens de l'enracinement est certainement profondément ancré en lui, mais la conscience du passé ne cède pas aux nostalgies faciles ou aux regrets, et le lien avec le territoire ne signifie pas non plus fermeture et repliement sur soi :

je suis probablement l'un des écrivains où la réponse à votre question [quelle est la demeure que vous emmenez toujours avec vous ?] est le plus facile à trouver. Ce que je porte, c'est mes origines – pour une simple raison : ce n'est pas pour l'admiration béate de quelque chose dont je décris d'ailleurs les anomalies et les

³³ Joseph D'ARBAUD, *La Bête du Vaccarès / La Bèstio dóu Vacarès* (précédée d'une note de l'auteur et d'une préface de Charles Maurras), Grasset (« Les cahiers verts », 64), Paris 1926.

³⁴ « On voit tout ce qu'il y a de littéraire dans cette œuvre mythologique : sentiment païen issu de l'École romane, du méditerranéisme ; mythe mistralien du dieu-taureau ; vocation félibréenne de la Camargue, terre-réserve ; idéologie félibréenne de la Cause vaincue. », Robert LAFONT - Christian ANATOLE, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, cit., p. 666.

côtés négatifs, sans aucune complaisance, je le fais autant que pour les côtés positifs. Donc, disons: Argelliers et son île. Mais ça n'est pas, je tiens à le dire, une espèce de chauvinisme borné, c'est pour une simple raison, c'est que j'estime qu'un écrivain doit parler d'abord de ce qu'il connaît et pas de ce qu'il ne connaît pas. Je peux écrire – je l'ai fait d'ailleurs – une nouvelle sur la Chine... mais je ne connais pas la Chine, je ne prétends pas la connaître, si la façon dont je parle de la Chine exige à aucun moment une connaissance précise de ce pays. Et quand j'ai dit la Chine... ça vaut pour n'importe quel autre pays du monde. Si j'avais été un chinois, j'écrirais un roman chinois... mes nouvelles se passeraient en Chine, d'abord ; après, après...³⁵

En deçà et au-delà de cette réflexion idéologique, il y a dans l'écriture de Rouquette la recherche et l'expression d'une pureté primordiale, en français et en occitan – une ampleur et un souffle profond qui prennent essor de l'origine-même de la vie et qui parviennent ainsi à dépasser la contingence. Ce souffle semble reconnaître dans la langue d'oc un canal privilégié : la stupeur et le grain des paroles paraissent acquérir alors un éclat particulier au sein d'une langue moins usée par l'emploi et par l'inférence linguistico-littéraire française (langue celle-ci qui est, selon Rouquette, « musicalement morte »³⁶), ce qui donc restitue à l'occitan une virginité aurorale. L'écriture et le personnage même de Max Rouquette deviennent ainsi une sorte de drapeau – le signe tangible que la littérature occitane est vivante et florissante, capable de parler à l'homme contemporain, de regarder vers le présent et vers le futur, et non seulement vers le passé, surtout d'exprimer « l'universel »³⁷. Ce drapeau risque pourtant de couvrir ses textes et leur valeur littéraire tout court au nom d'une « occitanité » envahissante. Certes, on a vu comment les origines et les coordonnées théorétiques et littéraires procèdent chez Rouquette d'un héritage proprement occitan (troubadours, Mistral, Pons, d'Arbaud etc.), mais

³⁵ Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, cit., p. 153.

³⁶ Barbara DI DOMENICO, *op. cit.*, p. 117.

³⁷ Il suffit de lire avec attention des comptes rendus, des présentations, des quatrièmes de couverture etc. pour se rendre compte que celui de l'« universel » est une espèce de complexe affectant la littérature de la *province*, obligée de montrer combien elle est peu « locale » ou « régionale » ou « particulière » pour se rendre exportable et, de toutes façons, obligée d'atteindre ces valeurs, d'ailleurs typiquement françaises, d'internationalité et, justement, d'universalité – des traits considérés caractéristiques de toute littérature « grande » et « élevée ».

il y a naturellement beaucoup davantage – synchroniquement et diachroniquement –, d'autant plus que Rouquette est un lecteur attentif qui choisit attentivement ses modèles. Pour compléter le tableau concernant les références littéraires, il est préférable de laisser parler l'auteur :

Il y a eu d'abord les plus proches, c'est-à-dire les gens dans la culture de qui nous avons été élevés, c'est la culture française, qu'on le veuille ou non... Qu'on le veuille ou non : le plus acharné des occitanistes ou le plus borné, ne peut pas oublier qu'il a été élevé par l'école publique primaire française, puis secondaire s'il a fait des études secondaires, puis supérieure s'il a fait des études supérieures ; et d'autre part, que nous baignons de façon continue dans la culture française. Donc, ce que j'ai d'abord connu, et au premier étage, c'est-à-dire au lycée – aux primaires on ne s'occupait pas de littérature, mais déjà au lycée on achetait... comment ça s'appelait... je ne me rappelle plus... un nom comme « Le journal des lettres »... Ah! *Les Nouvelles littéraires*. *Les Nouvelles littéraires*, ça a été le grand journal littéraire des années 20... Donc, j'ai vécu évidemment sous le chapeau de Valéry, Claudel, Gide, puis Mauriac, un peu plus tard... mais en même temps je me formais aux littératures étrangères. Et d'abord aux grecs, particulièrement aux tragiques grecs, c'est très curieux... beaucoup plus que Platon, qui m'effarouchait... qui m'intimidait, en quelque sorte ! Les tragiques, oui, les tragiques – surtout Eschyle. Plus que Sophocle, et encore bien plus qu'Euripide. Et puis, parallèlement – et même plus tôt – par la Bible. Ça je l'ai dit ailleurs : il se trouve que, du côté de ma famille maternelle, je suis – et la région l'était – d'ascendance plutôt janséniste. [...] Et j'ai pu grandir, en quelque sorte, et assez jeune, dans la familiarité d'un janséniste des plus éminents qui s'appelait Lemaitre de Sacy. Lointaine parenté, peut-être, avec le linguiste célèbre [...]. Il écrit dans une langue superbe. Une langue magnifique. La plus belle langue française qu'on puisse rêver. C'est magnifique. Et puis il y a la Bible par elle-même : il y avait d'abord le texte, et la langue, et puis il y a l'histoire, qui est elle-même le sujet de la Bible. Et alors... il s'est fait très rapidement dans mon esprit une assimilation entre cette aventure, à tous les niveaux, et mon pays. Parce que la vie rurale que j'ai connue là-haut, à Argelliers, était finalement assez voisine de celle qu'ont connue ces gens – ils avaient des chiens, ils avaient des chèvres, ils avaient des chevaux. Ils allaient à la fontaine chercher de l'eau – dans mon enfance l'eau était à la fontaine publique – etc., et d'autre part, je trouvais là, rassemblés en un seul livre [...] au fond tout ce que la vie peut présenter : drame, joie, guerre, violences de toute sorte... tout, tout, tout, et cela dit d'une façon simple, à la fois, et magnifique. Magnifique par l'esprit, probablement aussi par la langue de cette Bible elle-même qui est très percutante, très forte... maintenant, je ne connais pas les autres... J'ai lu la traduction qu'a faite un Israélien, d'origine française (il était de Tunisie, je crois), et qui s'est appliqué à un peu régénérer la Bible française. C'est-à-dire que les mots très forts que toute une tradition biblique – même protestante – gommait un peu, pour la violence et la grossièreté, probablement, des termes, lui, il s'est dépensé à les restituer dans leur force. [...] Il y a la Bible, il y a eu les

grecs, puis ensuite je suis passé aux Élisabéthains... d'abord, aux espagnols du Siècle d'or – Lope de Vega, Cervantes bien sûr... –, et puis tous les poètes qui se sont succédés jusqu'à Lorca... connu plus tardivement : ce n'est qu'à l'époque de la Guerre que j'ai connu par des traductions qui émergeaient enfin en France l'œuvre de Lorca qui m'a impressionné très fortement, que j'ai beaucoup aimé. Et puis, je parlais des Élisabéthains, que j'avais lus avant Lorca, bien sûr, mais je suis obligé de mélanger un peu de tout... les Élisabéthains et surtout, surtout évidemment Shakespeare, qui a joué un rôle aussi grand dans mon esprit que celui de Dante. Je signale en passant que je n'ai jamais choisi [...] je n'ai jamais voulu former mon esprit auprès des seconds rangs, certains seconds rangs... certain que je suis de ne pas recevoir des exemples déclinants, ou de me laisser engager dans une facilité ordinaire... J'ai toujours souhaité que ma langue soit honoré par la plus grande force classique, et je l'ai cherchée, cette force, dans la familiarité, si j'ose dire, de ces grands-là – de Shakespeare, de Dante, Cervantes, Mistral... Alors, j'en arrive à l'Allemagne. L'Allemagne a eu de l'influence sur moi beaucoup plus tardivement, non pas avec Gœthe – que je n'ai jamais compris, parce qu'il est peut-être mal traduit en français [...]. Je n'ai jamais apprécié Gœthe, pas du tout... Par contre, j'ai pour Rilke... alors, Rilke, Rilke énormément...

[...] Alors... j'ai oublié encore quelque chose qui a de l'importance : ce sont les poètes et les mystiques de l'Islam – arabes ou persans. J'ai lu les livres de Maïmonides, qui est un philosophe, un théologien, d'Ibn Hazm aussi. De celui-ci j'ai tiré l'idée d'un roman qui est en ébauche actuellement, et que j'écrirai... si j'en ai le temps.

[...] j'ai toujours été curieux de l'Islam. D'abord. Puis j'ai fait la guerre en Tunisie [...]. Et nous étions en résidence à Sidi Bou Saïd qui est un lieu vraiment fabuleux, c'est un village arabe qui grimpe tout le long d'une colline au sommet de laquelle il y a un palais arabe que l'armée occupait. Moi, j'habitais ce palais arabe. J'avais une chambre voûtée toute en azulejos... [...] et alors, là nous dominions d'un côté les ruines de Carthage, de l'autre côté, au-delà des ruines de Carthage, le Canal de Tunis. [...] Et de l'autre côté il y avait un grand jardin qui descendait assez rapidement et il y avait une koubba – une koubba c'est le tombeau d'un saint de l'Islam, c'est un cube surmonté d'une demi-sphère, c'est beau, c'est beau en soi, beau, magnifique... [...] Bon... alors, j'étais passionné de l'Islam, à Tunis j'achetais tous les bouquins – en français, évidemment, et je commençais à apprendre l'arabe... disons que si la guerre avait duré cent ans, j'aurais eu le temps d'apprendre ça... ! Et voilà, elle n'a duré qu'un an pour moi, mais enfin... Et c'est à partir de là que... d'ailleurs, je connaissais déjà quand même les poètes persans, et particulièrement celui que je met au-dessus de tous c'est Hafez. Vous connaissez ? Ah ! Et puis Omar Khayyam.³⁸

³⁸ Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, cit., pp. 161-164.

Omar Khayyam dont Rouquette a fait quelques traductions en occitan, dans le lointain 1932. Cet intérêt pour les mystique de l'islam, pour cette littérature parcourue par le soufisme, où le maître spirituel est poète, nous frappe beaucoup – d'abord et surtout parce que nous croyons reconnaître de nombreuses et importantes influences exercées par cette tradition dans la production littéraire de Rouquette : le sens de séparation et division du Moi et sa soif de réunion au Tout ; la communication onirique avec les esprits du passé, notamment Dante³⁹ ; la présence de passages entre différents niveaux de la réalité, l'ouverture de portes dimensionnelles ; la danse constante de la parole, dans le rythme de l'écriture. Une nouvelle recherche sur l'ensemble de la littérature occitane, retraçant les ligne de continuité de cette spiritualité sous-jacente, pourra certainement être très féconde, et nous espérons pouvoir l'entreprendre un jour.

3. *Médée occitane*

Et venons-en, brièvement, au texte de cette édition.

Max Rouquette publie *Medelba* en 1989⁴⁰ et *Médée*, sa version française, en 1992⁴¹. C'est la seule fois que Rouquette se mesure au genre théâtral de la tragédie, préférant ailleurs la farce, la comédie et la féerie⁴² (« Una peça, e, subretot, una tragedia son mai que de teatre. Son una mena de celebracion d'eime (de naissença) religiós »⁴³). Il le fait choisissant de parcourir la voie d'un mythe littéraire, se rattachant à Euripide et Sénèque et pourtant caractérisant son œuvre par des interventions sur la *fabula* et surtout sur son protagoniste absolu, Médée. Par rapport à l'original grec, on remarque que chez Rouquette Jason n'est pas encore marié à Creuse, la fille de Créon, roi de Corinthe. De plus, chez Euripide figure

³⁹ Dante, dont Rouquette a traduit en occitan quelques chants de la *Divina Commedia*. Cfr. François PIC, « Essai de bibliographie de l'œuvre imprimée et inédite de Max Rouquette », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette* [...], cit.

⁴⁰ Max ROUQUETTE, *Medelba. Drama*, Montpellier - Église-Neuve-d'Issac, Journ-Fédérop, 1989.

⁴¹ ID., *Médée. Drame traduit de l'occitan par l'auteur*, Montpellier, Espaces 34, 1992.

⁴² Cfr. Philippe GARDY, « Bibliographie théâtrale », cit.

⁴³ Depuis une lettre, inédite, que Max Rouquette nous a écrite le 31 août 2002.

dès le début un souhait et une prémonition à propos de la catastrophe à venir (tandis qu'en *Medelha* la situation ne précipite que dans le final) :

παιδες ολοισθεστυγερας ματρος
συν πατρι, και πας δομος ερροι.⁴⁴

Encore plus important est le *status* de la Médée « occitane » : il s'agit d'une gitane dont la demeure est une couverture rouge accrochée à un fil, tandis que pour Euripide la femme habite dans un palais. Une autre différence importante concerne le langage de la protagoniste, parfois didactique chez Euripide et même « féministe » *ante litteram* (vv. 214-270), alors que chez Rouquette il n'y a rien de tout ça. L'autorité royale (Créon) est plus forte, déterminée dans le texte grec, tandis qu'elle vacille chez Rouquette. Médée craint l'exil tout en paraissant à la recherche du nomadisme, un désir de cieux et mers nouveaux chez Rouquette. Dans l'œuvre d'Euripide le caractère misogyne de Jason est remarquable, et Médée est réconfortée par Égée, roi d'Athènes (vv. 663-755) – personnage absent chez Rouquette. L'historicité, la dimension sociale sont le système de référence dans la tragédie grecque, alors que *Medelha* s'inscrit dans un système dépassant l'histoire, tout en puisant directement à la source du mythe⁴⁵.

Quelle est la structure, le signe de l'œuvre ? À l'occasion de la présentation en avant-première de cette version italienne nous avons essayé, dans un récent colloque à Montpellier, de souligner quelques éléments qui ont fait surface à travers le travail de traduction. Après plus d'un an l'impression n'a pas changé : Rouquette raconte comment une grande masse d'énergie psychique humaine (mieux : demi-divine, vue l'origine de Médée) en arrive à produire certains résultats. Ce sont les mouvements, les chocs, les suspensions, les latences de cette masse qui définissent le « signe de l'œuvre ». Tout dépend de Médée : si sa vengeance s'abat sur Jason, Corinthe tout entière, ainsi que ses fils et ceux de Jason, périront. Cette approche nous a permis, surtout suite à une analyse des racines,

⁴⁴ EURIPIDE, *Medea. Ippolito*, Traduction de Raffaele Cantarella, Introduction, notes et commentaire de Marina Cavalli, texte établi par Dario Del Corno, Mondadori (« Oscar Mondadori / Classici Greci e Latini », 40), Milano 1985, vv. 113-114.

⁴⁵ Pour un approfondissement des rapports entre la Médée de Max Rouquette et le texte de Euripide, cfr. « Dossier / Commentaire. À propos de la Médée de Max Rouquette. Entretien avec Duarte Mimoso Ruiz », propos recueillis par Marie-Hélène BONAFÉ, in *Auteurs en scène*, cit. pp. 44-47.

d'isoler quatre noyaux fondamentaux en mesure de structurer l'inférence de la tragédie

5. le noyau de la destruction, de la vengeance, de la haine – *τηνανατος* (τ)
6. le noyau du rêve et du souvenir, de l'amour-passion – *ερος* (ε)
7. le noyau de la pitié et de la douceur maternelle – *αγαπε* (α)
8. le noyau du silence et de l'annulation (∅).⁴⁶

En effet, *Medelha* est une véritable œuvre-monde : le dénouement tragique clôt une vicissitude existentielle articulée autour de Éros, Thanatos et Agape, en s'ouvrant, en débouchant sur le néant, sur le *res*. Mais œuvre-monde aussi car elle paraît embrasser toute la constellation littéraire de Rouquette : Médée est en effet le moteur de forces cosmiques, femme-bête et animale, surtout magicienne en possession des clés pour le surnaturel, et gitane comme Sainte Sara, leur patronne – vénérée à Li Santo (Les Saintes-Maries-de-la-Mer, le scénario où Mistral fit mourir Mirèio) et d'ailleurs déjà célébrée par Rouquette lui-même⁴⁷. Un portrait pertinent de la protagoniste nous vient du poète Pierre Toreilles, correspondant de Rouquette :

Médée, venant d'ailleurs, allant vers nulle part, sous le signe de la divination, des pouvoirs que nous avons toujours attribués, dans nos villages, aux caraques et surtout aux bohémiennes porteuses de destins, relevant d'un ordre insolite, incandescentes de passion, nous concerne tous dans l'inquiétude de notre sort.

En ces femmes de peuple d'une diaspora, porteuses de maléfices, nous reconnaissons l'obscur qui séjourne en nos profondeurs, surgi des abysses d'un hypogée doctrinal autant qu'institutionnel.⁴⁸

En ce qui concerne l'intérêt de Rouquette à l'égard des magiciennes et de la magie, il ne nous étonne guère. Parmi les innombrables citations que nous pourrions faire pour étoffer cette affirmation, nous croyons utile de choisir deux témoignages inédits, d'ailleurs particulièrement intéressants :

⁴⁶ [Cfr. Chapitre 11].

⁴⁷ Max ROUQUETTE, *Le livre de Sara*, Les Éditions de Paris-Max Chaleil, Paris 2000.

⁴⁸ Lettre inédite écrite de Montpellier par Pierre Toreilles à Max Rouquette le 7 juin 1993.

Dans les villages de langue d'Oc qui ont conservé plus longtemps l'usage de la langue [...] la spiritualité populaire, le féérique, la magie, le folklore, les croyances héritées du paganisme et du christianisme n'ont jamais disparu.

Par exemple, je me souviens très bien de ma grand-mère qui, avant les vendanges, si elle entendait arriver les tonnerres, allait tout de suite ouvrir la fenêtre pour mettre dehors une bouteille, une bassine pour recueillir l'eau qu'elle disait bénite. Après les vendanges elle reprenait cette bouteille et la mettait sur la table où l'on mangeait pour pouvoir la boire.⁴⁹

La magie m'a toujours fasciné. Je ne suis pas le seul d'ailleurs. Je vous passerai copie, quand je l'aurai fini, d'un assez long article sur « Le plomb magique du Larzac » : une bataille de sorcières du Larzac, à la fin du 1^{er} siècle (post Christum !), une lame de plomb, divisée en deux parties et couverte de lignes gauloises mais en caractères latins. La raison (si j'ose dire) : un procès. Un groupe d'une douzaine de femmes, désignées entre elles par leur qualité : mère de... fille de..., utilise les pouvoirs d'une sorcière patentée, Severa Tretonicna = sorcière de fil (celui des Parques) d'écriture : l'usage de la lettre de plomb, déposée sur l'ouverture d'une urne funéraire au nom de « Gemma » et « sorcière qui donne ». On dit aujourd'hui en argot français du milieu : « il m'a donné », c'est-à-dire, c'est un indic (supposition à démontrer). Dans l'invective contre cette Severa, on ajoute, pour faire bon poids : « étrangère ». Crime capital, bien sûr.

Cette lettre à l'au-delà (une des innombrables déesses gauloises) a pour objet d'agir par retournement du charme contre celles qui l'ont lancé. Et annihilation de son effet sur le juge...⁵⁰

Crime capital, que d'être des étrangers. Médée est une gitane, c'est-à-dire une étrangère, et une étrangère condamnée à l'exil par la Raison d'État : « Estrangièrs ! o siám per la tèrra tota. Es que ne siám l'encausa se pertot fan de n'autres d'estrangièrs ; se siám lo jovent en cò dels vièlhs, los vius entre los mòrts, la fòrça au mitan dau flaquitge e de l'anequeliment... » (*Médée*, sc. II).

*

Le thème de l'exil est très important dans la littérature occitane (« Évidemment, on est en exil puisque notre langue n'est pas reconnue. Et notre histoire volontairement occultée. Officiellement. Ça s'améliore, il y a

⁴⁹ Barbara DI DOMENICO, *op. cit.*, p. 115.

⁵⁰ Longue lettre (six pages), inédite, que Rouquette nous a envoyée de Montpellier le 13 juillet 1997, portant presque entièrement sur un jugement de la part de Rouquette sur le fondateur de la revue *Òc*, Ismaël Girard. Souligné dans le texte.

de lents progrès... mais je pense que le mouvement est irréversible »⁵¹). Au-delà de cette considération, liée à l'histoire et à la culture des pays d'oc, nous sentons qu'il y a chez Rouquette un sentiment plus ample et profond de l'exil de l'Homme, qui cherche, et cherche encore, à « rentrer chez soi ».

⁵¹ Giovanni AGRESTI, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, cit., pp. 158-159.

Dans cette Bibliographie on ne renvoie qu'aux textes cités dans le présent volume (à l'exception des lettres manuscrites, qui ne figurent qu'au bas de la page). Pour tout autre renseignement il existe des publications récentes largement satisfaisantes, et notamment le livre de Pierre LAVELLE, *L'Occitanie. Histoire politique et culturelle. Une histoire des Occitans des origines à nos jours*, IEO (« textes & documents »), 2004, 594 pp. qui contient en annexe une Bibliographie de référence ainsi qu'un nombre considérable d'informations concernant la culture d'oc contemporaine (adresses internet, associations culturelles, institutions etc.). On se reportera également aux documents numériques (français et européens) publiés par la Délégation Générale à la Langue Française et aux Langues de France (DGLFLF) dans le site www.dglf.culture.gouv.fr, qui présente en outre de nombreux liens.

*

Recherche

a) volumes (études et dictionnaires)

AGRESTI Giovanni, *Il Segno del desiderio. Introduzione alla letteratura occitana contemporanea*, Ousitanio vivo, Venasca 1999.

———, *Lingua e Polis. Configurazioni linguistiche e configurazioni sociali nel francese contemporaneo*, Préface de Robert Lafont, Aracne («°Quaderni di linguistica e linguaggi specialistici dell'Università di Teramo°», 1), Rome 2005.

ALIBERT Louis, *Dictionnaire occitan-français, d'après les parlers languedociens*, IEO, Toulouse 1965.

———, *Gramatica occitana, segon los parlars lengadocians*, Societat d'Estudis Occitans, Toulouse 1935 [Deuxième édition : CEO, Montpellier 1976].

ANDRÉ Abbé René, *Un Gangeois méconnu... Fabre d'Olivet (1767-1825)*, Préface d'Édouard Drouot, Lacour, Nîmes 1986.

APOLLINAIRE Guillaume, *L'Esprit nouveau et les poètes*, conférence donnée au Vieux Colombier le 26 novembre 1917, Altamira, Paris 1994.

AUSTIN John Langshaw, *How to do Things with Words*, Oxford University Press, Oxford 1962.

- BARTHE Roger, *Lexique Français-occitan*, Les Amis de la Langue d'oc, Paris 1970.
- BARTHES Roland, *Leçon*, Seuil, Paris 1978.
- BEC Pierre, *La Langue occitane*, PUF (« Que sais-je », 1059), Paris 1963.
- BODINEAU Pierre-VERPEAUX Michel, *Histoire de la décentralisation*, PUF (« Que sais-je? »), Paris 1993.
- BOURDIEU Pierre, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris 1982.
- BOYER Henri-GARDY Philippe (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001.
- BRETON André, *Manifestes du surréalisme*, Gallimard (« Idées », 23), Paris 1965.
- BREVINI Franco, *Le parole perdute. Dialetti e poesia nel nostro secolo*, Einaudi (« Piccola Biblioteca Einaudi », 533), Torino 1990.
- BRUNEL Pierre (éd.), *Dictionnaire des Mythes Littéraires*, Éditions du Rocher, Monaco 1988.
- CALVET Louis-Jean, *Langue, corps, société*, Payot (« Langages et sociétés »), Paris 1979.
- CERQUIGLINI Bernard (sous la direction de), *Les langues de France*, textes rassemblés par Michel Alessio et Jean Sibille, PUF, Paris 2003.
- CESERANI Remo, *Il Fantastico*, Il Mulino (« Lessico dell'Estetica », 7), Bologna 1996.
- CHEVALIER Jean - GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles*, Laffont-Jupiter, Paris 1969.
- DE CERTEAU Michel - JULIA Dominique - REVEL Jacques, *Une politique de la langue. La Révolution française et les patois : l'enquête de Grégoire*, Gallimard, Paris 1975.
- DEL MONTE Alberto, *Storia della letteratura provenzale moderna*, Nuova Accademia Editrice (« Storia delle letterature di tutto il mondo »), Milano 1958.
- DI DOMENICO Barbara, *La geopoetica in Mirèio di Frédéric Mistral*, Mémoire de Maîtrise en Langue et Littérature française, Pescara, Università degli Studi « G. d'Annunzio », a.u. 2000-2001.
- ECO Umberto, *Cinque scritti morali*, Bompiani (« pasSaggi Bompiani »), Milano 1998.
- FABRE D'OLIVET, *La langue hébraïque restituée*, Paris 1815.
- _____, *La Langue d'Oc rétablie* [1820]. Publié par l'Association Fabre d'Olivet. Steinfeld, Ganges 1989.
- GARAVINI Fausta, *L'Empèri d'ou soulèn. La ragione dialettale nella Francia d'oc*, Ricciardi, Milano-Napoli 1967.
- _____, *La letteratura occitanica moderna*, Sansoni-Accademia (« Le letterature del mondo »), Firenze-Milano 1970.

- _____, *Parigi e provincia. Scene della letteratura francese*, Bollati Boringhieri (« Saggi »), Torino 1990.
- GARDY Philippe, *L'Écriture occitane contemporaine. Une quête des mots*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997.
- _____(éd.), Dossier « Speciale letteratura occitana. Inchieste, inediti, codici », in Bérénice. *Rivista quadrimestrale di studi comparati e ricerche sulle avanguardie*, VI, 17, juillet 1998.
- GLUCKSMANN André, *Le Bien et le Mal. Lettres immorales d'Allemagne et de France*, Laffont, Paris 1997.
- HAGÈGE Claude, *L'Homme de paroles. Contribution linguistique aux sciences humaines*, Fayard, Paris 1985.
- _____, *L'Enfant aux deux langues*, Odile Jacob, Paris 1996.
- _____, *Le français, histoire d'un combat*, Éditions Michel Hagège, Boulogne-Billancourt 1996.
- HAVELOCK Eric A., *The Greek Concept of Justice from its Shadow in Homer to its Substance in Plato*, Harvard University Press, Cambridge 1978.
- HOBBSAWN Eric - RANGER Terence (éds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge University Press, Cambridge 1983.
- HONNORAT Simon-Jude, *Projet d'un dictionnaire provençal-français, ou Dictionnaire de la langue d'oc ancienne et moderne, 1846-1847*.
- _____, *Dictionnaire provençal-français ou Dictionnaire de la langue d'oc, ancienne et moderne. Suivi d'un Vocabulaire français-provençal*, Repos, Digne 1846-48.
- JABÈS Edmond, *Le Livre des questions*, Gallimard, Paris 1963.
- KREMnitz Georg (éd.), *Entfremdung, Selbstbefreiung und Norm, Texte aus der okzitanischen Soziolinguistik*, Gunter Narr, Tübingen 1984.
- KRISTEVA Julia, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard (« Folio-Essais », 156), Paris 1991 [Première édition : Fayard, Paris 1988].
- LAFONT Robert, *Mistral ou l'illusion*, Plon, Paris 1954.
- _____, *La Phrase Occitane : Essai d'analyse systématique*, PUF, Paris 1967
- _____, *La Revendication occitane*, Flammarion (« L'Histoire vivante »), Paris 1974.
- _____, *Le Travail et la Langue*, Flammarion, Paris 1978.
- _____, *Le Dire et le Faire*, textes réunis par Jacques Bres e Françoise Gardès-Madray Praxiling, Montpellier 1990.
- _____, *Il y a quelqu'un : La Parole et le Corps*, Praxiling, Montpellier 1994.

- _____, *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997.
- _____, *Praxématique du latin classique*, L'Harmattan, Paris 2001.
- _____, *L'être de langage. Pour une anthropologie linguistique*, Lambert-Lucas, Limoges 2004.
- _____, (en coll. avec Christian ANATOLE), *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, PUF (« Publications de l'Institut d'Études Occitanes »), Paris 1970.
- _____, (en coll. avec Françoise GARDÈS-MADRAY), *Introduction à l'analyse textuelle*, Larousse, Paris 1976.
- _____, (en coll. avec Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT), *Pratiques praxématiques*, Cahiers de linguistique sociale, Rouen 1983.
- _____, (en coll. avec Henri BOYER, Françoise GARDÈS-MADRAY, Philippe GARDY, Jean-Marie MARCONOT et Isabelle RIEUSSET), *Anthropologie de l'Écriture*, Éditions du Centre Georges-Pompidou, Paris 1984.
- _____, (en coll. avec Henri BOYER, Philippe GARDY, Jean-Marie MARCONOT et Paul SIBLOT), *Questions sur les Mots*, Didier, Paris 1987.
- _____, (en coll. avec Jeanne-Marie BARBERIS, Jacques BRES, Françoise GARDÈS-MADRAY et Paul SIBLOT), *Concepts de la praxématique*, Langue et praxis, Montpellier 1989.
- LASCH Christopher, *The Culture of narcissism*, W. W. Norton & Company, New York 1979.
- LAUX Christian, *Dictionnaire Français-Occitan Languedocien Central*, IEO/Tarn 1989.
- LAVALADE Yves, *Dictionnaire Français-Occitan* [dictionnaire portant sur la variété limousine de l'occitan], Presses Universitaires, Limoges 1997.
- _____, *Dictionnaire Occitan-Français. Limousin - Marche - Périgord*, Lucien Souny, s.l. 1999.
- LELIÈVRE Erwan - LELIÈVRE Jean-Baptiste, *Mini-dictionnaire occitan français & français-occitan. Dictionnairelet occitan-francés & francés-occitan*, Yoran Embanner, 2005.
- MADONIA Francesco Paolo Alexandre, *Le lingue di Francia*, Carocci (« Le Bussole »), Roma 2005.
- MATHELIÉ-GUINLET Guy, *Les Cathares*, Aubéron, Bordeaux 1995.
- MESCHONNIC Henri, *Poétique du traduire*, Verdier, Paris 1999.
- MISTRAL Frédéric, *Lou Tresor dóu Felibrige* [dictionnaire provençal-français, 2 voll.], Remondet Aubin-Roumanille-Champion, Aix-Avignon-Paris 1878-1886.

- MORIN Edgar, *Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur. Contribution à la réflexion internationale sur comment éduquer pour un avenir viable*, UNESCO, Paris 1999.
- MUSSOT-GOULARD Renée, *Les Occitans*, Albin Michel (« L'aventure humaine »), Paris 1978.
- MERLE René, *Culture occitane per avançar*, Éditions sociales, Paris 1977.
- POULIQUEN Jean-Luc, *Entre Gascogne & Provence. Itinéraire en lettres d'Oc. Entretiens avec les poètes Serge Bec et Bernard Manciet*, Édisud, Aix-en-Provence 1994.
- RAPIN Christian, *Diccionari Francés-Occitan segon lo lengadocian*, Institut d'estudis Occitans & Escòla Occitana d'Estiu, Mayenne 1991.
- RAYNOUARD François, *Lexique Roman ou Dictionnaire de la langue des troubadours comparée avec les autres langues de l'Europe latine*, Paris 1836-1845.
- RECLUS Onésime, *Le plus beau royaume sous le ciel*, Hachette, Paris 1899.
- ROURRET Robert, *Dictionnaire français-occitan provençal*, IEO/Alpes-Maritimes 1981.
- SALVI Sergio, *Patria e matria*, Vallecchi (« Documenti e interventi »), Firenze 1978.
- SAVATER Fernando, *El mito nacionalista*. Éd. Italienne : *Il Mito nazionalista* (traduit par Elisabetta Dalla Torre), Il nuovo melangolo (« opuscula », 83), Genova 1998.
- SCHLEGEL August Wilhelm von, *Observations sur la langue et la littérature provençales*. À la librairie grecque-latine-allemande, Paris 1818. In August Wilhelm von SCHLEGEL, *Œuvres écrites en français*, réimpression anastatique par Eduard Böcking, G. Olms, New York 1972.
- SERRES Jean-Claude, *Lexique occitan/français-français/occitan*, IEO, s.l. 1997.
- TAUPIAC Jacques, *Pichon Diccionari francés-occitan*, IEO, Toulouse 1977.
- TOTI Yves, *Oc, pèlerin de l'absolu. 1924-1964, un bout du chemin*. Thèse de Doctorat soutenue à l'Université de Nice, aujourd'hui publiée par la Revue *Oc*, 445 pp.
- VALLÉS Carlos G., *Let Go of Fear*, Triumph Books, New York 1991.
- VERNET Florian, *Vocabulaire thématique français-occitan*, Préface de Patrick Sauzet, CEO (« Publications Montpellier 3 / Lo gat ros »), Montpellier 2005.
- VILLAR Francisco, *Los indoeuropeos y los orígenes de Europa. Lenguaje e historia*, Deuxième édition, Gredos, Madrid 1996.
- WEINREICH Uriel, *Languages in contact*, Linguistic Circle of New York, New York 1953.
- ZOLLA Élémière, *I Mistici dell'Occidente* (« Perché non vi sono passi delle scritture e degli apostoli »), vol. II (« Mondo antico cristiano »), Rizzoli (« BUR »), Milano 1976.

b) articles

- AUZIAS Jean-Marie, « Le Local et le global, le proche et le lointain dans la littérature occitane actuelle », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane 1968-1988*, Actes du Colloque International (Château de Castries, 25-28 octobre 1989) Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1990.
- BAUSANI Alessandro, « Lingua e democrazia », communication au colloque *Lingua e democrazia*, Gioventù Esperantista Romana, Roma 1976.
- BOUSQUET Joë, « Présentation de l'Homme d'Oc », in *Cahiers du Sud* (« Le Génie d'Oc et l'Homme Méditerranéen »), XXIX, numéro spécial (août-septembre-octobre 1942).
- CANIVENC Pierre, « Préface » aux *Contes* de Jean Boudou, Éditions du Rouergue, Rodez 1989.
- CASTAN Félix-Marcel, « Miegiorn », in *Oc*, numéro spécial, 1946-47-48.
- CATINCHI Philippe-Jean, « L'Étrange tourment de Max Rouquette » et « Le double "je" du poète », in *Le Monde des Lettres*, 14 juillet 2000.
- _____, « Le double "je" du poète », in *Le Monde des Lettres*, 14 juillet 2000.
- CHAKER Salem, « Quelques observations sur la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires. Un exercice pratique de glottopolitique », in Jérôme LENTIN-Antoine LONNET (éds.), *Mélanges David Cohen*, Maisonneuve & Larose, Paris 2003.
- ECO Umberto, « La lingua, il potere, la forza », in *Alfabeta*, 1^{er} mai 1979. Aujourd'hui réédité dans ECO Umberto, *Sette anni di desiderio*, Bompiani (« Tascabili Bompiani - Saggi », 54), Milano 2000 (1^{ère} édition : 1983).
- FIORANI Pierangela, « Dialetto, piatti tipici, leggende », in *La Repubblica* (22 février 2003).
- GARDY Philippe, « Los Paisatges mitologics dins lo roman occitan (1950-1986). Assag d'aproximacion preliminar », in AA.VV., *Atti del Secondo Congresso Internazionale dell'AIEO*, Torino 1987, pp. 441-454.
- _____, « Dans les bourrasques du siècle : la littérature occitane », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane 1968-1988*, Actes du Colloque International (Château de Castries, 25-28 octobre 1989) Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1990.
- _____, « Bibliographie théâtrale », in *Auteurs en scène. Théâtres d'oc et d'ailleurs*, I, 1 (« Max Rouquette ou la tentation théâtrale »), Les Presses du Languedoc (décembre 1996).
- _____, « De l'Antiquité à l'éternité », in *Le Monde des livres*, 21 novembre 1997.
- _____, « Le Paradis de Max Rouquette », in *Le Lecteur*, II, 10 (mai-juin 1998).

- _____, « Les noms de l'occitan / nommer l'occitan », in Henri BOYER-Philippe GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001, pp. 43-60.
- HÉLIOT Armelle, « Nada Strancar, la voix du poète Rouquette », in *Le Quotidien de Paris*, n°4266 (lundi 2 août 1993).
- _____, « Max Rouquette, le dernier troubadour », in *Le Figaro*, 2-3 décembre 1995.
- _____, « Le dernier des troubadours », in *Le Figaro*, 15 février 2002.
- KREMnitz Georg, « Conditions psycholinguistiques et sociolinguistiques de l'écriture occitane actuelle », in GARDY Philippe - PIC François (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque International (Château de Castries, 25-28 octobre 1989) Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1990.
- _____, « Max Rouquette dans la littérature occitane. Mistral, Pons, Rouquette : quelques réflexions » édité par Philippe GARDY - François PIC, *Max Rouquette / Max Rouquette. Actes du Colloque International (Montpellier, Espace République, 8 octobre 1993)*, Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1994.
- _____, « Le travail normatif en occitan », in Henri BOYER-Philippe GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001.
- LAFONT Robert, « Le sens, la portée et les moyens de notre revendication linguistique », in *Annales de l'IEO*, 15 août 1951.
- _____, « La culture d'Oc ou la parole perdue et retrouvées », in *Magazine Littéraire*, (« Occitanie : une culture en péril ? ») 76 (mai 1973), pp. 12-16.
- _____, « Stéréotypes dans l'enquête sociolinguistique », in *Lengas*, 7 (1980), pp. 79-85.
- _____, « Pour retrousser la diglossie », in *Lengas*, 15 (1984), pp. 5-34.
- _____, « Permanence des espaces et transitivity des territoires: entre Loire, Meseta et Arc Méditerranéen », in AA.VV., *Le discours sur la nation en Catalogne aux XIXe et XXe siècles. Actes du Colloque international*, Éditions Hispaniques (« Thèses, mémoires et travaux »), Paris 1995.
- _____, « Postface », in Henri BOYER - Philippe GARDY (éds.), *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan. Des Troubadours à l'Internet*, L'Harmattan (« Sociolinguistique », 10), Paris 2001.
- _____, « Trente ans de sociolinguistique occitane (sauvage ou institutionnelle) », in *Lengas*, 25 (1989).
- _____, « Épistémè de la lisière » [1997], in ID., *Quarante ans de sociolinguistique à la périphérie*, L'Harmattan (« Sociolinguistique »), Paris 1997.

- MARRONI Francesco, « La Grande Macchina della Traduzione : l'uno e il molteplice della cultura », in *Traduttologia*, I, 1, pp. 7-14.
- MEYER Paul, « La langue romane du Midi de la France et ses différents noms », in *Annales du Midi*, 1, janvier 1879.
- PERBOSC Antonin, « Fòc nòu », in *Mont-Segur*, 12, 1904.
- PIC François, « Essai de bibliographie de l'œuvre imprimée et inédite de Max Rouquette », édité par Philippe GARDY - François PIC, *Max Roqueta / Max Rouquette. Actes du Colloque International (Montpellier, Espace République, 8 octobre 1993)*, Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1994.
- PRIVAT Jacques, « Lo fuòc a las pòstes », in *Oc*, n° CCCXXIII, avril 1997.
- RAVIER Xavier, « Thomas Jefferson et la langue d'oc », in *Annales du Midi*, 90 (1978), pp. 41-52.
- RIPERT Émile, *Le Félibrige*, Colin (« Langues et Littératures », 45), Paris 1948.
- ROUANET Marie, *Occitanie 1970, les poètes de la décolonisation / Occitania 1970, los poètas de la descolonizacìon*, Pierre Jean Oswald, Honfleur 1971.
- ROUQUETTE Yves, « Folklore e literatura d'Oc », in *Oc*, n° 223 (janvier-mars 1962).
- , « La Poésie occitane : la naissance d'une nation », in *Magazine littéraire*, 76, mai 1973 (« Occitanie: une culture en péril ? »), pp. 24-25.
- SALVAT Joseph, « Provençal ou occitan ? », in *Annales du Midi*, 66.
- SIBILLE Jean, « L'occitan ou langue d'oc », in Bernard CERQUIGLINI (sous la direction de), *Les langues de France*, textes rassemblés par Michel Alessio et Jean Sibille, PUF, Paris 2003.
- SURRE-GARCIA Alem, « À propos de la traduction de *Vert Paradis* de Max Rouquette et du *Livre des Grands Jours* de Jean Boudou », in *Europe* (« Littérature occitane »), 669/670 (janvier-février 1985).
- TORREILLES Claire, « Poétique de la fable chez Joseph-Sébastien Pons et Max Rouquette » in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Max Roqueta / Max Rouquette. Actes du Colloque International (Montpellier, Espace République, 8 octobre 1993)*, Section Française de l'Association Internationale d'Études Occitanes, Montpellier 1994.
- VERDIER Jean-Paul, « La réalité face au folklore », in *Magazine littéraire* (« Occitanie : une culture en péril ? »), 76 (mai 1973), pp. 28-30.

Création

a) auteurs occitans

BOUDOU Jean, *Contes*, Éditions du Rouergue, Rodez 1989.

D'ARBAUD Joseph, *La Bête du Vaccarès / La Bèstio dóu Vaccarès* (précédée d'une note de l'auteur et d'une préface de Charles Maurras), Grasset (« Les cahiers verts », 64), Paris 1926.

FORÊT Jean-Claude, *La Vallée Perdue*, Didier-Richard, Grenoble 1987.

_____, *La Pèira d'asard / La Pierre de hasard* (Texte en français de l'auteur), IEO (« A tots-Òc-Oil », 112), Toulouse 1990.

_____, *Lo Libre dels Grands Nombres. O falses e us de fals*, El Trabucaire (« Pròsa Occitana », 5), Perpignan 1998.

LAFONT Robert, *Vida de Joan Larsinhac*, IEO (« A tots », 39), 1978. Première édition : IEO, Toulouse 1951. Prèmi de las Letras Occitanas 1950.

_____, *L'Icòna dins l'Iscla*, IEO, Toulouse 1971.

_____, *La Festa I (Lo Cavalier de Març)* et *La Festa II (Lo Libre de Joan)*, Fédérop-Le Chemin Vert, Lyon-Paris 1983 et 1984.

_____, *La Festa III (Fimisegle)*, Fédérop, Église-Neuve-d'Issac 1996.

_____, *Chronique de l'éternité*, Fédérop, L'Église-Neuve-d'Issac 1991.

_____, *Insularas. Doas fanlas*, IEO (« A Tots », 128), Tolosa 1996.

_____, *La Gacha a la Cistèrna / Le Guetteur à la Citerne*, Jorn, Montpeyrroux 1998.

LARZAC Jean, *L'Estrangier del dedins*, 4 Vertats, 1968.

_____, *L'Étranger du dedans et autres poèmes politiques / L'Estrangier del dedins e autres poèmas politicis*, Pierre Jean Oswald (« Poésie d'Oc »), Paris 1972.

MANCIET Bernard, *Lo Gojat de Noveme* (édition établie par Guy Latry), Reclams, Pau 1995. Première édition : IEO, 1964.

_____, *L'Enterrament a Sabres / L'Enterrement à Sabres* (édition établie par Guy Latry. Avec texte en français traduit par l'auteur), Mollat, Bordeaux 1996. Première édition : Ultraïa, Garein 1989.

ROUQUETTE Max, « Lou paure ome e la Crous », courte prose signée sous le pseudonyme de Max Cantagril (*La Campana de Magalouna*, XXXVIII, 377, 15 décembre 1927, pp. 7-8).

_____, « Secret de l'èrba », in *Oc*, 16-17 (janvier-avril 1934).

- _____, *Lo Mège de Cucunhan (Le Médecin de Cucugnán)*, farce en un acte, IEO, Toulouse 1957.
- _____, *Vert Paradis*, (édité par Alem Surre-Garcia), Le Chemin Vert, Paris 1980.
- _____, *Verd Paradís I* [1968], édité par Patric Sauzet e Philippe Gardy, Montpellier, Centre Régional de Documentation Pédagogique, 1993 (troisième édition).
- _____, *Le Hautbois de neige*, Gallimard, Paris 1981.
- _____, *Lo Grand Teatre de Dieu* [IEO-Occitania (« A tots », 95), Nîmes 1986.
- _____, *L'Uòlh dau Cat* [IEO-Occitania (« A tots », 100), Nîmes 1987.
- _____, *Medelha. Drama*, Jorn-Fédérop, Montpellier - Église-Neuve-d'Issac 1989.
- _____, *Las Canas de Midàs* [IEO-Occitania (« A tots », 110), Quilhan 1990].
- _____, *Médée. Drame traduit de l'occitan par l'auteur*, Espaces 34, Montpellier 1992.
- _____, *Le Glossaire, ou l'étrange univers du savant mōssieur Pluche. Comédie en un acte traduite de l'occitan par l'auteur*, Éditions Espaces 34, Montpellier 1995.
- _____, *Tota la sabla de la mar*, Llibres del Trabucaire (« Pròsa occitana »), Perpignan 1997.
- _____, *Le livre de Sara*, Les Éditions de paris-Max Chaleil, Paris 2000.
- _____, *Bestiari / Bestiaire*, suivi de *Le miroir des bêtes* de GARDY Philippe, Atlantica-Institut Occitan, Biarritz-Pau 2000.
- SALLES-LOUSTEAU Jean, « Trois Écritures de la fin », in Philippe GARDY - François PIC (éds.), *Vingt ans de littérature d'expression occitane. 1968-1988*, Actes du Colloque international (Château de Castries, 25-28 octobre 1989), Section Française de l'AIEO, Montpellier 1990.
- SURRE-GARCIA Alem, *Lo Libre del doble despartible*, El Trabucaire (« Pròsa occitana »), Perpignan 1997.
- TARDIF Jean-Pierre, *La Cauçada*, in *Oc*, 315 (avril 1995).
- VERNET Florian, *Mirans Escurs*, IEO (« A tots », 114), 1991.

b) auteurs français et autres

BORGES Jorge-Luis, *Ficciones*, Sur, Buenos Aires, 1955.

_____, *El Aleph* [1949] (« El Inmortal »), Alianza Editorial-Emecé Editores, Madrid-Buenos Aires 1995.

CAMUS Albert, *La Peste*, Gallimard (« Folio »), Paris 1995.

DU BELLAY Joachim, *Défense et illustration de la langue française*, 1549.

EURIPIDE, *Medea. Ippolito*, Traduction de Raffaele Cantarella, Introduction notes et commentaire de Marina Cavalli, édité par Dario Del Corno, Mondadori (« Oscar Mondadori / Classici Greci e Latini », 40) Milano 1985.

RIMBAUD Arthur, *Une saison en enfer*, Alliance typographique, Bruxelles 1873.

ZOLA Émile, *Le Docteur Pascal* [1893] (édition établie par Henri Mitterand), Gallimard (« Folio »), Paris 1993.

Documents

CARCASSONNE Guy, *Étude sur la compatibilité entre la Charte européenne des langues régionales ou minoritaires et la Constitution. Rapport au Premier Ministre*, La Documentation française, octobre 1998.

CERQUIGLINI Bernard, *Les langues de la France. Rapport au Ministre de l'Éducation Nationale, de la Recherche et de la Technologie, et à la Ministre de la Culture et de la Communication*, avril 1999.

EYSSERIC Violaine, *Le corpus juridique des langues de France*, DGLFLF, avril 2005.

GIL-ROBLES Alvaro, *Rapport sur le respect effectif des droits de l'homme en France*, Bureau du Commissaire aux droits de l'homme, Strasbourg (15 février 2006).

POIGNANT Bernard, *Rapport de Monsieur Bernard Poignant Maire de Quimper à Monsieur Lionel Jospin Premier Ministre*, juillet 1998.

Sitographie

LOGUE Mark, « Langues en marge : l'exemple occitan », in *La Marge*. Actes du colloque tenu à l'Université de Toronto du 20 au 21 mai 1995. Article publié in <http://membres.lycos.fr/simorre/oc/logue.htm?>

<http://thesaurus.unice.fr>

<http://www.culture.gouv.fr/culture/dgjf/lang-reg/methodes-apprentissage/Occitan.htm>

Index des noms

Dans cette section figurent les noms des auteurs (écrivains, critiques et autres) et des lieux cités dans le texte ainsi que dans les notes au bas de la page. Les chiffres en italique renvoient aux numéros de page où l'occurrence figure en note. En ce qui concerne les noms des auteurs occitans, on emploie ici la forme française, à quelques exceptions près, c'est-à-dire lorsque l'auteur est de loin connu à travers la forme occitane de son nom (ex. : Alem Surre-Garcia).

*

- Agen, 55
AGRESTI Giovanni, *13, 57, 65, 106, 114, 116, 118, 130, 154, 155, 158, 192, 202, 212, 213, 216, 220*
Aix-en-Provence, 59, *112*
ALBERTO Gabriele, 76
ALIBERT Louis, 56, 144
ALIGHIERI Dante, 20, 79, 90, 206, 215, 216
ALISJAHBANA Takdir S., 111
Allemagne, 94, 116, 215
ALLIER Max, 205
Alpes, 34, 68, 181, 206
Alsace, 70
ANATOLE Christian, *35, 55, 61, 142, 208, 209, 212*
ANDRE René (l'Abbé), *61*
ANGELOT Philippe, 99, *103*
Annecy, *201*
APOLLINAIRE Guillaume, *138, 148*
Argelliers, 14, 173, 204, 209, 213, 214
Arles, 13, 55, *142, 143, 144, 185, 208*
ARROUYE Jean, 191
Atlantique (Océan), 34, 57, 181, 206
AUBANEL Théodore, 55, *113, 208*
AUGÉ Marc, 200
AUSTIN John Langshaw, 133
Auvergne, 35, *53, 59, 185, 189*
AUZIAS Jean-Marie, *30*
Avignon, 57, 148, 206, 212
Babel, 35, 43, 155
BARBERIS Jeanne-Marie, *133*
BARDOU Franck, 101
BARTHE Roger, 146
BARTHES Roland, 83, 84, 88
BAUSANI Alessandro, *113*
BEC Pierre, *54, 56*
BEC Serge, *63*
BÉRANGER Pierre-Jean de, 61
BIENKOWSKI Frédéric, 3, 11
BLANCHET Philippe, 78, *114*
BLOY Léon, *177*
BODINEAU Pierre, *19*
BODRERO Antonio, 95
BOGLIUN Loredana, 76
BONAFÉ Marie-Hélène, *217*
BONNET Albin, 100
Bordeaux, *205, 206*
BORGES Jorge-Luis, 34, 43, *151, 181*
Boston, 187
BOUAMAMA Saïd, 87, 184
BOUDOU Jean, 13, 20, 31, 67, *156, 180, 195-199*
BOURDET Yvon, *201*
BOURDIEU Pierre, *126*
Bourgogne, 185
BOUSQUET Joë, *27*
BOYER Henri, *37, 109, 112, 118, 129, 140, 141*
BRES Jacques, *51, 129*

- Brésil, 90
 BRETON André, 33, 84
 BREVINI Franco, 114
 BRIOSCHI Franco, 49, 164
 BROCH Hermann, 182
 BROUSSARD Yves, 202
 BRUNEL Pierre, 42, 229
 BRUNET Jean, 55
 Bruxelles, 124
 BURATTI Gustavo, 76
 CALVET Louis-Jean, 110, 126
 Camargue, 34, 52, 181, 212
 CAMBEROQUE Jean, 37
 CAMPROUX Charles, 201
 CAMUS Albert, 26
 CANIVENC Pierre, 180
 CANTAGRIL Max (Pseudonyme de
 ROUQUETTE Max), 209, 211
 CANTARELLA Raffaele, 217
 CAPORRELLA Katia, 165
 CARCASSONNE Guy, 104, 105, 115, 133
 Carthage, 215
 CASTAN Félix-Marcel, 12, 34, 177, 179,
 181, 205
 CASTELA Paul, 177
 Castries (Château de), 21, 29, 38, 88,
 93, 131
 Catalogne, 94, 143, 206
 CATINCHI Philippe-Jean, 203
 CAVALLI Marina, 217
 CECHOV Anton, 177
 CERAMI, 148
 CERQUIGLINI Bernard, 101, 105, 112,
 116, 133
 CERVANTES Miguel de, 215
 CESAIRE Aimé, 148
 CESERANI Remo, 64
 CHABAUD Sylvain, 100
 CHAKER Salem, 105
 Chalon sur Saône, 203
 CHATEAUBRIAND François-René de, 61
 CHATEAUBRIANT Alphonse de, 51
 CHAUVIN Danièle, 42
 CHEVALIER Jean, 210
 Clermont-Ferrand, 198
 COELHO Paulo, 19
 Corinthe, 164, 214-215
 Côte d'Azur, 177
 CRAMAIL Adrien de Monluc, 51
 Crespin, 13
 Crète, 38
 CROS Charles, 148, 187
 CUBAYNES Jules, 148
 Cuneo, 68
 D'ARBAUD Joseph, 207, 208, 212, 214
 D'ASCENZO Federica, 13
 D'ESTALENS Jean-François, 145
 DE CERTEAU Michel, 54
 DECOMPS Dominique, 100
 DE GAULLE Charles, 71
 DE GARROS Pey, 54
 DE LA BELLAUDIÈRE Bellaud, 54
 DEL CORNO Dario, 217
 DEL MONTE Alberto, 113
 DE LORRIS Guillaume, 74
 DELTEIL Joseph, 148
 DE SAINTE-PALAYE Lacurne, 55
 DESJARDIN Arnaud, 80
 DE STAËL Mme (Germaine Necker), 61
 DE VEGA Lope, 215
 DEZEUZE François, 209
 DI DOMENICO Barbara, 207, 213, 219
 DI GIOSIA Federica, 120
 DONNEDIEU DE VABRES Renaud, 105
 DU BELLAY Joachim, 71
 ECHEGARAY José, 142
 ECO Umberto, 83, 84, 128, 183
 ESCHYLE, 214
 ESNAULT, 74
 Espagne, 93, 94, 116, 206
 ESTIEU Prosper, 56, 111
 États-Unis, 59, 68, 107
 ÉTIEMBLE René, 142
 EURIPIDE, 214, 217
 Eysines, 44
 EYSSERIC Violaine, 133
 FABRE D'OLIVET Antoine, 61, 62, 142,
 142
 FAUCONNIER Jean-Luc, 76
 FERRETTI Caterina, 76

- FIORANI Pierangela, 103
 FOLLAIN, 148
 FONTAN François, 47, 68, 95
 FORËT Jean-Claude, 25, 26, 28, 33, 42,
 43, 45, 99, 151, 152, 178
 FORNI Marco, 76
 FOURIÉ Jean, 12, 65
 France, 11, 13, 14, 19, 35, 50, 51, 52,
 53, 57, 61, 70, 71, 72, 77, 101-119,
 120, 126, 132, 133, 140, 141, 178,
 179, 185, 186, 188, 201, 204, 205,
 215
 FRANCESCOTTI Renzo, 76
 FRANÇOIS I^{er}, 53, 71
 FUSINA Jacques, 76
 GALHARD Auger, 54
 GARAVINI Fausta, 19, 31, 51, 56, 113,
 114, 202, 207
 Gard, 106
 GARDÈS-MADRAY Françoise, 51, 129,
 137
 GARDY Philippe, 12, 21, 24, 27, 29, 30,
 37, 38, 42, 56, 109, 112, 118, 129,
 131, 140, 141, 201, 202, 203, 206,
 207, 208, 210, 211, 216
 Garrigues, 99, 204, 209, 210
 Gascogne, 51, 54, 63, 68, 91, 154
 GATTACECA Patrizia, 203
 GELU Victor, 55
 Gévaudan, 212
 GHEERBRANT Alain, 210
 GIANNANGELI Ottaviano, 76
 GIERA Paul, 55
 GIL-ROBLES Alvaro, 72
 GIONO Jean, 148
 GLUCKSMANN André, 184
 GËTHE Johann Wolfgang Von, 215
 GOUDOULI Pierre, 54
 GOURDON Marie-Louise, 177
 GUARIDO UBIERGO Chusé Maria, 76
 GUILLEVIC Eugène, 148
 GUNTZ Emma, 93
 GUSMANI Roberto, 139
 HAGÈGE Claude, 49, 93, 109, 110, 164
 HAVELOCK Eric Alfred, 22
 HÉLIOT Armelle, 202, 204, 206
 HEMERY Gaël, 106
 Hexagone, 35, 42, 50, 54, 91, 141, 206
 HOBBSAWN Eric, 51
 HONNORAT Simon-Jude, 61, 142
 Imperia, 68
 Italie, 84, 90, 93, 94, 101, 103, 107, 113,
 114, 115, 125, 141, 186, 201, 202,
 206, 207
 JABÈS Edmond, 62
 JAKOBSON Roman, 129
 JASMIN (pseudonyme de Jacques Boë),
 55
 JEFFERSON Thomas, 59
 JULIA Dominique, 54
 KANDISKIJ Vassilij, 191
 KARAGHEUZ Hermine, 205
 KATTENBUSCH Dieter, 117
 KHAYYAM Omar, 214
 KIRSCH Peter, 203
 KREMNITZ Georg, 21, 109, 111, 117,
 131, 140, 141, 205, 208
 KRISTEVA Julia, 50, 72, 92,
 LA FONTAINE Jean de, 59
 LAFONT Robert, 12, 13, 19, 21, 29, 32,
 38, 39, 35-40, 45, 47, 51, 55, 56,
 61, 63, 67, 70, 88, 100, 102, 106,
 110, 113, 117, 118, 120, 129, 130,
 132, 137, 140, 142, 148, 177, 178,
 186, 187, 189, 194, 205, 208, 209,
 212
 LAMARQUE Olivier, 100
 Landes, 32, 34, 43, 44, 51, 154, 181
 Languedoc, 54, 56, 201, 202, 204
 LASCH Christopher, 88
 Larzac, 204, 219
 LARZAC Jean (pseudonyme de ROU-
 QUETTE Jean), 19, 73, 203
 LATRY Guy, 29, 32, 42, 155
 LAUX Christian, 145
 LAVALADE Yves, 145
 LELIÈVRE Erwan, 145
 LELIÈVRE Jean-Baptiste, 145
 LENIN (pseudonyme de Oulianov Vla-
 dimir Ilitch), 177

- LENTIN Jérôme, *105*
 LIEUTARD Hervé, *14*
 LOGUE Mark, *76*
 Lombardie, *103, 177*
 LONNET Antoine, *105*
 (GARCÍA) LORCA Federico, *215*
 Lorraine, *70*
 LUBAT Bernard, *44*
 Lyon, *33, 206*
 MAC GREGOR William, *203*
 MADONIA Francesco Paolo Alexandre,
101
 Maillane, *142, 143, 203*
 MALRIEU Jean, *148*
 MANCIET Bernard, *12, 14, 29, 32, 42,*
43, 44, 45, 51, 63, 154, 155, 157,
159, 177, 205
 Manheim, *121, 132*
 MANILLA Giovanna, *120*
 MANZONI Alessandro, *154*
 MAQUET Albert, *76*
 MARCONOT Jean-Marie, *129*
 MARIE DE FRANCE, *74*
 MARINETTI Filippo Tommaso, *84*
 MARRONI Francesco, *149*
 Marseille, *55, 117, 203*
 MARTIN Bruno, *100*
 MARTINELLI Jean-Louis, *203*
 Massif Central, *206*
 MATHELIÉ-GUINLET Guy, *57*
 MATHIEU, *152*
 MATHIEU Anselme, *55*
 MAURIAC François, *51, 214*
 Méditerranée (Mer), *34, 57, 181, 191*
 MERLE René, *61, 131*
 MESCHONNIC Henri, *153*
 MEYER Paul, *112, 116*
 Midi, *19, 21, 27, 28, 35, 52, 54, 59, 112,*
113
 MIRÓ Joan, *193*
 MISTRAL Frédéric, *51, 55, 56, 61, 63,*
112, 113, 142, 143, 144, 148, 159,
179, 193, 206, 207, 208, 214, 215,
218
 MITTERRAND François, *106, 128*
 MITTERAND Henri, *27*
 MOLIÈRE (pseudonyme de Jean-
 Baptiste Poquelin), *50*
 MOLINIER Claude, *65*
 MONDRIAN Piet, *193*
 MONTANINO Alessandra, *120*
 Montpellier, *13, 14, 21, 42, 106, 112,*
118, 190, 202, 204, 208, 209, 218,
219
 Montségur (Château de), *35*
 MORIN Edgar, *82, 83, 85*
 MOUTET Fernand, *76*
 MUSSOT-GOULARD Renée, *21*
 NELLI René, *99*
 Nice, *12, 177-181, 206*
 Nîmes, *12, 13, 27, 55, 80, 87, 185, 186*
 Occitanie *13, 19, 20, 23, 24, 28-32, 34,*
36, 47-66, 67-77, 94, 97, 100, 113,
115, 116, 118, 151, 155, 156, 178,
179, 180, 181, 185, 187, 190, 192,
199, 206
 OSSIAN, *61*
 Paris, *12, 56, 91, 185, 203, 205*
 PASSY Paul, *109*
 PÉCOUT Roland, *100, 156, 157, 158,*
159, 161, 202
 PÉLADAN Georges, *13, 52*
 PELLISSIER Eva, *76*
 PERBOSC Antonin, *56, 111*
 Pescara, *12, 13, 189, 199, 207*
 PESSOA Fernando, *183*
 PIC François, *13, 21, 29, 30, 38, 42,*
131, 201, 202, 206, 207, 208, 216
 PICASSO Pablo, *193*
 PISANI Raffaele, *76*
 POE Edgar Allan, *187*
 POIGNANT Bernard, *72*
 PONS Josèp-Sebastià, *206, 207, 208,*
209, 214
 Pouchkine, *127, 132*
 POULIQUEN Jean-Luc, *63*
 PRIVAT Jacques, *40, 99, 100, 205*
 Provence, *51, 54, 56, 63, 112, 114, 115,*
142, 143, 178, 204
 PROUST Marcel, *148*

- Pyrénées, 34, 181, 206
 Quéribus, 35
 RACINE Jean, 59
 RANGER Terence, 51
 RAPIN Christian, 73, 110, 111, 146
 RAVIER Xavier, 59
 RAYNOUARD François, 59, 60, 61, 141
 REBOUL Jean, 55
 RECLUS Onésime, 71
 RÉMUS, 82
 RENAN Ernest, 110, 147
 REVEL Jacques, 54
 RICHELET César Pierre, 75
 RIEU Charles (Charloun), 148
 RIEUSSET Isabelle, 129
 RILKE Rainer Maria, 177, 215
 RIMBAUD Arthur, 42, 43, 186
 RIPERT Émile, 55
 Rodez, 13
 Roumanie, 76
 Rome, 82
 ROMULUS, 82
 ROUANET Marie, 24
 ROUMANILLE Joseph, 55, 143, 208
 ROUQUETTE Jean (voir aussi LARZAC Jean), 19, 73
 ROUQUETTE Max (voir aussi CANTAGRIL Max), 7, 12, 14, 20, 29, 31, 32, 37, 38, 45, 128, 156, 165-173, 177, 179, 180, 201-220
 ROUQUETTE Yves, 23, 31, 148
 ROUX Joseph, 56
 RUDEL Jaufré, 35, 36
 RUSHDIE Salman, 77, 194
 RUTEBEUF, 148
 RUZZANTE (pseudonyme de Angelo Beolco), 148
 Sabres, 154
 Saintes-Maries-de-la-Mer, 218
 SALLES LOUSTEAU Jean, 29, 38
 SALVAT Joseph, 112
 SALVI Sergio, 74, 139, 190, 197
 SAUSSURE Ferdinand de, 153
 SAUZET Patric, 14, 145, 211
 SAVATER Fernando, 70
 Savoie, 43, 185
 SCHLEGEL August Wilhelm von, 60
 SCHMITT Konrad, 76
 SCIASCIA Leonardo, 148
 Sénégal, 68
 SÉNÈQUE, 217
 SENGHOR Léopold-Sédar, 71
 SERRES Jean-Claude, 145
 SHAKESPEARE William, 215
 SIBILLE Jean, 101, 112
 SIBLOT Paul, 129
 SICRE Claude, 40
 SOLE Leonardo, 76
 SOPHOCLE, 214
 STEINBECK John, 148
 STRANCAR Nada, 202, 204
 Strasbourg, 79
 SURRE-GARCIA Alem, 20, 32, 70, 148, 156, 201, 203, 207
 TARDIF Jean-Pierre, 12, 14, 29, 40, 41, 100
 TAUPIAC Jacques, 145
 TAVAN Alphonse, 55
 Teramo, 11, 12, 14, 57, 101, 102, 119, 120, 122, 124, 125, 126, 130, 154
 Terre Promise, 69
 THAMIN Jean-Louis, 205
 Thulé, 69
 Toulouse, 14, 101, 112, 126, 143, 148
 TOREILLES Pierre, 218, 219
 TORREILLES Claire, 208
 TOTI Yves, 177, 179
 Tripoli, 36
 TRUFFAUT François, 148
 Tunis, 215
 Tunisie, 215
 Turin, 68
 UBBINK STOUTHAMER Tanneke E., 203
 Uppsala, 14
 VALÉRY Paul, 148, 212
 Val d'Aran, 77
 Vallabrègues, 106
 VALLÉS Carlos G., 82
 VAUTIER Ben, 47, 103
 VENZAC Pierre, 44

- VERCINGÉTORIX, 198
VERDIER Jean-Paul, *20, 153*
VERNET Florian, 12, 13, 33, 64, *65,*
145, 179
VERNY Marie-Jeanne, 14
VERPEAUX Michel, *19*
VILLAR François, 48
Villeneuve-sur-Lot, 13
Villers-Cotterêts, 53, 71
VILLON François, 148
VITTORINI Elio, 148
VOSSLER Karl, 198
WALCOTT Derek, 195, 196
WEINREICH Uriel, *129*
ZOLA Émile, 27
ZOLLA Élémière, 47

l(e^a)ng(u)a(tg.j)es

Quaderni di Linguistica
e Linguaggi specialistici
dell'Università di Teramo

Comitato scientifico

Mauro Mattioli
Adolfo Pepe
Andrea Formigoni
Dino Mastrocola
Enrico Del Colle
Everardo Minardi
Paolo Savarese
Serenella Armellini
Aristide Police
Luciano Russi
Pasquale Iuso
Agnese Vardanega
Maria Cristina Giannini
Erika Nardon-Schmid
Francesca Rosati
Giovanni Agresti

Membri d'onore

Giuseppe G. Castorina
Robert Lafont

Redazione

Maria-Pia D'Angelo, Francesca Vaccarelli
Lucilla Agostini, Roberta Antonetti
Frédéric Bienkowski, Carla De Benedictis

l(ea)ng(u)a(tgJ)es

Quaderni di Linguistica
e Linguaggi specialistici
dell'Università di Teramo

Serie «Indagini»

1. Giovanni Agresti
Lingua e Polis. Configurazioni linguistiche e configurazioni sociali nel francese contemporaneo. Prefazione di Robert Lafont
2. Chiara Preite
Langage du droit et linguistique. Étude de l'organisation textuelle, énonciative et argumentative des arrêts de la Cour (et du Tribunal) de Justice des Communautés européennes. Préface de Paola Paissa
3. Cristiana Pugliese
Translation as Cultural Transfer: Challenges and Constraints.
4. Giovanni Agresti
Parcours linguistiques et culturels en Occitanie (1996-2006). Enjeux et avatars d'une langue-culture minoritaire contemporaine. Textes réunis par Frédéric Bienkowski

Di prossima pubblicazione (nella serie «Indagini»)

5. Robert Lafont
L'essere di linguaggio. Per un'antropologia linguistica. A cura di Giovanni Agresti

Finito di stampare nel mese di aprile del 2006
dalla tipografia «Braille Gamma S.r.l.» di Santa Rufina di Cittaducale (Ri)
per conto della «Aracne editrice S.r.l.» di Roma